

RAPPORT CULTUREL

L'Europe en marche

L'Europe lit – Littérature en Europe



RAPPORT CULTUREL L'EUROPE EN MARCHÉ

RAPPORT CULTUREL L'EUROPE EN MARCHÉ



De la déclaration d'amour au chemin le plus sûr pour atteindre la célébrité

Pour les uns, objet convoité, pour les autres, l'outil du succès : chaque auteur a un rapport différent au livre. Peut-il renforcer l'identité européenne et la littérature, quel rôle a-t-elle en Europe ?



Umberto Eco, Rafik Schami, Ulrike Draesner, Tim Parks, Andrea Gill : voilà 5 auteurs parmi les 33 issus de 18 pays différents qui ont écrit pour ce Rapport Culturel sur la littérature en Europe et son marché du livre. L'amour du livre, la lecture en Europe, l'avenir du mot écrit, la question à savoir si une littérature européenne existe en tant que telle, tous ces thèmes font parmi de leurs préoccupations et récits. Mais à travers leurs textes, ils désirent aussi trouver quelles sont les avancées des dernières années constatées dans les relations culturelles européennes.

Sommaire

Lire l'Europe *Ingrid Hamm*

4

Les chameaux de l'Europe *Sebastian Körber*

5

1. L'EUROPE LIT

Les liens que créent les livres ?

Formes du fétichisme *Umberto Eco*

10

Au-delà du bureau politique *Adam Thorpe*

18

Un délicieux frisson *Rüdiger Wischenbart*

26

La lecture : frustrante et jouissive *Angus Phillips*

34

Pourquoi je traduis tout de même *Holger Fock*

42

„To be translated or not be“ *Gabriella Gönczy*

50

Vers la citoyenneté européenne grâce à la culture <i>Steve Austen</i>	56
Quitter la niche pour les feux de la rampe <i>Eleftherios Ikonomou</i>	60
Le beau et son prix <i>Hubert Winkels</i>	64
Un exemple à suivre <i>Sigrid Bousset</i>	72
Écrire dans une langue étrangère <i>Carmine Chiellino</i>	76
La leçon des Confédérés <i>Beat Mazenauer et Francesco Biamonte</i>	82
Superpuissance linguistique <i>Emma House</i>	86
De la lecture à la communication <i>Tanya Andrews et Patrick Hart</i>	89
Petites et grandes nations de traducteurs <i>Josep Bargalló</i>	92
Changement retardataire du système intellectuel <i>László L. Simon</i>	96
L'ombre pérenne de Socrate <i>Stefano Zangrando</i>	100

2. LES PROGRÈS DE L'EUROPE ?

Comment les écrivains voient le rôle de la culture en Europe

Des contrebandiers et des chevaux de Troie transparents <i>Rafik Schami</i>	110
L'Europe : libre-service au-delà des frontières <i>Ulrike Draesner</i>	118
La voie la plus sûre vers la gloire <i>Tim Parks</i>	126
Je ne crois pas en l'Europe, je crois en la culture <i>Sigitas Parulskis</i>	134
Le ventre en fermentation du vieux continent <i>Antonio Moresco</i>	140
Pour une littérature hybride <i>Alban Lefranc</i>	148
Un kit bien utile <i>Dubravka Ugrešić</i>	154
Au moins comme des collègues ! <i>Andrea Grill</i>	164
Le nom qui est devenu verbe <i>Slavenka Drakulić</i>	170
La culture de la peur <i>Beqë Cufaj</i>	177
Entre les pôles <i>Glenn Patterson</i>	186
Les ânes intellectuels des accablés <i>Eeva Park</i>	194
Là où finit la mer et où commence la terre <i>Isabel Gil</i>	199
Si proche ...et pourtant si éloignée <i>Immanuel Mifsud</i>	203

Lire l'Europe



Ingrid Hamm,
Directrice de la
Fondation Robert
Bosch

Connaissez-vous Eeva Park, l'auteure à succès estonienne ou Sigitas Parulskis, l'enfant terrible de la littérature lettone ? Même Slavenka Drakulić, l'une des plus célèbres femmes écrivains de Croatie, dont les romans et les essais sont traduits en plusieurs langues, devrait être inconnue à une grande partie du public européen. Même la célébrité de l'auteur britannique de best-sellers, Tim Parks, commence à faiblir en dehors de l'île. Les quatre auteurs cités font partie des 33 auteurs de 18 pays qui ont participé à la troisième édition du Rapport Culturel L'Europe en marche.

La littérature peut-elle contribuer à une meilleure connaissance des voisins et à jeter des ponts ? La littérature est-elle en mesure, malgré l'éclatement du marché du livre européen, d'encourager la compréhension interculturelle, ou même d'aider le continent à trouver une identité dont l'absence est si souvent déplorée ? Ce sont les deux grandes questions-clés de cette édition du Rapport Culturel. Les obstacles sont nombreux : une grande partie des traductions dans d'autres langues européennes vient de l'anglais. Ce sont avant tout, à quelques exceptions près, les auteurs de l'Europe centrale et de l'Est qui sont encore inconnus à l'Ouest. Celui qui cherche un roman estonien dans une librairie grecque risque fort de repartir bredouille. Il n'existe pas, par exemple, de traducteur littéraire du portugais vers le grec, pas plus que vice-versa. Et si c'était le cas, ses revenus seraient en dessous du seuil de pauvreté. C'est pourquoi un représentant de cette profession affligée prend ici la parole sous le titre : « Pourquoi je traduis quand même ».

Et la littérature européenne, celle qui est réellement traduite, ne mène pas forcément à une meilleure compréhension réciproque, mais peut, au contraire, « pour répondre à la nécessité de bons chiffres de vente, renforcer encore les vieux clichés : la mélancolie des Suédois, le traumatisme polonais, la sexualité française », constate Adam Thorpe. Il regrette que les temps soient révolus au cours desquels nous n'apprenions le norvégien que pour pouvoir lire Ibsen. En effet, l'envie de lire est plutôt en train de diminuer dans nombre de pays européens. Si, il y a huit ans encore,

un Allemand sur trois prenait régulièrement un livre, aujourd'hui, ce n'est plus qu'un sur quatre. Une étude britannique a révélé qu'un quart des Britanniques ne lisait jamais de livres, et sept pour cent seulement lorsqu'ils étaient en vacances.

Toutefois, ce n'est qu'un revers de la médaille. Il existe aussi des développements positifs. Toujours davantage de nouveaux festivals, résidences d'auteurs et de maisons de la littérature transforment la vie littéraire européenne. Des instituts culturels nationaux envoient des écrivains en tournées. Dans de nombreux pays européens, il existe entre-temps des bourses de traducteurs, et des directives de traduction se développent afin de faire passer la littérature au-delà des frontières nationales. Le réseau HALMA (du grec « saut »), soutenu par la Fondation Robert Bosch, relie les centres littéraires en Europe, organise des rencontres interculturelles et fait vivre aux acteurs de la vie littéraire – auteurs, traducteurs, médiateurs – la diversité des différentes cultures.

Tout cela contribue à ce que les frontières de la langue soient dépassées. En regard des nouveaux médias du futur, il s'agit avant tout d'enthousiasmer en Europe la jeune génération à la lecture. Que cela soit possible grâce à un livre traditionnel ou un E-book, reste secondaire.

À tous les lecteurs du Rapport Culturel, je souhaite une stimulante lecture et l'envie d'auteurs connus et inconnus. Mes remerciements vont aux auteurs et aux traducteurs qui reflètent la diversité de la littérature européenne.

Les chameaux de l'Europe



Sebastian Körber,
secrétaire général
adjoint de l'Institut
allemand des
Relations Étrangères
(ifa)

Les paroles s'envolent, les écrits restent, dit un vieil adage. Umberto Eco exprime son amour de la littérature de manière plus choisie et nomme le livre une « assurance-vie, une petite anticipation de l'immortalité ». Il tient tête aux ennemis du livre, des vers au moisi jusqu'aux censeurs et à ceux qui méprisent les bibliothèques, et défend son envie de lire. Pour le grand seigneur de la littérature contemporaine en Europe, la lecture est une expérience sensorielle et la littérature, un dialogue passionné entre auteur et lecteur.

Le troisième tome du Rapport Culturel-L'Europe en marche s'interroge sur le rôle de la littérature et du marché du livre en Europe, mais également sur la façon dont les auteurs comprennent la culture en Europe. Comment définissent-ils la culture européenne et quels progrès et régressions ont eu lieu au cours des dernières années dans les relations culturelles européennes ? Les réponses sont extrêmement différentes. Les spécialistes comme le scientifique oxfordien Angus Phillips analysent les habitudes de lecture européennes et se penchent sur la question de savoir si Google rend idiot. Une personne qui est habituée à envoyer des nouvelles par Twitter, qui ne doivent pas comporter plus de 140 signes, est-elle encore capable de lire des ouvrages importants du style de *Guerre et Paix*, et le veut-elle encore ? Rüdiger Wischenbart, qui n'a pas peur de la numérisation ni de la pensée « staccato », y voit bien moins le déclin du patrimoine culturel écrit qu'une chance d'atteindre de nouveaux groupes cibles et des possibilités de distribution.

Et les écrivains ? Ici aussi, la réaction est très variée. Rafik Schami, qui a lui-même grandi à Damas entre Palestiniens, juifs, Arméniens, Kurdes, Tcherkesses, Afghans et Libanais, et publie entre-temps avec énormément de succès en langue allemande, se comprend comme un médiateur entre les mondes et voit justement dans ce rôle de médiateur une grande chance pour l'Europe. Tim Parks, en revanche, qui est publié en anglais à des millions d'exemplaires et vit en Italie, juge naïve l'idée que les écrivains pourraient encourager le

dialogue des cultures. Que le thème de l'Europe puisse livrer une quelconque stimulation à l'écriture lui semble aussi suspect que l'encouragement de la littérature au niveau européen. L'idée que l'Europe pourrait décider du soutien à tel écrivain, tandis qu'elle laisserait tel autre se débrouiller, est pour lui plus qu'inquiétante.

Sans oublier les traducteurs : portés aux nues et mal payés, ils constituent le pont perpétuellement vanté entre les cultures et les marchés isolés les uns des autres, au demeurant en Europe aussi. Ils forment l'élément central de ce tome, en rendant compréhensibles les voix en provenance de Malte, de Lettonie ou du Portugal, parlent de leurs motivations et contribuent à ce que le Rapport Culturel puisse paraître en cinq versions. Même si cela requiert, pour emprunter les mots de Rafik Schami, la patience d'un chameau, le courage d'une lionne et la longue haleine d'une baleine bleue.

Le Rapport Culturel L'Europe en marche ne pourrait pas voir le jour sans partenaires. C'est pourquoi je tiens ici à remercier chaleureusement la Fondation Robert Bosch, le British Council, la Fondation pour la Collaboration germano-polonaise, la Fondation culturelle helvétique Pro Helvetia et la Fondation Calouste Gulbenkian du Portugal pour leur collaboration placée sous le signe de la confiance. Je me réjouis que cet exemple de coopération européenne se soit déjà quelque peu établi et qu'il continue à croître à l'avenir.

L'EUROPE LIT

Nous ne traduisons qu'un petit nombre des livres que l'on trouve dans nos pays voisins. Le journaliste polonais, Adam Krzemiński, critique que nous lisons d'abord les livres traduits de l'américain et ensuite les livres issus de son propre pays. Peut-on alors parler de Littérature européenne alors qu'elle n'est pas traduite ? Quel rôle joue la littérature dans l'identité européenne ? Est-ce que nous la chargeons encore un peu plus en la qualifiant d'« âne de bât » du dialogue interculturel et de la diversité culturelle ?

Les liens que créent

THE

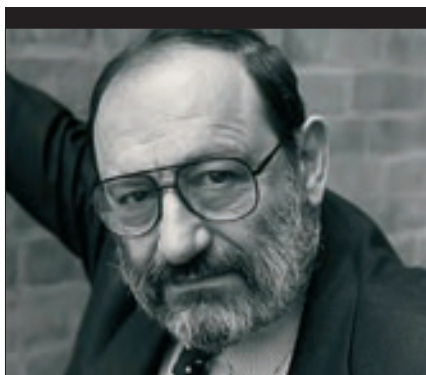


les livres ?





Formes du fétichisme Un livre est irremplaçable. Peut-être peut-on aussi communiquer autrement ce qu'il y a « dedans », mais tout véritable lecteur sait que son livre préféré n'a de sens pour lui que dans la forme sous laquelle il figure dans l'armoire. Remarques d'un amoureux des livres. *Umberto Eco*



Il existait déjà des livres avant l'invention de l'imprimerie, même s'ils avaient d'abord la forme de rouleaux et ne sont devenus que petit à petit ce que nous connaissons aujourd'hui. Le livre, sous quelque forme que ce soit, a permis à l'écriture de se personnaliser. Il contient une part de mémoire collective, qui a toutefois été sélectionnée d'un point de vue personnel. Quand nous avons devant nous des obélisques, des stèles, des tablettes ou des pierres tombales, nous essayons de les déchiffrer ; il nous faut donc connaître l'alphabet utilisé et savoir quelles sont les informations essentielles qu'ils doivent transmettre : ci-gît Untel, tant et tant de gerbes de céréales ont été produites cette année, le roi Untel a conquis tel et tel pays. Nous ne nous demandons pas qui peut bien

avoir ciselé ou gravé cela.

Mais quand nous avons un livre devant nous, nous recherchons une personne, une vision individuelle des choses. Nous n'essayons pas simplement de le déchiffrer, mais nous tentons aussi d'interpréter une pensée, une intention. Et quand on recherche une intention, on questionne un texte dont il peut aussi y avoir plusieurs modes de lecture.

Le mode de lecture devient un dialogue, mais – et c'est là le paradoxe du livre – avec quelqu'un qui est absent, qui est mort depuis des siècles et qui n'est présent que comme écriture. Il existe une interrogation des livres que l'on appelle herméneutique, et là où il y a de l'herméneutique, il y a aussi un culte du livre. Les trois grandes religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam, se développent comme une interrogation permanente d'un livre saint. Le livre devient à un tel degré le symbole de la vérité qu'il garde, et qu'il ne révèle qu'à celui qui sait l'interroger que, pour mettre fin à une discussion, pour corroborer une thèse ou anéantir un adversaire, on dit simplement : « C'est écrit ici ! »

Naturellement, les livres peuvent aussi nous amener à croire à beaucoup de mensonges, mais ils ont tout de même la vertu de se contredire entre eux, et ils nous apprennent à évaluer avec un sens critique les informations qu'ils nous donnent.

Lire aide aussi à ne pas croire les livres. L'analphabète, qui ne sait pas où les autres ont tort, ne connaît pas non plus ses propres droits.

Anticipation de l'immortalité

Le livre est une assurance sur la vie, une petite anticipation de l'immortalité. En regardant en arrière (malheureusement) au lieu de devant, mais on ne peut pas avoir tout à la fois. Nous ne savons pas si nous nous souviendrons encore de nos expériences après notre propre mort. Mais nous savons avec certitude que nous, aujourd'hui vivants, nous avons souvenir des expériences de ceux qui ont vécu avant nous, et que d'autres qui nous suivront se souviendront de nos expériences. Même celui qui n'est pas Homère pourrait rester dans la mémoire du futur comme protagoniste – que sais-je – d'un accident à l'issue heureuse le 14 août sur l'autoroute de Milan à Rome. Certes, ce ne serait pas grand-chose, mais mieux que rien du tout. Pour rester dans la mémoire de la postérité, Hérostrate a mis le feu au temple d'Artémis, et la postérité – malheureusement – l'a rendu célèbre en se rappelant sa bêtise.

Certains prétendent qu'on lit moins aujourd'hui, que les plus jeunes ne liraient plus du tout et que, comme l'a dit une fois un critique américain, nous sommes en-

La propagation du livre a tous les défauts de la démocratie, une forme de domination dans laquelle, pour que tout le monde puisse parler, on doit aussi laisser parler les imbéciles et même les fourbes

trés dans le siècle du Decline of Literacy. Je ne sais pas : certainement, on passe aujourd'hui beaucoup de temps devant la télévision, et il y a des fous du risque qui ne font rien d'autre que de regarder la télévision, comme il y a des fous du risque qui ont plaisir à s'injecter des substances mortelles dans les veines ; mais ce qui est vrai, c'est que l'on n'a jamais autant imprimé qu'à notre époque et qu'il n'y a encore jamais eu auparavant autant de grandes librairies qui fleurissent, qui font penser à des discothèques, remplies de jeunes qui n'achètent peut-être pas grand-chose mais qui passent des heures à feuilleter, à observer, à s'informer.

Pour les livres aussi, le problème est plutôt celui de la profusion, la difficulté de choisir, le danger de ne plus pouvoir faire de distinction. Ce n'est vraiment pas surprenant : la propagation du livre a tous les défauts de la démocratie, une forme de domination dans laquelle, pour que tout le monde puisse parler, on doit aussi laisser parler les imbéciles et même les fourbes.

La question est de savoir comment on peut se former à faire un choix, assurément, parce que l'on risque aussi, si on ne l'apprend pas, de rester aussi embarrassé devant les livres que Funes devant ses perceptions infinies : quand tout paraît valoir qu'on s'en souviendra, plus rien n'est précieux, et l'on préférerait tout oublier.

Mais comment se forme-t-on à faire un choix ? En se demandant, par exemple, si le livre qu'on s'apprête à prendre dans la main est l'un de ceux que l'on jettera après l'avoir lu. Vous direz que l'on ne peut quand même pas le savoir avant de l'avoir lu. Mais quand nous remarquons, après avoir lu deux ou trois livres, qu'en fait nous n'avons pas envie de les garder, nous devrions réfléchir sur nos critères de choix. Jeter un livre après

l'avoir lu, c'est comme si l'on n'avait plus envie de revoir une personne avec laquelle on vient juste d'avoir une relation sexuelle. Si cela se produit, c'est qu'il ne s'agissait que d'un besoin physique, pas d'amour.

Il faudrait pourtant parvenir à développer une relation amoureuse avec les livres de notre vie. Quand on y parvient, cela signifie qu'il s'agit de livres qui s'offrent à une étude intense, avec lesquels nous découvrons qu'à chaque lecture, ils nous dévoilent quelque chose de nouveau. Il s'agit vraiment d'une relation amoureuse, car c'est vraiment le stade de l'état amoureux où les amants découvrent avec plaisir qu'à chaque fois, c'est comme si c'était la première fois. Quand on s'aperçoit que c'est chaque fois comme si c'était la deuxième fois, alors on est mûr pour la séparation ou, avec les livres, pour les jeter.

Pouvoir jeter ou garder un livre signifie qu'il s'agit aussi d'un objet que l'on peut aimer non seulement pour son contenu, mais aussi pour sa forme.

Les bibliophiles sont des personnes qui collectionnent aussi les livres pour la beauté de leur composition typographique, leur papier, leur reliure. Les bibliophiles pervers se laissent saisir par l'amour de ces composantes visuelles et tactiles, si bien qu'ils ne lisent pas les livres qu'ils collectionnent et même, si les pages ne sont pas séparées, qu'ils ne les coupent pas pour ne pas déprécier leur valeur commerciale.

Mais toute passion engendre ses propres formes de fétichisme. Il est vrai, cependant, que l'amoureux des livres peut désirer posséder trois éditions différentes du même volume et, parfois, la diversité des éditions détermine aussi la manière dont nous abordons la lecture. Un de mes amis – ce n'est pas un hasard s'il est poète –, avec lequel je vais de temps en temps à la recherche

d'éditions anciennes de poètes italiens, dit toujours que c'est une sensation tout à fait différente selon qu'on lise Dante dans une édition de poche moderne ou sur les belles pages d'une édition aldine. Et, quand ils trouvent la première édition d'un classique moderne, beaucoup éprouvent une émotion particulière en relisant ses vers dans la typographie dans laquelle leurs premiers destinataires les avaient lus. Au souvenir que le livre transmet pour ainsi dire consciemment s'ajoute encore le souvenir qu'il dégage en tant qu'objet matériel, l'odeur de l'histoire dont il est imprégné.

On pense d'habitude que la bibliophilie est une passion coûteuse. Il est certain que celui qui voudrait acquérir un exemplaire des premières bibles en 42 lignes de Gutenberg devrait disposer d'au moins 5 millions de dollars. Je dis « au moins », parce l'un des derniers exemplaires libres a été vendu (les autres se trouvent dans des bibliothèques publiques, où ils sont gardés comme des trésors), ce qui fait que celui qui voudrait aujourd'hui le céder pourrait peut-être déjà demander le double. Mais on peut aussi développer une passion de collectionneur quand on n'est pas riche.

Vers et taches de moisissure

Peut-être que tout le monde ne sait pas que certaines éditions du XVI^e siècle sont encore accessibles pour l'équivalent de deux

Jeter un livre après l'avoir lu, c'est comme si l'on n'avait plus envie de revoir une personne avec laquelle on vient juste d'avoir une relation sexuelle

repas au restaurant ou deux cartouches de cigarettes. Ce n'est pas toujours l'âge qui fait que les livres sont chers, il existe aussi des éditions pour passionnés qui ont été imprimées vingt ans avant et qui coûtent une fortune, mais pour le prix d'une paire de bottes Timberland, on peut s'offrir le plaisir d'avoir un joli volume in-folio dans sa propre bibliothèque pour toucher sa reliure en parchemin, tâter la consistance de son papier, et même suivre le cours du temps et les effets de forces extérieures au moyen des taches de moisissures, des traces d'humidité, du mouvement des vers qui creusent parfois de longues galeries sinuées à travers des centaines de pages, et dont les formes peuvent être d'une grande beauté, semblable à celles des cristaux de neige. Des exemplaires mutilés ou endommagés aussi peuvent souvent nous raconter des histoires passionnantes : le nom de l'éditeur effacé pour échapper à la sévérité de la censure, des passages ou des pages entières censurés par des lecteurs ou des bibliothécaires prudes, du papier bruni parce que l'édition a été imprimée dans la clandestinité avec du matériel bon marché, des marques d'un long stockage peut-être dans des caves de cloître, des signatures, des annotations, des soulignements qui évoquent différents propriétaires au cours de plusieurs siècles.

Collectionner des livres, même à petite échelle, et seulement dans des librairies d'occasion modernes, est souvent un acte de pietas dans le sens d'une assistance écologique, car nous ne devons pas seulement sauver les baleines, les phoques moines et les ours des Abruzzes, mais aussi les livres.

De quoi devons-nous sauver les livres ? Les vieux, soit, de la négligence, de la décomposition dans des caves humides, médiocres, du vent et de la pluie sur les présen-

toirs. Mais les plus récents aussi, d'un mal pernicieux qui se niche dans leurs cellules.

Les livres vieillissent. Certains vieillissent bien, d'autres moins bien. Bien sûr, cela dépend des conditions dans lesquelles ils sont conservés, mais aussi du matériau dans lequel ils ont été fabriqués. Dans tous les cas, nous savons que, vers le milieu du dix-neuvième siècle, un phénomène tragique s'est produit. On a cessé de fabriquer du papier avec des chiffons, et commencé à le faire avec du bois. Comme on peut le vérifier dans chaque bibliothèque, le papier de chiffon dure pendant des siècles.

Il existe des livres du quinzième siècle qu'on dirait à peine sortis de l'imprimerie, le papier est encore blanc, frais et bruisse sous les doigts. Cependant, depuis la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, la durée de vie moyenne d'un livre ne peut pas dépasser soixante-dix ans, dit-on. Pour certains livres qui ont désormais plus de cent ans, on peut encore dire, malgré un jaunissement prématuré, qu'ils sont faits dans un matériel coûteux et robuste. Mais les ouvrages scientifiques et les romans des années cinquante, les français en particulier, durent déjà bien moins de soixante-dix ans. Actuellement déjà, ils s'émiettent comme des hosties dès qu'on les prend dans la main. Nous devons craindre qu'un livre fabriqué aujourd'hui ne survive plus que vingt à trente ans, et il suffit d'aller dans les librairies et de chercher les livres de poche produits il y a dix ans pour voir qu'ils sont déjà près du vieillissement précoce.

C'est un drame terrible : produits en tant que témoignages, collection de souvenirs, suivant le modèle des manuscrits ou des bâtiments architecturaux qui devaient défier les siècles, les livres ne peuvent plus remplir leur mission. Tout auteur qui n'écrivait pas simplement pour l'argent mais par passion

pour sa propre œuvre savait qu'il confiait à son livre une information qui serait encore lisible des siècles plus tard. Aujourd'hui, il sait que son livre ne lui survivra que de peu. Bien entendu, l'information est ensuite confiée aux nouvelles impressions, mais les nouvelles impressions s'orientent en fonction du goût du jour, et celui-ci ne porte pas toujours le meilleur jugement sur la valeur d'une œuvre.

Quand on dit que le goût du jour se trompe souvent sur la valeur d'un livre, on doit aussi tenir compte des erreurs des sages, c'est-à-dire celles de la critique. Si, au dix-huitième siècle, nous avons écouté Saverio Bettinelli, Dante aurait été mis au pilon.

Pour les livres du futur, des procédés précautionneux sont déjà en cours, comme, par exemple, dans beaucoup d'éditions universitaires américaines, la production d'œuvres sur du papier sans acide, qui résiste plus longtemps à la décomposition due à l'âge. Mais en dehors du fait que cela ne profitera qu'aux œuvres scientifiques, mais guère aux débuts d'un jeune poète, que fait-on alors des millions de livres qui ont été fabriqués de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à hier ?

Il existe des produits chimiques avec lesquels les livres des bibliothèques peuvent être imprégnés, page après page. C'est possible, mais très coûteux.

Naturellement, la possibilité existe de tout stocker sur microfilm, mais nous savons tous que le microfilm est quelque chose pour des lecteurs très motivés, qui doivent en plus avoir de très bons yeux. On ne peut plus fouiner au milieu de vieux rayonnages, fasciné par des découvertes fortuites. Avec les microfilms, on cherche quelque chose dont on sait du moins que ça existe. Avec les techniques électroniques, on peut scanner des textes, les enregistrer

dans l'ordinateur et imprimer les pages souhaitées. C'est très bien pour parcourir les journaux d'une année (quand on considère que le papier journal se désagrège au bout d'environ dix ans), mais certainement pas pour s'imprimer un roman oublié de 800 pages. En tout cas, ces techniques ne sont appropriées que pour des chercheurs, et non pour le lecteur curieux ordinaire.

Pourtant, la passion du collectionneur qui protège un vieux livre de la poussière, de la lumière, de la chaleur, de l'humidité, des vers, de la fumée et d'une désagrégation accidentelle, pourrait aussi prolonger la vie d'une édition bon marché des années vingt. Du moins jusqu'à ce que quelqu'un la redécouvre, estime l'œuvre à nouveau et lance une nouvelle édition.

Renforcement de la mémoire

Mais les livres ne meurent pas seulement d'eux-mêmes. Ils sont aussi détruits parfois. Dans les années trente, des livres ont été brûlés sur des bûchers après avoir été déclarés « dégénérés » par les nazis. Bien sûr, il s'agissait d'un geste symbolique, car même les nazis n'auraient pas voulu détruire la totalité du patrimoine de livres de leur pays. Mais ce qui compte, ce sont les gestes symboliques. Redoutez tous ceux qui détruisent, censurent, interdisent les livres : ils veulent détruire ou censurer notre mémoire. Celui qui pense que les livres sont trop nombreux et trop incontrôlables et que la mémoire des plantes demeure une menace, détruit à la fin les mémoires animales, les cerveaux et les corps humains. On commence toujours par les livres et on termine par des chambres à gaz.

On m'a recommandé un autre moyen pour éloigner les vers sans les tuer : un gros réveil du genre de celui que nos grands-

mères avaient dans la cuisine, avec un tic-tac infernal. La nuit, quand les vers s'apprêtent à sortir de leurs trous, ce tic-tac infernal fait trembler la bibliothèque sur laquelle il se trouve, et les vers effrayés restent à l'intérieur. Non que cette solution soit plus écologique : si les vers ne peuvent plus sortir, ils doivent mourir de faim. Mais on n'a pas le choix : c'est eux ou nous.

Il existe encore d'autres ennemis des livres. À savoir les gens qui les cachent. On peut cacher des livres de nombreuses façons. Étant donné qu'ils coûtent quand même quelque chose, il suffit de ne pas créer de réseau suffisant de bibliothèques publiques pour les cacher de ceux qui ne peuvent pas s'en acheter.

On cache aussi les livres en laissant nos grandes bibliothèques historiques tomber en ruine. Celui qui cache les livres doit être combattu, car il est tout aussi dangereux que les vers.

On dit souvent que les nouveaux médias d'information feraient mourir les livres. On avait déjà soutenu aussi que le livre avait fait mourir les anciens médias d'information. Ainsi, dans le Phèdre de Platon, il nous est raconté comment Thamus a réagi quand le dieu Theuth ou Hermès lui présenta sa toute nouvelle invention, l'écriture : « Cette invention va plutôt provoquer le man-

que de mémoire dans les âmes de ceux qui l'apprennent parce qu'alors, ils n'exerceront plus leur mémoire ; confiants en l'écriture, ils se souviendront encore seulement grâce à ces signes extérieurs, et non plus par eux-mêmes, par un effort intérieur. »

Nous savons aujourd'hui que Thamus avait tort. Non seulement l'écriture n'a pas rendu la mémoire superflue, mais elle l'a même encore renforcée. Une écriture de la mémoire et une mémoire des écrits ont vu le jour. Notre mémoire se renforce en se souvenant des livres et en les faisant converser entre eux. Un livre n'est pas une machine pour bloquer les idées qu'il recueille. C'est une machine pour produire des interprétations, c'est-à-dire engendrer de nouvelles idées.

L'architecture, dit Victor Hugo (qui avait devant les yeux beaucoup d'architecture médiocre de la première moitié du dix-neuvième siècle) est condamnée à la décadence, elle se dessèche, se ratatine, devient nue, la vitre remplace le vitrail d'église. Et pendant ce temps, l'imprimerie se propage, s'accroît considérablement, forme la plus grande bâtisse des temps modernes, un fourmille-ment d'intelligences s'apprête à construire un bâtiment qui prend de la hauteur en spirales infinies. « C'est la deuxième tour de Babel de l'humanité. »

Je crois que ceux qui se plaignent actuellement du déclin de la culture de la lecture, face aux nouveaux médias visuels et à la profusion d'informations électronique, sembleront un jour aussi pathétiques que Victor Hugo nous apparaît aujourd'hui en grande partie. Assurément, la presse va perdre certaines des fonctions qu'elle a eues autrefois. Déjà maintenant, les journaux sont sur le point de devenir quelque chose d'autre que les gazettes, car la mission principale de celles-ci, propager les nouvelles

Un réveil comme celui que nos grands-mères avaient dans la cuisine, avec un tic-tac infernal. La nuit, quand les vers s'apprêtent à sortir de leurs trous, ce tic-tac infernal fait trembler la bibliothèque sur laquelle il se trouve, et les vers effrayés restent à l'intérieur

récentes, est prise en charge aujourd'hui avec douze heures d'avance par la télévision. Peut-être n'aurons-nous bientôt plus besoin non plus d'imprimer des indicateurs d'horaires, qui sont si difficiles à lire, mais que nous pourrions acheter au kiosque à journaux de petits appareils électroniques sur lesquels on indique simplement deux noms de localités pour voir d'un coup d'œil toutes les liaisons qui existent pour le trajet souhaité.

Sur l'écran d'ordinateur, nous pouvons seulement lire des textes courts pendant un temps court. Quand elle est courte (...), nous pouvons aussi lire une lettre d'amour, car cela ne dépend pas du médium, mais de ce qu'elle dit, dans quel état d'esprit nous le lisons. Mais quand la lettre d'amour est longue, nous devons l'imprimer pour la lire dans un coin retiré.

Cela fait quelques milliers d'années que l'humanité s'est habituée à la lecture. L'œil lit, et tout le corps participe. Lire veut dire aussi trouver une bonne position, cela inclut le cou, la colonne vertébrale, les muscles fessiers. Et la forme du livre qui, pendant des siècles a été étudiée et améliorée au niveau ergonomique, est la forme que cet objet doit avoir pour être pris en main et être tenu à la bonne distance des yeux. Lire a aussi quelque chose à voir avec notre physiologie.

Le rythme de la lecture suit celui du corps, et le rythme du corps suit celui de la lecture. On ne lit pas seulement avec la tête, on lit avec le corps entier, et c'est la raison pour laquelle nous pouvons pleurer ou rire sur un livre et que, si nous lisons quelque chose d'effrayant, nous avons les cheveux qui se dressent sur la tête. Car même s'il ne semble parler que d'idées, un livre parle toujours d'autres sensations et expériences d'autres corps. Et si ce n'est pas uniquement un livre pornographique, quand il parle de

corps, il nous donne des idées. Et nous ne sommes pas non plus insensibles aux sensations du bout de nos doigts quand nous le touchons, et des expériences déplaisantes avec des reliures ou même avec des pages en plastique nous montre à quel point la lecture est aussi une pratique tactile.

Le bibliophile n'est effrayé ni par Internet, ni par les CD-ROM, ni par le E-Book. Sur Internet, il trouve aujourd'hui les catalogues de bouquinistes, sur CD-ROM, les œuvres qu'une personne privée ne pourrait que difficilement avoir chez elle, comme les 221 volumes in-folio de la *Patrologia Latina* de Migne, dans un E-Book, il pourrait facilement emporter avec lui les biographies et catalogues souhaités, si bien qu'il aurait toujours sur lui un répertoire précieux, en particulier s'il visite un salon d'exposition de livres anciens. Par ailleurs, il se fie au fait que, même si les livres disparaissaient, sa collection aurait deux fois plus, que dis-je, dix fois plus de valeur.

Mais le bibliophile sait aussi que le livre a encore une longue vie, et cela lui paraît clair précisément quand il examine d'un regard aimant ses propres étagères. Si toutes les informations qu'il a accumulées là avaient été enregistrées sur une bande magnétique depuis l'époque de Gutenberg, auraient-elles pu survivre pendant deux cents, trois cents, quatre cents, cinq cents, cinq cent cinquante ans ? Et avec les contenus des œuvres, les traces de ceux qui, avant notre

L'œil lit, et tout le corps participe.
Lire veut dire aussi trouver une bonne position, cela inclut le cou, la colonne vertébrale, les muscles fessiers

époque, les ont touchées, ouvertes, annotées, bousculées et souvent salies avec des doigts malpropres, auraient-elles été transmises ? Et pourrait-on s'attacher à une disquette comme on peut s'attacher à une page de livre blanche et consistante, qui craque et crépite sous les doigts comme si elle venait d'arriver de la presse de l'imprimeur ?

Quelle belle chose pratique le livre ! Il se prend partout dans la main, même au lit, même dans un bateau, même là où il n'y a pas de prise électrique et que toutes les piles sont vides, il supporte les remarques et les cornes, on peut le laisser tomber par terre ou le laisser ouvert sur la poitrine ou les genoux quand on est pris par le sommeil, il rentre dans la poche de veste, on peut lui donner un coup, il enregistre l'intensité, la persistance ou la régularité de notre lecture, il nous rappelle (quand il a l'air trop neuf et intact) que nous ne l'avons pas encore lu.

Le format du livre est déterminé par notre anatomie. Il peut y avoir de très grands livres, mais ils ont souvent une fonction documentaire ou décorative. Le livre standard ne doit pas être plus petit qu'un paquet de cigarettes et pas plus grand qu'un journal de format tabloïd. Sa taille dépend des dimensions de notre main, et celles-ci – jusqu'à présent du moins – n'ont pas changé malgré Bill Gates.

Je me souviens de la première foire du livre à Turin, où l'on avait réservé une grande section pour les livres anciens (il semble que cette belle habitude se soit perdue ensuite). Des écoliers venaient en visite, et j'ai vu beaucoup d'entre eux collés devant les vitrines où ils découvraient pour la première fois ce qu'était un vrai livre, pas un de ces carnets du kiosque de la gare, mais un livre avec tous les attributs au bon endroit. Ils me rappelaient le barbare chez Borges, qui voit pour la première fois le chef-d'œuvre de l'art

humain qu'est une ville. Devant Ravenne, il tomba à genoux et devint romain. Il me suffirait que les enfants de Turin ramènent chez eux un sentiment exaltant, peut-être une piqûre de ver bienfaisante.

Ah oui, j'oubliais : les piqûres de vers aussi font partie de la passion du bibliophile. Toutes ne réduisent pas la valeur d'un livre. Certaines, si elles n'affectent pas le texte, ressemblent à une délicate dentelle aux fuseaux. J'avoue ici que je les aime aussi. Naturellement, je manifeste vis-à-vis du bouquiniste qui me vend le livre mécontentement et répulsion pour faire baisser le prix. Mais je le dis franchement : par amour pour un beau livre, on est prêt à toutes les bassesses.

Umberto Eco, né en 1932, enseigne la sémiotique à l'université de Bologne. Son œuvre étendue va de l'Histoire de la beauté jusqu'au roman *Au nom de la rose*, qui lui valut une célébrité mondiale. L'article ci-dessus a vu le jour à l'occasion de la publication de son livre *Kunst des Bücherliebens*, paru en allemand en 2009 chez Karl Hanser Verlag, et ce n'est pas une lecture très profitable que pour les bibliophiles.

Au-delà du bureau politique La littérature nous permet d'envisager le monde sous un autre angle. Nous nous glissons dans un caractère étranger et pouvons ainsi élargir notre capacité d'empathie, et peut-être même accroître notre tolérance. Quel rôle le livre joue-t-il dans l'identité de l'Europe ? Quelles sont les liens qu'il peut susciter ? *Adam Thorpe*



Chaque année, au Salon du Livre de Francfort, règne un climat effréné de négociations et d'achats, un brouhaha bouillonnant né des papotages entre lecteurs, agents littéraires et acteurs de la distribution dans chacun des immenses halls de foire, et, de temps à autre, on voit aussi un auteur à la mine plutôt déconcertée. Il y a quelque chose dans l'air qui rend les participants au Salon un peu fous : on appelle cela « l'effet de Francfort ». Par exemple, assez fous pour penser que chaque œuvre littéraire est essentielle pour contribuer à la société moderne. En-dehors du Salon, toutefois, la vie poursuit son cours habituel, la masse des Européens préférant les images animées au défilé, très appliqué, du mot imprimé. Un coup d'œil sur les statistiques suffit pour envoyer un souffle d'air glacé dans les halls

affairés ou démoraliser tout auteur sérieux. Le mieux est d'ignorer ces statistiques.

On ne peut le nier : l'interaction transnationale frénétique du Salon du Livre est en quelque sorte une illusion. Dans les librairies des pays européens, la plupart des offres viennent soit du pays, soit ont été traduites de l'anglais – l'anglais américain remportant nettement la palme.

Dans les pays dont la langue maternelle est déjà l'anglais, les choses sont encore pires. Exception faite des auteurs classiques comme Tolstoï, Mann ou Balzac, la librairie moyenne en Grande-Bretagne n'offre plus qu'un nombre de plus en plus réduit de titres contemporains venus de l'étranger. Des exceptions comme, par exemple, le succès d'un certain polar suédois montrent la véritable dimension d'un potentiel en jachère.

Des ambassadeurs auxquels on prête peu d'attention

En France, où je vis depuis vingt ans, des romans italiens ou espagnols sont cités dans le cercle de mes amis, en même temps que les romans français, mais il s'agit toutefois, la plupart du temps, d'auteurs connus. La masse de belles-lettres européennes ne dépasse jamais la frontière de son pays respectif.

Cela coûte cher de prendre un traducteur sous contrat (même si cet ambassadeur auquel on prête peu d'attention est notoirement sous-

payé), et les éditeurs doivent pouvoir partir du principe que cet investissement vaut la peine, au moins à long terme.

Les publications de ces courageux éditeurs britanniques qui osent franchir le pas (avec le soutien de subventions minimales), tels que *Serpent's Tail* ou *Dedalus*, ne font pas même les frais d'une critique dans les quotidiens ni dans les magazines (spécialisés) sérieux, dont la partie littéraire semble ne s'occuper que des habituels suspects et n'ouvre que très rarement de nouveaux horizons en Europe ou ailleurs. Le supplément littéraire du *Times* représente ici une louable exception.

Bien entendu, une traduction est toujours un compromis, un verre opaque troublant la lumière pure de l'original : je connais ce sentiment grâce à ma lutte actuelle avec la traduction de *Madame Bovary* de Flaubert. Les temps sont révolus où nous apprenions le norvégien rien que pour pouvoir lire Ibsen. Le prix littéraire de l'Union européenne, récemment créé pour douze écrivains de douze pays sélectionnés, aura vraiment atteint son effet lorsque les œuvres des lauréats auront ensuite été traduites dans d'autres langues européennes. Mais comme le britannique *Gardian* n'a, jusqu'ici, même pas accordé une seule ligne au prix, il semblerait qu'il s'agisse d'une nouvelle initiative de l'UE ne dépassant pas le seuil du désintérêt morose de ses citoyens.

Peut-être qu'en ce qui concerne les livres, on observe avec méfiance des directives centralisées qui n'ont rien à voir avec l'acte de l'écriture. Écrire, au fond, est l'expression très

personnelle d'une langue commune, mais qui n'est pas celle d'un continent commun. On se souvient de l'interdiction émise par l'Union soviétique à l'encontre de pratiquement tout, sauf la littérature de ses républiques socialistes. Cependant, cette comparaison n'est pas équitable, puisque la littérature européenne actuelle est théoriquement libre et non censurée (bien que certains, naturellement, puissent argumenter que les comptes des éditeurs pratiquent leur propre forme de censure).

Néanmoins, face à l'aspect centralisateur de « bureau politique » de l'UE, qui ne se montre nulle part plus clairement que dans la politique agricole commune, étouffant dans l'œuf toute alternative à l'économie agricole chimique, et qui a mis dans un état épouvantable les sols, les cours d'eau, la faune et la flore, nous devons rester sans cesse vigilants. En même temps, des entreprises de l'industrie chimique, telles que Bayer et ICI, ont largement profité de cette politique.

Le fait qu'une politique littéraire commune n'a jamais existé doit avoir quelque chose à voir avec le droit à la liberté d'expression, bien que j'ignore pourquoi ce même argument n'est pas valable dans le domaine de l'agriculture, auquel on accorde une importance bien plus grande.

La littérature ne s'épanouit pas grâce à la similitude, mais grâce aux différences : c'est le plus grand cadeau de la littérature que de nous permettre de devenir quelqu'un d'autre, qui est en partie totalement différent de nous, et c'est la raison pour laquelle la poésie, le drame et les belles-lettres ont toujours été les premiers visés par toute tyrannie. La littérature nous laisse voir le monde sous un tout autre angle, nous permet de nous glisser dans un autre caractère et, ainsi, d'amplifier notre sens de l'empathie et peut-être même notre tolérance.

Les temps sont révolus où nous apprenions le norvégien rien que pour pouvoir lire Ibsen

Le grand poète moderniste Fernando Pessoa, par exemple, ne m'a pas seulement appris ce que cela signifie d'être Portugais, mais aussi l'anonymat et l'humanité. Peut-être que le roman *Les anges*, Violeta, de Dulce Maria Cardoso, qui a remporté le Prix de la littérature européenne, produira un effet similaire.

Or donc, lorsque la littérature européenne est une collection multilingue de différences, la question-clef qui se pose est de savoir si la désignation « européen », qui a tant d'importance pour une coupe de football, possède une vertu unificatrice, ou si ce n'est qu'une phrase, qu'un moyen pratique pour empêcher qu'un bon nombre de billes multicolores ne s'éparpillent dans tous les sens sur le sol. Se poserait-on la même question à propos de la littérature du Commonwealth, qui est l'objet de nombreuses anthologies et d'études critiques, et dont les œuvres ont remporté de nombreux prix ? Comment une telle définition pourrait-elle s'appliquer à la littérature « hispanique » ?

Camerounais malgré tout

Le Prix Cévennes de littérature, flambant neuf, est une tentative louable pour encourager l'intégration littéraire grâce à un prix pour le meilleur roman de l'année. Cela va bien entendu de soi que ce roman doit toutefois être déjà sorti en français : et comme on sait combien la plupart des éditeurs français sont prudents, il n'y aura que très peu de surprises. Et qu'en est-il de tous les écrivains extra-européens qui vivent en Europe, y publient, et même écrivent sur l'Europe, tout en restant cependant des Américains, des Camerounais ou des Chinois ?

Si l'on y réfléchit bien, les États-Unis se prêtent parfaitement à une intéressante

comparaison. Les différences entre les États y sont aussi grandes qu'entre les nations européennes (y compris la disparité entre nord et sud ou ouest et est), mais un écrivain américain écrit en premier lieu sur l'Amérique, au lieu d'écrire sur la Californie ou le Maine – peu importe à quel point les particularités d'une région précise influencent chaque œuvre.

Feu mon bon ami, Frederick Busch, était un romancier américain et bien qu'il soit volontiers retourné à ses racines « en Europe » et qu'il ait parfaitement su que je possède deux nationalités, la britannique et la française (je suis né de parents britanniques à Paris et je vis en France), je n'étais pas à ses yeux un romancier « européen », mais « anglais ».

Les États-Unis d'Amérique ont bâti leur identité en s'appuyant sur la valeur émotionnelle et symbolique de la Patria – de laquelle les immigrants de diverses nations puisaient (et continuent à puiser) leur sentiment d'appartenance à ce continent immense, qui venait juste d'être conquis. Pour chaque écrivain américain, c'est la caisse de résonance commune, peu importe l'attitude qu'ils adoptent vis-à-vis de leur pays, qu'elle soit critique, favorable ou réservée. Bizarrement, il s'agit d'une construction relativement récente, un peu superficielle et même quelque peu artificielle, mais qui s'avère être d'une puissance redoutable.

Si l'Europe fait fonction de caisse de résonance pour les écrivains du continent, cela n'aura rien de triomphal, mais de profond et de tragique. C'est la résonance d'un ton de basse, racontant la longue histoire d'acquis extraordinaires et d'échecs catastrophiques, de réglages démocratiques minutieux et de conquêtes brutales. L'Union européenne est née de la nécessité de ne pas renouveler de tels désastres (qui se manifestaient la plupart du temps par des guerres et des massacres),

et d'éviter à l'avenir la souffrance, la peine et l'épuisement qui les accompagnaient.

Toutefois, pour la littérature, c'est la défaillance humaine qui est bien plus intéressante que son empêchement – nous, les écrivains, nous cheminons tous à l'ombre de l'Orestie et dénichons toujours davantage de racines dans les débats philosophiques de l'agora d'Athènes et les votes sur la colline de Pnyx.

Lorsque, à de nombreuses occasions, s'empare de moi pendant un moment le sentiment d'être un Européen, cela ne va pas seulement de pair avec le sentiment d'une agréable appartenance ou même d'une attirance, mais aussi avec le frisson et l'angoisse d'un étourdissement latent, avec de la fierté mêlée à un affreux sentiment de culpabilité. Tandis que l'humanité se trouve confrontée aux conséquences de son avidité sans fin en raison du changement climatique catastrophique, cela se passe, au fond, avec le sentiment que son origine progressive est venue d'Europe.

L'unité politique actuelle de l'UE, au lieu d'être émotionnelle, équivaut – il faut bien l'admettre – à l'attitude querelleuse, prête aux compromis d'une grande famille plutôt ennuyeuse. Les moyens employés sont bureaucratiques, et les directives et règlements innombrables. Dans l'air vicié des commissions, la fleur fragile de la littérature est con-

Nous, les écrivains, nous cheminons tous à l'ombre de l'Orestie et dénichons toujours davantage de racines dans les débats philosophiques de l'agora d'Athènes et les votes sur la colline de Pnyx

damnée à se faner.

Cette situation est désastreuse, car les différences évoquées plus haut recèlent tout autant de potentiel de tragédie que d'édification ; néanmoins, malgré tous les efforts louables et nécessaires, ni Bruxelles ni Strasbourg n'ont réussi à livrer l'inspiration ne serait-ce que d'une seule ligne admirable de la littérature – pas même par raillerie et dérision – malgré l'opinion de John Keats que je partage : « Poetry makes everything interesting » (la poésie rend tout intéressant).

Peut-être est-ce la tâche des initiatives régionales, telles que « Vilecina International Literary Festival » en Slovénie, qui publie le Vilecina Almanac (avec des contributions de vingt-cinq auteurs qui ne sont pas tous originaires de l'Europe centrale), de grignoter l'étroitesse d'esprit des différents États – même s'il est probable que cet événement, lui aussi, ne soit pas mentionné par le Guardian.

Ma propre prose était, ces derniers temps, sciemment européenne, ce qui résulte davantage de circonstances personnelles et du souhait de secouer l'étroitesse post-impérialiste britannique. Dans mon cinquième roman, par exemple, *No Telling* (Cape, 2003), dont le héros est un élève français, et qui se passe dans une lugubre banlieue parisienne des années 1960, n'intervient absolument aucun personnage anglais.

Je me suis servi de ma double nationalité pour faire du livre une fenêtre, à travers laquelle on regarde sans compromis une autre culture. Malgré de nombreuses critiques positives, le livre s'est mal vendu, tandis que l'édition en néerlandais atteignait des chiffres de vente un peu plus élevés. Mon lecteur était d'avis que le roman aurait pu devenir un best-seller... s'il s'était déroulé en Irlande et pas en France. Les lecteurs britanniques préférèrent s'imaginer la France plutôt sous un angle pittoresque et paradisiaque, comme but

de voyage et comme refuge.

Curieusement, *No Telling* n'a encore trouvé jusqu'à présent aucun éditeur français. Les maisons d'édition françaises s'intéressent en général à des romans britanniques qui, soit renforcent les idées préconçues sur la Grande-Bretagne, soit les répètent. C'est pourquoi la littérature de l'Europe qui est réellement traduite ne joue pas forcément un rôle de pionnière dans la compréhension mutuelle ou pour faire naître une autre image de l'autre nation, mais, au contraire, pour répondre à la nécessité de bons chiffres de vente, elle renforce encore les vieux clichés : la mélancolie des Suédois, le traumatisme polonais, la sexualité française. Pour le lecteur britannique moyen, Michel Houellebecq est le *sumum bonum* des belles-lettres françaises contemporaines.

Par mon neveu allemand (fils de mon demi-frère, qui a un parent belge) et au travers du vécu de mon père en tant que soldat durant la dernière Guerre mondiale, j'ai des accointances avec l'Allemagne. Mon livre, *The Rules of Perspective* (2005), se déroule pendant le bombardement d'une ville allemande en 1944. L'action se partage entre les employés du musée d'art municipal qui sont en quête d'un abri et un officier d'infanterie américain qui, le lendemain, trébuche dans les ruines sur les cadavres calcinés de toutes ces personnes, dont les voix traversent le roman du début à la fin.

Tandis que je travaillais sur le roman, j'ai visité Berlin et j'ai été violemment pris à partie par un jeune employé de musée qui était en colère qu'une fois encore, un Anglais se concentre sur les quelques années de dictature nazie, laissant totalement de côté les siècles d'histoire allemande « tout à fait normale ». Ce fut un exemple édifiant du danger qu'il peut y avoir à oser sortir de ses propres frontières. Je lui répondis que l'importance de

la dictature nazie relevait bien moins de sa (courte) durée que de ses conséquences. Dans mon cas, les effets désastreux sur ma propre famille, autant que sur la famille polonaise de religion juive de ma femme.

Ma fougueuse plaidoirie de défense le fit réfléchir. Je crois que ce soir-là s'est opéré une toute petite soudure au chalumeau – ou tout au moins au fer à souder. Au moins avions-nous compris tous deux la portée de la sensibilité interculturelle.

Et, pour finir, *Between Each Breath* (2007) traite explicitement de la façon dont la soi-disant « vieille Europe » affronte alors la « nouvelle Europe » de l'ancien bloc communiste. Un compositeur anglais d'âge moyen, heureux en ménage, s'éprend d'une étudiante estonienne et ne se rend pas compte des conséquences. Les différences ont, dans ce cas, des suites fatales, disons même tragiques, en partie à cause de l'incompréhension mutuelle, camouflée sous les trompeuses apparences d'une tolérance bien intentionnée (j'en ai profité pour brosser un tableau satirique des années grasses et imbues d'elles-mêmes du gouvernement de Tony Blair).

Ce roman a été traduit en estonien. Les Estoniens étaient apparemment fascinés par l'idée de découvrir leur pays au travers des yeux d'un étranger. Eux, les habitants d'une petite et modeste nation, étaient étonnés que quelqu'un veuille se pencher sur eux, et en retour, je fus surpris par leur modestie, quand on pense que l'Estonie est l'un des plus anciens et des plus fiers membres de l'Europe,

Ni Bruxelles ni Strasbourg n'ont réussi à livrer l'inspiration ne serait-ce que d'une seule ligne admirable de la littérature

qui fut beaucoup maltraité sur le plan historique. De cette manière, j'ai énormément appris grâce à ce roman, moins pendant l'écriture en elle-même que par ses répercussions interculturelles.

Personne ne peut nier que seul un fragile consensus de l'UE nous sépare probablement des vieux cauchemars, quand on pense que son élasticité ne résulte quasiment que du nombre et de la complexité de chacun des fils convergeant dans la Communauté.

Mais ce sont aussi, précisément, ces vieux cauchemars qui nous définissent en tant qu'Européens : c'est une part de notre patrimoine commun, de notre culpabilité. L'Europe ne contrôle plus ses frontières, il est vrai, dans le sens habituel de douanes et de taxes, mais les frontières existent toujours. Pour la littérature, les frontières linguistiques peuvent s'avérer tout bonnement insurmontables. Essayez donc, dans une librairie grecque, de trouver un roman estonien entre les piles de livres de l'Américain Dan Brown et de l'Anglaise J. K. Rowling, ou inversement. Cependant une nation ne sera pas définie que par la façon dont elle se perçoit elle-même, mais aussi par la façon dont elle est perçue de l'extérieur, et dont elle voit les autres. C'est pourquoi ma suggestion, pour que la littérature européenne joue un véritable rôle au sein de l'Europe (sans parler de son rôle à l'extérieur de l'Union), serait de mettre en valeur les disparités au lieu d'encourager le nivellement, tandis qu'elle montrerait, à un niveau plus profond, que nous ne sommes tous que des êtres humains dont les névroses, les souhaits et les soucis se ressemblent.

Même si, en ce moment, l'unité politique et bureaucratique importe peu pour la perception plus profonde de l'écrivain d'un « être européen », cette même structure unifiante pourrait faire davantage afin de soutenir un littérature vraiment européenne, sans pour

autant en faire un club exclusif. J'ai rencontré récemment une traductrice de l'UE, poussée au désespoir par les détails insignifiants et soporifiques d'interminables conférences, mémorandums et rapports, pour la traduction desquels – de l'anglais vers le français – elle était payée : si rien qu'une fraction des immenses sommes dont dispose l'UE était attribuée à la littérature sous forme de subventions généreuses pour des publications et des bourses de traductions d'un montant acceptable, au lieu de créer toujours davantage de prix, dont il existe déjà plus qu'assez, ce roman estonien aurait une plus grande chance d'apparaître dans une librairie grecque, slovène, belge (ou même britannique), et la différence serait alors célébrée comme un volet d'une aventure commune.

Adam Thorpe, né en 1956 à Paris, est poète, écrivain, et dramaturge. Il a grandi en Inde, au Cameroun et en Angleterre et vit en France. Après l'obtention de ses diplômes à Oxford en 1979, il a fondé une compagnie théâtrale pour effectuer des tournées à travers les villages et dans les écoles. Il a remporté de nombreux prix et récompenses. Ses dernières parutions sont les nouvelles *Is this the Way You Said* (2006), le recueil de poèmes *Birds with a Broken Wing* (2007), ainsi que les romans *The Standing Pool* (2008) et *Hodd* (2009).





Un délicieux frisson Les pages imprimées font de plus en plus place aux formats médiatiques digitaux. Les petites éditions ont du mal à s'affirmer face aux grands groupes éditoriaux. Mais il est prématuré de déduire de ces évolutions le naufrage prochain du bien culturel écrit. L'auteur a de l'espoir. *Rüdiger Wischenbart*



Quelle place occupe aujourd'hui encore le bien culturel « livre » dans notre société ? Quelle est l'importance du droit d'auteur ? Quel est le rôle des éditions et du commerce dans l'évolution actuelle ? Dans les débats sur les tendances et les évolutions, des questions comme celles-ci sont toujours le point de départ de thèses pessimistes.

Il est par exemple question de la menace qu'exercent, pour l'ensemble de la culture, la digitalisation et l'érosion du droit d'auteur, l'homogénéisation et le nivellement par le bas de l'offre, menace due à la pression concurrentielle surpuissante de best-sellers issus de l'espace anglophone et de la prédominance de quelques groupes anglo-saxons.

Dans un véritable « délicieux frisson » à

l'idée de faire partie des derniers témoins survivants d'une culture du livre et de la lecture qui fait naufrage, on déplore depuis maintenant une bonne dizaine d'années la fin d'une ère. Mais ces scénarios sont le plus souvent avancés sans évidence empirique.

Assurément, on ne peut ignorer que la culture du livre et de la lecture qui se trouve au milieu est en proie à des changements massifs. Mais le changement ne doit pas forcément signifier « fin » ou « naufrage ». Dans ce qui suit, on tentera donc, en suivant quelques lignes de repère, de décrire sur la base d'évidences empiriques le statu quo ainsi que les tendances de la culture du livre qui se dessinent.

« A book is a non-periodical printed publication of at least 49 pages, exclusive of the cover pages, published in the country and made available to the public », telle est la Standard Definition de l'UNESCO en date du 19 novembre 1964. Le Meyers Großes Universallexikon en 15 volumes ne voit pas les choses différemment : « Ensemble de plusieurs pages imprimées, écrites ou blanches, réunies dans une reliure ». Cette conception fait autorité depuis le XIXe siècle, sans changements notoires. Dans le dictionnaire des frères Grimm, il est dit : « Plusieurs feuilles forment un livre ; je me suis fabriqué un livre dans lequel j'inscris toutes les dépenses ; écris cela pour mémoire dans un livre ». Le Dictionnaire de la Lan-

gue Française de Littré, en 1869, définit le livre comme un « Assemblage d'un assez grand nombre de feuilles portant des signes destinés à être lus », tandis qu'un siècle plus tard, le populaire Petit Robert, dans l'édition de 1968, définit le livre comme une « Réunion de plusieurs cahiers de pages manuscrites ou imprimées. »

Ce que les définitions soulignent constamment à propos du livre est qu'il doit être fini, avoir un volume minimum déterminé et une dimension publique (« made available to the public »). L'existence d'un auteur transparaît aussi de temps en temps, même si ce n'est pas toujours le cas.

Toutefois, il n'est pas fait mention de la valeur culturelle singulière du « livre » comme format médiatique par exemple, ou de ces instruments multiples qui ont été introduits dans de nombreux pays européens pour sa protection particulière – que ce soit légalement, comme le droit d'auteur, ou matériellement, comme le prix de vente unique. C'est d'autant plus remarquable que les auteurs de ces définitions – que ce soit à l'UNESCO ou dans les rédactions des dictionnaires – étaient généralement des personnes auxquelles l'argumentation sur les particularités du livre en format médiatique était familière.

En outre, toutes ces définitions pourraient aussi convenir pour décrire les livres digitaux (« E-Books »), puisque, justement, elles n'ont pas besoin de prendre pour base les détails du format actuel du livre. Au contraire, elles sont largement neutres sur le plan des médias et ouvertes aux innovations.

Un important réservoir de connaissances

Pour les livres - le réservoir de connaissances qui est peut-être toujours le plus im-

portant - même dans un présent de plus en plus digital, la globalisation au sens actuel a commencé il y a tout juste dix ans. Au printemps 1998, le groupe Bertelsmann annonça la reprise de Random House, la plus importante édition grand public des États-Unis. L'idée de l'ancien président Thomas Middlehoff, aujourd'hui limogé, était d'organiser la représentation de l'opéra Turandot à Pékin dans une distribution de renommée internationale. Les enregistrements musicaux comme télévisés devaient être commercialisés au niveau mondial par la section musique et TV du groupe et, en même temps, un somptueux ouvrage d'accompagnement sur les éditions du groupe devait être vendu dans de nombreuses langues, tandis que les magazines de luxe de l'empire en rendraient compte – le tout devant être dirigé depuis Gütersloh, en Westphalie. Mais ce projet n'a pas abouti.

En Allemagne, avec quelques restrictions cependant, mais aussi en France, le paysage éditorial est toujours porté de bout en bout par des entreprises de taille moyenne. Et même si l'on risque un coup d'œil global, on s'aperçoit rapidement qu'au niveau mondial, l'industrie du livre est dominée par l'Europe. Au cours des dix dernières années, Random House aux États-Unis, profondément intégré désormais dans le groupe Bertelsmann, et Hachette, qui appartient au groupe Lagardère, rivalisent pour être en tête. L'un et l'autre sont du reste des groupes dirigés par des familles propriétaires. Il en est de même pour Mondadori, Bonnier et, récemment, Planeta, qui s'apprête à avaler le numéro deux français, Editis, si bien que c'est un nouveau groupe européen qui grandit, et qui domine clairement dès maintenant le marché hispanophone international.

Un an avant que Bertelsmann tende la main par-delà l'Atlantique, il y avait eu le triomphe peut-être bien plus remarquable d'un roman simple en soi, *Le Dieu des petits riens* d'Arundathi Roy, auteure originaire du Kerala, au sud de l'Inde. En un an, le livre qui raconte une opulente histoire villageoise, s'est trouvé sur la liste des best-sellers de l'Allemagne à l'Argentine. Derrière cette success story mondiale, et surtout aussi son déroulement en accéléré, ouvrant des dimensions tout à fait nouvelles d'une littérature globale, on trouvait au centre, en tant qu'organisateur et plateformes, une agence londonienne, ainsi que les rouages bien huilés du marché des droits internationaux, avec ses places boursières à Francfort et à Londres. Ici aussi, une machinerie extrêmement efficace, certes, a vu le jour – les agences et les agents littéraires –, mais rien ne serait plus absurde que de s'imaginer pour autant l'économie globale du livre comme une usine d'uniformisation de la culture, soutenue par quelques grands acteurs et groupes.

Pour l'année 2008, nous avons récemment dépouillé neuf marchés internationaux principaux sur la base des listes de best-sellers du TOP 10 (États-Unis, Grande-Bretagne, France, Allemagne, Espagne, Italie, Suède, Pays-Bas et Chine), et nous avons découvert que seuls cinq auteurs ont pu se hisser en tête des best-sellers dans quatre pays ou plus (Khaled Hosseini, Stieg Larssen, Ken Follett et John Grisham).

Pour les douze mois entre avril 2008 et mars 2009, nous avons analysé selon le même système les 40 auteurs de belles-lettres qui ont eu le plus de succès, et trouvé que seuls 13 d'entre eux écrivent en anglais, parmi lesquels Khaled Hosseini, d'origine afghane, l'Irlandaise Cecelia Ahern, et l'Indien Aravind Adiga, lauréat du Man

Booker Prize. Les 27 autres auteurs écrivaient exclusivement, il est vrai, dans les langues européennes principales et le portugais brésilien (Paulo Coelho). Aucun roman n'y figurait dont la langue originale était extra-européenne ou simplement d'Europe Centrale ou de l'Est.

Si l'on examine de plus près les éditions qui présentent ces auteurs à succès, on découvre deux choses : que les grands groupes d'éditions ont certes leurs points forts, comme Ken Follett par exemple, parmi les auteurs dont les droits de traduction internationaux sont très systématiquement transmis aux filiales du groupe, de plus en plus souvent aussi avec des dates de parutions synchrones au niveau international.

Mais, pour beaucoup d'auteurs de pointe et leurs œuvres, les éditions indépendantes jouent courageusement le premier rôle. Ce fut le cas dernièrement par exemple de Khaled Hosseini, qui pourvoyait à un bon chiffre d'affaires en Grande-Bretagne pour Bloomsbury, l'éditeur de Harry Potter, ou Stieg Larssen, publié dans le Midi de la France par Actes Sud. Un autre exemple du rôle significatif des éditions indépendantes est tout simplement le surprenant succès européen de l'année 2008, le roman aussi drôle que dérangeant de Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, paru chez Gallimard.

Somme toute, la puissance de pénétration des groupes est une affaire ambiguë. Évidemment, la dernière décennie a apporté

Même si l'on risque un coup d'œil global, on s'aperçoit rapidement qu'au niveau mondial, l'industrie du livre est dominée par l'Europe

des bouleversements énormes, comme pourraient l'exposer, par exemple, de nombreuses anecdotes ou d'histoires de cas mûrement réfléchies, les collaborateurs d'éditions indépendantes, chez Hanser et Suhrkamp en Allemagne, Gallimard ou Actes Sud en France, ou même leurs collègues sur des marchés plus petits, au Danemark ou en Slovaquie, en Suède ou en Autriche.

Les risques que doivent encourir les petites ou moyennes éditions avec leurs choix de titres ont considérablement augmenté, à la fois en raison des acomptes de plus en plus élevés et aussi des transformations complexes du marché.

Des histoires de cas mûrement réfléchies

Avec leur performance auprès du public de lecteurs et des médias, les quelques titres vraiment en tête – et leurs auteurs – déterminent presque entièrement, et cela saison après saison, du succès et de l'échec, de la prospérité ou de la ruine d'entreprises éditoriales entières. Pendant ce temps, la robuste section intermédiaire est visiblement menacée d'effondrement. Les tirages moyens qui s'élevaient à 10 000 ou 15 000 exemplaires pour un premier roman solide sont tombés en moyenne de façon draconienne à 3 000 ou 5 000, et ceci avec un nombre toujours croissant de nouvelles parutions et de rendus, c'est-à-dire les livres retournés au bout de quelques mois par les libraires parce qu'ils n'ont pas été écoulés assez rapidement. Les groupes éditoriaux travaillent ici avec des masses et des volumes, ils occupent une position plus forte dans un commerce de plus en plus concentré, allant souvent de pair avec des rabais plus avantageux et un emplacement vedette dans les magasins.

Mais au fond, les géants sont bien plus

petits que leur réputation. Pour un examen plus détaillé, il est judicieux de regarder minutieusement pour l'Allemagne les douze plus grands groupes d'éditions. Ensemble, ils réalisent un chiffre d'affaires de 3,1 milliards d'euros (2008). On ne peut estimer que très grossièrement à quelle proportion du marché allemand total de 9,5 milliards d'euros cela correspond, car il faut prendre en compte les rabais que les éditions accordent au commerce, s'élevant le plus souvent, pour les livres, à environ 50 pour cent. Mais pour la science, l'éducation et l'information spécialisée, il existe des barèmes de diffusion tout à fait différents et variés, qui représentent la moitié du chiffre d'affaires des douze plus grandes entreprises éditoriales.

Seules cinq des 12 éditions de tête sont actives en premier lieu sur le marché dans le domaine du livre en général (belles-lettres, livre spécialisé, livre pour enfants, littérature de voyage, etc.) : Random House, les éditions du groupe Holtzbrinck, Weltbild, MairDumont et, enfin, les éditions du groupe Bonnier. Dans l'ensemble, les groupes éditoriaux de tête dans les domaines cités (regroupés sous le terme « trade » en anglais) réalisent exactement un milliard de chiffre d'affaires par an dans l'espace germanophone. Toujours est-il que cela ne ressemble en rien à une machinerie industrielle homogénéisant le morcellement et la diversité des cultures.

L'image classique de la multiplicité des livres est celle de la bibliothèque, avec sa quantité absolument incalculable de volumes. Chacun en soi semble être un tout isolé, et pourtant, ils sont tous reliés par le classement systématique du catalogage des réserves. Ils le sont également par les relations, moins évidentes parce qu'invisibles, qui se tissent finement par l'intermédiaire du réseau de connaissances entre eux et

les usagers de la bibliothèque, les lecteurs.

Mais l'image de la bibliothèque représente aussi l'espace clos et hautement spécialisé des livres, et celui-ci commence de fait à se décomposer sous nos yeux. Il est toutefois un peu simpliste de proclamer d'emblée, comme l'ont fait par exemple en dernier lieu les initiateurs de l'« appel de Heidelberg » : « Notre culture est en danger . »

La digitalisation, non seulement de certains titres, mais, ce qui est bien plus important, de l'ensemble du système complet de coût initial, de diffusion et d'exploitation qui entoure le livre est certainement une force de réorganisation d'une puissance énorme. Mais il est pour le moins douteux que cela retienne les auteurs de demain d'écrire leurs prochains roman, essai ou volume de poèmes.

Ce qui s'est déjà décomposé aujourd'hui, de façon irréversible, c'est l'espace homogène du livre comme format médiatique pour le traitement et la transmission de stocks de connaissances complexes. Au cours des dix dernières années, et avec une dynamique particulière débutée ces cinq ans dernières environ, trois segments se sont différenciés les uns par rapport aux autres parmi les plus grands groupes d'éditions internationaux : l'information spécialisée (dans laquelle on peut ranger aussi de larges parts des publications scientifiques), l'éducation (ce qui ne comprend pas que des supports d'enseignement, mais aussi surtout des méthodes de tests standardisées), et finalement le « trade », c'est-à-dire ce que nous associons traditionnellement aux éditions de livres.

Les restructurations, les déplacements de grandes unités d'entreprises qui, particulièrement dans le domaine culturel, ont été détachées des groupes d'éditions importants, ainsi que l'ouverture – souvent peu

prometteuse – de Private Equity Funds, notamment pour l'information spécialisée, considérée comme lucrative, ont conduit en quelques années à une refonte complète de larges secteurs de l'industrie internationale de l'édition.

Par ailleurs, dès aujourd'hui, dans deux de ces trois domaines – l'information spécialisée et l'éducation –, la chaîne d'exploitation digitale est la règle, et non plus la niche. Des groupes comme Thomson font de la réclame auprès d'investisseurs en leur affirmant qu'ils peuvent tirer plus de 80 pour cent de leurs transactions et de leurs recettes des produits digitaux. La plupart du temps, un changement tout aussi fondamental du modèle commercial accompagne le passage du livre au produit digital, à savoir qu'au lieu du titre isolé ou de séries uniques, on impose le plus possible des modèles d'abonnement, car ceux-ci promettent des recettes beaucoup plus constantes et donc plus facilement calculables.

Cette évolution n'atteint que petit à petit le domaine bien plus conservateur et plus fragmenté du « trade ». Les éditions ont résisté de diverses manières à des changements rapides. Mais la pression augmente. Car, d'une part, les habitudes du public changent, les lecteurs utilisant différents « screens » – de l'ordinateur au téléphone portable – dans différents registres du quotidien comme interface naturelle pour aborder l'information, la distraction et l'échange culturel. D'autre part, la pression des coûts augmente, et la crise économique actuelle, comme nombre de crises dans le passé, risque de devenir un puissant générateur de changements et de bouleversements.

Que la digitalisation porte atteinte à la diversité des publications n'est cependant pas une conséquence inévitable de ces évolutions. Ce sont plutôt des ajustements dans

le commerce traditionnel du livre qui opèrent dès maintenant des décalages considérables. Deux tendances de base se renforcent ici réciproquement :

- d'un côté, l'écart entre le nombre annuel toujours croissant de nouvelles parutions et les tirages moyens en baisse continue à se creuser ;
- de l'autre côté, les moyens de distribution et le développement des rabais pour les titres et les éditions qui ont une puissance minimale sur le marché ;
- ce sont souvent les véhicules principaux de la diversité – représentent des seuils de plus en plus élevés pour accéder au marché.

Dès maintenant, même dans des éditions professionnelles, des traductions littéraires de langues moins présentes, des essais et documents culturels et de sciences humaines, des titres d'éducation locale et des livres pour enfants, et des travaux artistiques qui vont au-delà du courant général sont de plus en plus publiés en marge des critères de production culturelle, orientée vers l'économie de marché. Au lieu de cela, beaucoup d'éditions très renommées avouent franchement, depuis longtemps, qu'elles ne mettent à leur programme certaines traductions de littérature moins accessible que si les frais de traduction sont couverts par des subventions.

Écrire sans honoraires

À quelques exceptions près, dans les sciences humaines, les auteurs de écrivent et publient sans honoraires. Dans beaucoup

Au fond, les géants sont bien plus petits que leur réputation

de domaines du savoir, on attend même par-dessus le marché des auteurs que, tout en renonçant à des honoraires, ils procurent eux-mêmes des moyens de fabrication et de diffusion de leurs œuvres. Pour les auteurs, la rentabilité n'apparaît la plupart du temps que par des biais comme l'acquisition d'une réputation, la mise en avant et l'autopromotion. Dans ces domaines, la culture du livre s'est déjà rapprochée aujourd'hui de la production musicale, où, pour de nombreux musiciens, la publication d'un support sonore est également un support promotionnel et non pas, en premier lieu, une source de revenus.

Ce qui, par contre, ne change pas beaucoup, est le fait que les livres sont écrits et publiés tout autant dans une diversité de contenu que, considérablement étendus par les options digitales, dans les formats médiatiques les plus variés. En tant que « format le plus universel et le plus usuel pour l'échange d'idées et de savoir complexe », le livre semble être – à l'avenir aussi – indispensable et efficace.

Ce qui se dessine cependant est une autre fragmentation de l'espace autrefois clos de la bibliothèque. Après la démarcation des livres habituels par rapport aux stocks de connaissances spécialisées déjà digitalisées, beaucoup de choses indiquent que désormais, dans la vaste parenthèse du livre traditionnel, des segments commercialement exploitables vont se détacher des modèles extrêmement importants sur le plan culturel, mais de moins en moins dirigés sur le profit et sur les revenus des auteurs. La mise en valeur de cette diversité – de contenu et de support – est peut-être la clé la plus importante pour l'exploitation future des livres dans ces circonstances aussi complexes que chaotiques. C'est pourquoi la controverse publique autour du mono-

pole de Google sur le catalogage et d'une protection légale, à la fois sur les accès et le pouvoir de disposer de la multiplicité des contenus, est certainement la bonne discussion au bon moment. Mais c'est une absurdité de caricaturer simplement Google comme un molosse qui engloutirait toute liberté du livre et de la culture, tant qu'il n'existe pas de modèles alternatifs pour organiser un accès et une vue d'ensemble, un classement et une diffusion dans un monde digitalisé et fragmenté des livres les plus divers. Avec des appels angoissés, on ne fait que créer un croquemitaine insensé qui n'ouvre de perspectives ni pour les auteurs, ni pour leurs éditions.

En même temps, il est de plus en plus clair qu'une régulation établie et universelle qui ne prend pour base que les auteurs ne va pas assez loin. Ce n'est pas le grignotage des droits d'auteurs, la piraterie, les formations de monopoles ou, au contraire, une mentalité rapace de gratuité qui se trouvent être des forces porteuses dans les évolutions actuelles, mais un cocktail compliqué, constitué de possibilités nouvelles de production et de vente, d'habitudes culturelles transformées et de déséquilibres entre des auteurs et des œuvres qui connaissent un énorme succès commercial vis-à-vis de ceux qui cherchent le succès dans le détour fourni par d'autres moyens de stimulation et de reconnaissance.

À partir de l'espace clos de la bibliothèque est né un terrain ouvert sur de nombreux côtés, souvent confus aussi, dans lequel les anciens bâtiments fermés seront

des repères d'orientation importants, mais perdront bientôt leur rôle de seuls déterminants. La diversité du livre se reflète dans une diversité des lecteurs et leurs différents modes d'usage. Si, à ce propos, on revient aux maigres définitions du livre, qu'on le libère des inutiles surélévation et surcharge symbolique, c'est sa rationalité éprouvée qui réapparaît rapidement, esquissant, par-là-même, le contour d'un avenir convenable.

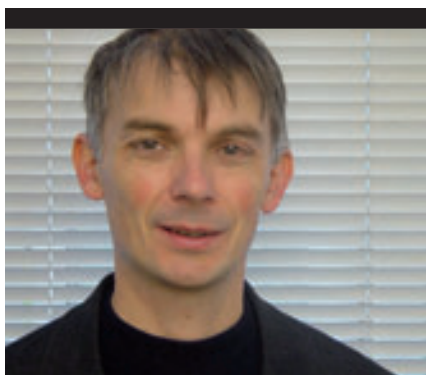
Rüdiger Wischenbart, né en 1956 à Graz, travaille comme consultant et propriétaire de Content and Consulting à Vienne, ayant pour activités centrales la culture internationale, les médias et le livre. Il réalise le Global Ranking of the Publishing Industry, réactualisé chaque année, explore les best-sellers internationaux pour un réseau de magazines spécialisés et conseille les foires internationales du livre. Récemment, il a publié le Diversity Report 2008 sur les tendances et les évolutions des traductions en Europe. Pour en savoir plus, www.wischenbart.com ainsi que son blog www.booklab.info.

Mambo

A large, bold, yellow graphic element that resembles a stylized letter 'Z' or a similar character, composed of thick, angular strokes. It is positioned in the lower right quadrant of the page, overlapping the text.

@abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
1234567890

La lecture : frustrante et jouissive Si, il y a huit ans, un Allemand sur trois recourait encore régulièrement au livre, aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un sur quatre. Une étude britannique a révélé en 2005 que 27 pour cent de tous les insulaires ne lisaient jamais de livre et que 7 pour cent d'entre eux ne lisaient un livre que s'ils étaient en vacances. De quelle manière se transforment les habitudes de lecture en Europe ? *Angus Phillips*



Pour le fondateur d'Apple, Steve Jobs, la chose est claire. Au sujet du livre, il dit : « C'est un fait que les gens ne lisent plus de livres. » Est-ce vrai ? Les habitudes de lecture des multiples pays et régions d'Europe diffèrent-elles les unes des autres ? Si oui, comment cela s'explique-t-il ? Notre matière à lecture subit-elle également une transformation ?

Les statistiques sont parlantes : on lit de moins en moins de livres. Cela surprend peu en regard de la concurrence à laquelle le livre est exposé de la part d'autres médias, depuis la télévision jusqu'à l'Internet, en passant par les jeux vidéos.

Mais c'est également l'importance accordée au livre qui a changé au sein de la société. Beaucoup de personnes se délassent devant un film ou la télévision. L'Internet,

entre-temps, est devenu la source préférée d'information. L'effervescence quotidienne actuelle ne favorise plus souvent la pause dont on a besoin pour prendre un livre en main et lire avec volupté.

Pour Henry Perowne, le neurochirurgien à succès dans le roman *Samedi* de l'auteur britannique Ian McEwan, lire de la littérature est un travail pénible : « Le problème est que son temps libre est si fragmenté, non seulement par les courses, les obligations familiales et le sport, mais par le besoin d'activité qui accompagne ces îlots hebdomadaires de liberté. Il n'a aucune envie de rester toute une journée allongé, ou même assis. (...) Apparemment, il n'a pas la ténacité nécessaire pour lire beaucoup de livres du début à la fin. Dans son travail seulement il se montre persévérant ; pendant ses loisirs il est trop impatient. Il n'en revient pas de ce que les gens disent faire de leurs jours de congé, ces quatre ou cinq heures quotidiennes devant la télévision pour justifier la moyenne nationale. » (McEwan, 2006, p. 91)

Ainsi, maintes enquêtes sur les habitudes de lecture dans les différents pays est réellement alarmante. Une étude britannique a révélé en 2005 que 27 pour cent de tous les insulaires ne lisaient jamais de livre et que 7 pour cent ne lisaient un livre que s'ils étaient en vacances (BML, 2005). Selon une enquête de 2008, 25 pour cent des Allemands ne lisent aucun livre (Fondation Lesen, 2008).

La tendance de l'évolution en Allemagne est que l'on lit de moins en moins de livres par an : le nombre de ceux qui lisent d'un à cinq livres par an augmente (44 pour cent contre 38 pour cent en 2000), tandis que le nombre de ceux qui lisent onze livres ou plus par an diminue (28 pour cent en comparaison des 34 pour cent de l'année 2000).

Il faut faire preuve d'une certaine méfiance vis-à-vis des statistiques sur les habitudes de lecture : c'est ainsi que des questions générales sur la lecture ne brossent pas forcément une image complète. Lors de deux sondages, effectués en 1975 et 2000 aux Pays-Bas, on a constaté respectivement qu'au cours de ces deux années, autant de personnes avaient lu des livres pour le plaisir durant le mois précédent. Une étude portant sur les journaux intimes a, par contre, révélé que, sur la même période, la proportion de ceux qui, en l'espace d'une semaine, lisent au moins un quart d'heure est tombée de 49 à 31 pour cent (Knulst et Van den Broeck, 2003).

Une étude internationale sur l'occupation du temps, au cours de laquelle des données en provenance de cinq pays ont été comparées (Southern et al., 2007), a confirmé qu'effectivement, le temps consacré à la lecture diminuait de plus en plus aux Pays-Bas, mais que la lecture est toujours aussi pratiquée qu'avant (90 pour cent). L'étude ne portait pas que sur les livres, mais englobait tous les imprimés, y compris les journaux et les magazines, et portait de la condition préalable que la lecture devait être une activité primaire (c'est-à-dire ne servant ni au travail, ni à la formation).

Lire de la littérature est un travail pénible

Autant en France qu'en Grande-Bretagne, les résultats furent différents de ceux obtenus aux Pays-Bas. Dans ces deux pays, en considérant tous les imprimés, on constatait alors une augmentation du temps passé à lire ainsi que celle du nombre de lecteurs de livres. Cependant, la pratique de la lecture en général, en tenant compte de toutes les formes de lecture, avait reculé : de 44 pour cent en France (1975) à 35 pour cent (1998) et en Grande-Bretagne, de 66 pour cent (1975) à 58 pour cent (2000). Là où le sondage était ciblé sur la lecture de livres, l'étude a conclu que le temps passé à lire était différent selon le niveau de formation et le sexe (les femmes lisant davantage que les hommes). Comme en France par exemple, où, dans les ménages de célibataires, on lit plus que dans les autres ménages, et où ceux qui ont des enfants en bas âge lisent moins.

Des différences nationales

La proportion de ceux qui lisent des livres en Europe est plus ou moins élevée selon le pays et la région. Une enquête sur la lecture du livre ne servant ni au travail ni à la formation (Skaliotis, 2002), réalisée au cours de l'année 2001, a révélé pour l'UE une moyenne générale de 45 pour cent – les chiffres proportionnels les plus élevés étant relevés en Suède (72 pour cent), Finlande (66 pour cent) et Grande-Bretagne (63 pour cent), tandis que les moyennes les plus basses étaient enregistrées au Portugal (15 pour cent) et en Belgique (23 pour cent).

Dans cinq des quinze États membres à l'époque, 50 pour cent ou davantage de la population ne lisaient aucun livre – pas plus pour le travail ou les études que pour le plaisir. Le plus récent sondage du Baromètre européen (2007) n'offre aucune possibilité de comparaison directe, car il por-

tait sur des questions variées, concernant toutes les formes de lecture du livre. Le taux proportionnel de personnes qui avaient lu plus de cinq livres au cours des douze mois ayant précédé le sondage était le plus élevé en Suède (60 pour cent), au Danemark (56 pour cent) et en Grande-Bretagne (56 pour cent). Du sondage est aussi ressorti combien de personnes, au cours de l'année l'ayant précédé, n'avaient lu aucun livre : les moyennes les plus élevées étaient recensées à Malte (54 pour cent), au Portugal (49 pour cent) et à Chypre (43 pour cent) (Baromètre européen, 2007).

Que les habitudes de lecture soient différentes en Europe repose sur les raisons les plus variées, telles que la culture de la lecture, la disponibilité des livres, le fonds des bibliothèques et les possibilités de formation, le niveau d'études, le degré d'urbanisation et les revenus de la population. Il existe de nettes différences entre le nord et le sud de l'Europe, sachant que dans les pays du pourtour méditerranéen, on lit moins. Comment expliquer ces disparités ?

« La façon dont les gens structurent leur journée et leur temps est semblable d'un pays à l'autre, même si l'on peut constater certaines différences. Dans les pays de l'espace méditerranéen, et particulièrement en France, les pauses déjeuner sont plus longues, empiétant ainsi davantage qu'ailleurs sur la somme des heures de loisirs. Les Finlandais disposent d'une heure de loisirs de plus que les Français et les Italiens. » (Eurostat Pocketbook, p. 149)

Le fait qu'en Grèce, on lise peu de livres et de journaux, repose sur différentes raisons : le climat méditerranéen, un essor relativement tardif de la formation et un réseau de bibliothèques sous-développé (Banou et Phillips, 2008). Le nord et le sud de l'Europe se distinguent par le niveau de formation de

leurs populations et, apparemment, il existe un rapport étroit entre lecture du livre et niveau des études.

Quels sont les autres moyens permettant d'évaluer la lecture ? Une grandeur de mesure est le chiffre d'affaires du livre, qui peut être établi pour chaque pays grâce au nombre de livres vendus par tête. Il faut toutefois prendre en considération d'autres facteurs, tels que la visite de la bibliothèque, les achats de livres d'occasion et le prêt de livres (dans le cercle des amis et de la famille).

L'achat de livres augmente aussi avec l'âge, les revenus et le niveau d'études. Des prix du livre en baisse et une plus grande disponibilité des livres de poche sont aussi responsables de chiffres de vente plus élevés. Mais étant donné que nombre d'entre nous ont une quantité de livres non lus sur l'étagère, l'achat de livres est-il un indicateur adéquat ? Les offres, si répandues en Grande-Bretagne de « 3 pour le prix de 2 », devraient mener à ce que le nombre de livres non lus ou vendus dans les charity shops augmente encore.

Le comportement d'achat vis-à-vis des livres dépend de leur prix et de leur disponibilité. L'implantation de librairies est différente d'un pays à l'autre, et dans certaines d'entre elles, le choix de livres de poche bon marché est plus important. Certains États

Les habitudes de lecture en Europe dépendent de la culture de la lecture, de la disponibilité des livres, du fonds des bibliothèques et des possibilités de formation, du niveau de formation, du degré d'urbanisation et du revenu des populations

comme l'Allemagne et la France tiennent fermement au prix unique du livre, tandis que d'autres, comme la Grande-Bretagne en particulier, autorisent un combat acharné des prix discounts. Les livres à prix réduits n'y figurent pas que dans les librairies, mais aussi dans les supermarchés et sur Internet.

Parallèlement, on constate en Scandinavie une grande proportion de lecteurs de livres. En Finlande, les nouvelles parutions et les livres vendus par tête sont vraiment nombreux. Les enfants en âge scolaire y sont réputés pour leur niveau de lecture. Lors du test de lecture PISA en l'an 2000, la Finlande a occupé la première place (OECD, 2002). Les chiffres du prêt des bibliothèques finlandaises sont également élevés : « Les Finlandais sont les usagers de bibliothèques les plus actifs d'Europe. En 2004, 109,8 millions d'emprunts, dont 79,5 millions de livres, ont été effectués. Ce qui donne 30 livres par emprunteur ou 15 livres par individu en Finlande ». (Stockmann et al., 2005, p. 35)

Les rats de bibliothèque finlandais

Selon l'Office central finlandais de l'enseignement, différents facteurs sont responsables de ces habitudes de lecture prononcées, entre autres, le fait que la lecture est tenue en haute estime dans la culture finnoise (on s'abonne aux journaux, les parents font la lecture à leurs enfants le soir), le réseau dense de bibliothèques publiques, le statut social de la mère comme modèle pour la fillette (les femmes lisent davantage que les hommes), les nombreux films étrangers à la télévision qui ne sont pas synchronisés, mais diffusés avec des sous-titres en finnois (les enfants lisent donc lorsqu'ils regardent la télévision) ainsi que le surf sur Internet et l'échange de SMS, grâce auxquels lire et écrire deviennent, de manière accentuée, un

passer-temps favori pour les jeunes (même si cela entraîne qu'on lise moins de livres) (FNBE, 2009).

C'est souvent l'utilisation croissante de l'Internet que l'on rend responsable de la baisse actuelle des tirages de journaux dans de nombreux pays. Lors d'un sondage au niveau de l'UE en 2007, 35 pour cent de l'ensemble des personnes interrogées ont reconnu qu'elles recourent aux nouvelles et aux articles de journaux on-line : 49 pour cent avaient un accès Internet chez elles (Eurostat Pocket Book, 2007, p. 142 et 144).

Des chiffres en provenance de Grande-Bretagne indiquent que l'utilisation de l'Internet se répercute également sur les autres médias, parmi lesquels les livres. Une enquête de 2007 a montré qu'environ 26 pour cent des utilisateurs de l'Internet, selon leurs propres dires, regardent moins la télévision, et que 17 pour cent passent moins de temps à lire des livres (Dutton et Helsper, 2007, p. 65). Même si la lecture de livres est en baisse, il ne faudrait cependant pas en déduire automatiquement que la lecture est en baisse. En effet, le temps passé sur Internet est en partie consacré à la lecture de quotidiens, blogs et autres textes. Le célèbre auteur américain et critique de la technologie, Nicholas Carr, s'interroge dans son article « Is Google making us stupid? » sur les répercussions que cela peut avoir sur notre cerveau. Carr y cite un utilisateur d'Internet :

« Sa pensée ... se transforme en pensée staccato, qui reflète exactement l'art et la manière dont il scanne de courts extraits de textes tirés de nombreuses sources en ligne. Il reconnaît : « Je ne peux plus lire *Guerre et Paix*, je n'en suis plus capable. Déjà rien qu'un blog avec plus de trois ou quatre paragraphes dépasse ma capacité d'enregistrement. Je ne fais plus que le survoler. » (Carr, 2008)

L'Europe a-t-elle une matière et des thèmes de lecture communs ? Un goût commun à tous se manifeste-t-il dans ce que nous lisons et dans les livres que nous lisons ? L'une des évolutions récentes est l'augmentation de la vente et de la consommation de livres en anglais, en dehors de la Grande-Bretagne. Lire des livres en anglais, c'est cool – et c'est une nécessité, à savoir lorsque les traductions de l'un ou l'autre best-seller paraissent seulement avec plusieurs mois de retard sur le marché. Entre-temps, la pression sur les maisons d'édition augmente afin qu'elles sortent plus rapidement leurs traductions.

Ann Steiner, professeur de littérature, écrit sur son pays, la Suède :

« Les livres anglais sont davantage lus dans l'original qu'auparavant. Les livres traduits de l'anglais peuvent à peine maintenir leur position, en comparaison d'il y a dix ans. Les maisons d'édition suédoises sont inquiètes du chiffre de vente des livres en anglais. Le fait qu'en Suède, jusqu'en septembre 2005, déjà 115 000 exemplaires de la version anglaise de *Harry Potter et le Prince de sang mêlé* (2005) aient été vendus, ne restera pas sans conséquence sur les traductions futures de livres anglais. » (Steiner, 2006, p. 140)

En Europe de l'Est, suite à l'ouverture du marché du livre, le nombre de titres parus et le chiffre d'affaires de la littérature étrangère ont augmenté. En Estonie, par exemple, le russe, qui était la langue la plus traduite, a été remplacé par l'anglais, qui représente désormais la moitié de toutes les traductions et la majorité des titres traduits de belles-lettres (Järve, 2002).

Dans l'ensemble, quelques différences bénéfiques demeurent entre les listes de best-sellers de chacun des pays européens. Les préférences dans les différents pays varient selon les auteurs, les genres et même selon l'apparence du livre : grandeur, reliure et valeur de la fa-

brication. En février 2009, les listes de best-sellers indiquaient en même temps certains traits communs – par exemple, le succès de l'auteure américaine pour la jeunesse, Stephenie Meyer, en Allemagne, Espagne et Grande-Bretagne, ou bien celui de l'auteur suédois de romans policiers, Stieg Larsson, en France et en Espagne. Toutefois, dans l'ensemble, un large éventail d'auteurs était représenté (Wischenbart, 2009). Une analyse des listes de best-sellers en Europe, menée en 2008 par les experts du livre Rüdiger Wischenbart et Miha Kovač, a fait ressortir une culture du livre diversifiée, qu'ils qualifient de « paysage témoignant d'une diversité culturelle intérieure à la fois renversante et incomparable » (Wischenbart et Kovač, 2009). Le succès d'auteurs de romans policiers comme Larsson fut un tremplin pour l'augmentation des traductions du suédois dans d'autres langues.

Étant donné le manque de temps de nombreuses personnes, la dominance d'autres médias, et les nombreux contenus disponibles entre-temps en ligne, il n'est pas surprenant qu'en Europe, on lise de moins en moins de livres.

Néanmoins, comment y réagir ? Est-ce vraiment important ? Oui, et ceci à plus d'un titre, par exemple en raison de la dépendance entre le comportement de lecture et le niveau de formation d'un pays. La Fondation nationale américaine pour l'encouragement de l'art et de la culture (National Endowment of Arts) a démontré que des personnes qui lisent manifestent plus que des non-lecteurs certains comportements : « Celui qui lit de

En Estonie, le russe, la langue la plus traduite, a été remplacé par l'anglais

la littérature, participera plus sûrement à des activités culturelles, sportives ou bénévoles que le non-lecteur. Ainsi, l'éventualité qu'un lecteur de littérature assiste à une représentation théâtrale est trois fois plus élevée, et l'éventualité qu'il visite un musée d'art est presque trois fois plus élevée, il se charge deux fois et demie plus souvent d'un travail bénévole ou caritatif, et participe avec une probabilité une fois et demie plus élevée à des activités sportives.» (NEA, 2004)

Une ville lit un livre

Qui veut encourager la lecture de livres littéraires peut prendre exemple sur la Finlande : ce qui importe, c'est de renforcer la culture de la lecture, en général. La façon de voir la lecture doit changer en sa faveur, aussi bien à l'intérieur de la famille qu'au sein de la société. Dans le roman *L'ombre du vent* de l'auteur espagnol de best-sellers, Carlos Ruiz Zafón, une personne dans la librairie du héros, Daniel, à Barcelone, donne alors son avis « C'est toujours ce que je dis. La lecture, c'est bon pour les gens qui ont beaucoup de temps et rien à faire. Comme les femmes. Celui qui est occupé n'a pas de temps à consacrer aux contes. Dans la vie, ce qui compte, c'est travailler dur. » (Zafón, 2003, p. 156)

Des initiatives pour encourager la lecture incluant les écoles, les bibliothèques et autres institutions, figurent toujours sur l'agenda de nombreux pays. Outre des salons du livre et des festivals de littérature, ont lieu des actions comme la Journée mondiale du Livre de l'UNESCO, et ce que l'on nomme « City Reads » : une ville entière lit le même livre. Des bourses, des prix littéraires et de traduction encouragent le métier d'écrivain et l'enrichissement réciproque de la littérature de différents pays.

En 2007, la République tchèque a lancé

une initiative, soutenue par l'ancien président Vaclav Havel et visant à encourager les parents à faire la lecture à leurs enfants pendant vingt minutes par jour (Johnston, 2007).

Le journaliste de Francfort, Eugen Emmerling, écrit à propos de la « culture de la lecture en Allemagne » : « D'où vient donc ce paradoxe entre densité de lecture réelle en Allemagne et ce « recul de la culture de la lecture » que ressentent de nombreuses personnes ? Probablement du fait que les données empiriques décrivent une tout autre vie et non pas exclusivement une « lecture littéraire », plutôt animée d'un intérêt esthétique. C'est juste : lire pendant ses loisirs perd largement, en Allemagne aussi, son prestige social, découlant d'une tradition d'éducation bourgeoise. Par contre, la lecture opérationnelle gagne en importance, c'est-à-dire l'acquisition ciblée de savoir servant à s'orienter dans un monde en proie à des changements de plus en plus rapides. » (Emmerling, 2006)

Il serait souhaitable qu'outre des formes plus simples de textes, on lise des œuvres de grande littérature. Grâce à la lecture de récits, certains pourraient comprendre la nature humaine ou, tout simplement, disparaître dans un autre univers ; d'autres, par contre, aimeraient lire les nouvelles sur Internet ou écurer des blogs ; d'autres encore recourent aux livres spécialisés, et la récente crise financière a nourri chez de nombreuses personnes un intérêt pour les thèmes économiques.

En 2007, 71 pour cent des personnes interrogées au niveau de l'UE avaient lu au moins un livre au cours des douze mois précédents, et 37 pour cent, au moins cinq livres. Seulement 28 en avaient lu davantage (Baromètre européen, 2007). Comment pourrions-nous veiller à ce que chaque nouvelle génération trouve la lecture cool ? Certains croient que cela pourrait réussir grâce à de nouveaux outils de lecture électroniques. D'autres sont

persuadés que le livre imprimé va s'affirmer en tant qu'objet de désir, à la maison et sur le chemin quotidien du travail. Différentes incitations, comme des festivals de littérature, des adaptations pour le film ou des recommandations entre amis pourraient pousser les gens à prendre un livre. Dans certains pays, des groupes de lecture récoltent du succès et démontrent l'aspect social de la lecture.

Une chose est claire : dès que les opportunités se présenteront, les livres attireront d'eux-mêmes de nouveaux lecteurs.

Angus Phillips est directeur de l'International Centre for Publishing Studies de l'Université d'Oxford Brookes.

Bibliographie

Christina Banou et Angus Phillips (2008), « *The Greek Publishing Industry and Professional Development* ». Publishing Research Quarterly, 24, p. 98-110.

BML (2005), *Expanding the Book Market*, Book Marketing Ltd.

Nicholas Carr (2008), « *Is Google Making us Stupid?* » The Atlantic, juillet/août.

William H. Dutton und Ellen J. Helsper (2007), *The Internet in Britain*: 2007. Oxford Internet Institute.

Eugen Emmerling (2006), « *Lesekultur in Deutschland* ». Goethe Institut, www.goethe.de, en ligne le 4 mai 2009.

Eurobarometer (2007), Eurobarometer-Umfrage über die kulturellen Werte in Europa. Commission européenne.

Eurostat Pocketbook: **Cultural Statistics (2007)**, Commission européenne.

FNBE (2009), « *Literacy in Finland* », Finnish National Board of Education, www.ophi.fi (en ligne le 4 mai 2009).

Malle Järve (2002), « *Changes in Reading Culture in Estonia in the 1990s* ». Conférence dans le cadre de l'International Writing and Reading Seminar, 11-13 avril 2002, Jyväskylä, Finlande.

Rosie Johnston, « *Czechs: Europe's biggest book-worms and poorest readers?* » <http://www.radio.cz/en/article/97230>. En ligne le 7

mai 2009.

Wim Knulst und Andries van den Broeck (2003), « *The Readership of Books in Times of De-Reading* ». Poetics, 31, p. 213-33.

Ian McEwan (2006), *Samedi. Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon*. Gallimard.

National Endowment of Arts (2004), communiqué de presse pour la publication du rapport « **Reading at Risk** ». Consultable sur <http://www.nea.gov/news/news04/ReadingAtRisk.html>. En ligne le 4 mai 2009.

OECD (2002), **Reading for Change: Performance and engagement across countries – results from PISA 2000**.

Michail Skaliotis (2002), « *Key Figures on Cultural Participation in the European Union* ». Conférence tenue lors de l'International Symposium on Culture Statistics, Québec, octobre.

Dale Southerton, Alan Warde, Shu-Li Cheng et Wendy Olsen (2007), « *Trajectories of Time Spent Reading as a Primary Activity: A comparison of the Netherlands, Norway, France, UK and USA since the 1970s* ». CRESC Working Paper Series, Working Paper n° 39.

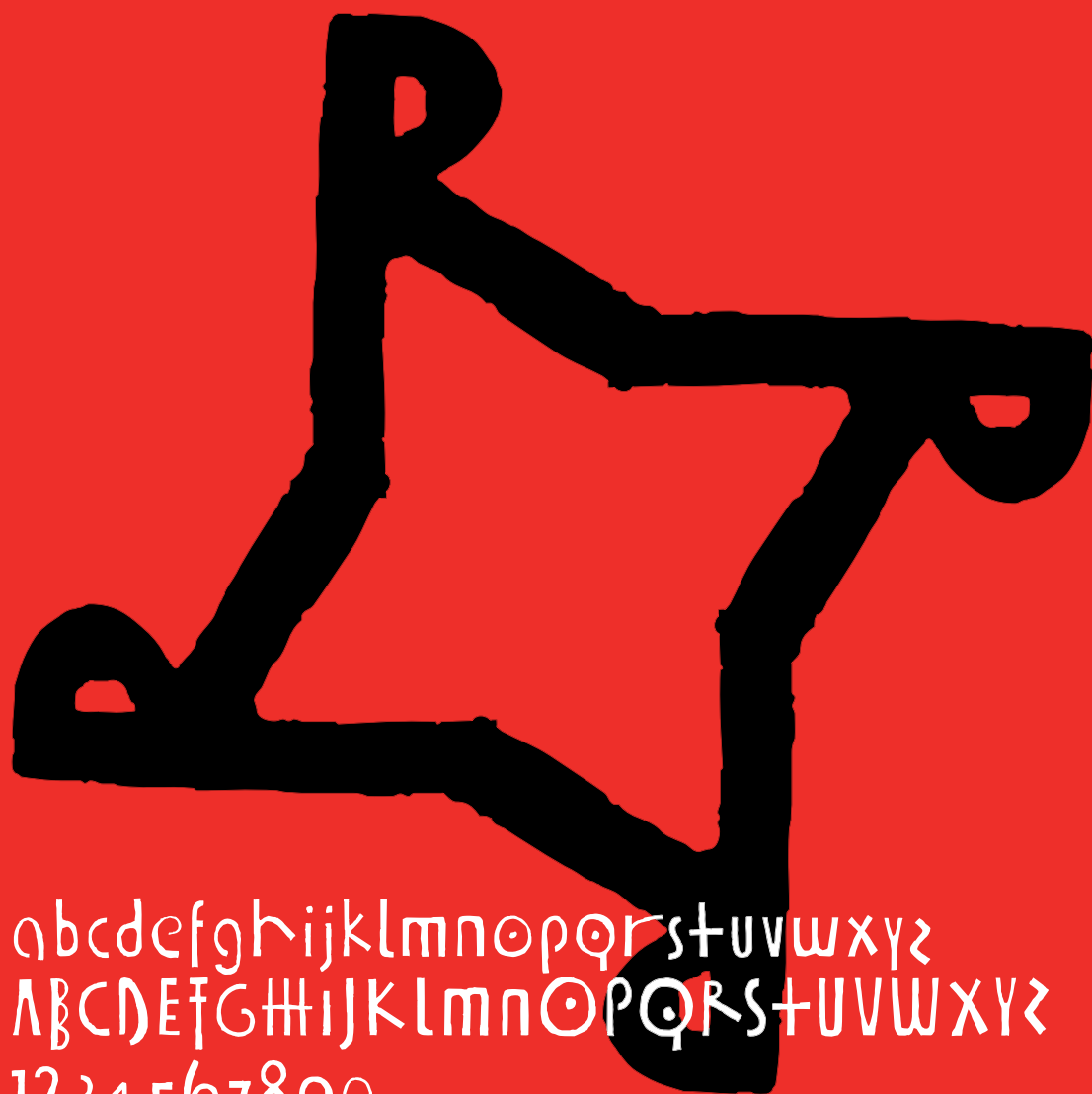
Ann Steiner (2006), « *Diversity, or is it all the same? Book consumption on the Internet in Sweden* », dans Bill Cope et Angus Phillips (dir.), *The Future of the Book in the Digital Age, Chandos*.

Stiftung Lesen (2008), *Lesen in Deutschland 2008. Doris* Stockmann, Niklas Bengtsson et Yrjö Repo (2005), *The Book Trade in Finland: From author to reader - support measures and development in the book trade*. Ministère finlandais de la culture, rapport actualisé 2005.

Rüdiger Wischenbart, « *Everything Changes* ». The Bookseller, 6 mars 2009.

Rüdiger Wischenbart und Miha Kovač (2009), « *End of the English (British) Empire? Or something else?* », Publishing Research Quarterly, 2, juin.

Carlos Ruiz Zafón (2002), *L'ombre du vent, traduit de l'espagnol par François Maspero*. Grasset.



abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
1234567890

Pourquoi je traduis tout de même Dans la plupart des pays de l'Union européenne, les revenus des traducteurs littéraires reconnus et professionnels se situent au niveau ou au-dessous des seuils de pauvreté respectifs. Beaucoup de traducteurs exercent leur profession par pure passion. L'activité littéraire du point de vue d'un artiste de la survie. *Holger Fock*



La traduction littéraire, même si elle est désormais enseignée dans quelques universités, n'est pas une profession protégée avec un cursus fixe de formation. C'est plutôt : beaucoup de chemins mènent à Rome. On peut à raison se demander pourquoi quelqu'un traduit de la littérature dans des conditions si difficiles et, surtout, pourquoi il l'exerce comme profession. Une question difficile à généraliser, abstraction faite du fait que, depuis les années soixante, les marchés de la littérature ont de plus en plus besoin de traducteurs littéraires professionnels.

Je vais donc essayer d'avancer une réponse personnelle : depuis ma scolarité, une vive passion me lie à la littérature française. Pendant mes études déjà, quelques critiques occasionnelles ont abouti aux premières tra-

ductions. Alors rédacteur publicitaire, je me suis consacré à ce « hobby ». En faire profession n'est entré en ligne de compte que lorsque je me suis senti sûr d'être assez bon pour réussir dans ce métier.

D'un côté, la traduction littéraire est une activité calme et retirée. Mais il faut s'attacher à sa propre langue, faire beaucoup de recherches et souvent s'initier à des domaines inconnus, bref, c'est un travail très passionnant. C'est un grand plaisir et, quand il est reconnu, il est souvent associé à une grande satisfaction, contrairement à beaucoup d'autres professions.

Mais je considère aussi mon travail comme une contribution au dialogue culturel et à l'amitié franco-allemande : je suis né à Ludwigsbourg et j'y ai passé mon baccalauréat, au sud-ouest de l'Allemagne donc, pas très loin de la frontière française. Mais ce n'est que six ans après la fin de mes études et au début de mon activité indépendante que j'ai entendu parler du discours à la jeunesse allemande qu'avait tenu Charles de Gaulle en septembre 1962. C'est sans aucun doute l'un des grands discours sur le thème de la réconciliation, du rapprochement et de l'Europe, et il faudrait qu'il fasse partie des lectures obligatoires dans le second cycle. À la fin de ce discours, de Gaulle souligne – la Deuxième Guerre mondiale ne remonte pas encore à une génération – que le respect, la confiance et l'amitié mutuels entre Alle-

mands et Français sont la base pour l'union de l'Europe.

Pour cela, la meilleure condition est la connaissance de l'autre, de son Histoire et des histoires dans lesquelles est transmis l'héritage culturel, dans lesquelles sont exprimées ses particularités et mentalités. Sans la traduction dans sa propre langue, cela n'est pas possible. La traduction non pas comme appropriation, mais comme reconnaissance de l'autre dans le sens du philosophe français Emmanuel Lévinas. À cela est associée une autre tâche passionnante que je m'impose en tant que traducteur de littérature française : rendre accessibles à des éditions des auteurs que je considère importants, indépendamment de leurs perspectives commerciales. Car, une part considérable de littérature française contemporaine vraiment remarquable est jusqu'ici peu ou pas du tout traduite, tels les auteurs Pierre Bergounioux, Florence Delay, Pierre Michon ou Régis Jauffret.

Dans cette mesure, le plaisir de travailler avec la langue, sur de beaux textes et avec de bons auteurs, associé à la conscience de construire des ponts entre deux cultures, est encore plus grand que la frustration de vivre dans cette situation matérielle précaire. Mais, en Allemagne du moins, l'aide sociale est toujours une alternative qui, pour des revenus nets identiques, donnerait dix à douze heures de temps en plus par jour.

La langue de l'Europe est la traduction, postulait Umberto Eco il y a quelques années, pour attirer l'attention sur le fait que l'anglais pidgin comme lingua franca de la globalisation sert certes à l'entente, mais pas

à la compréhension. Il faut pour cela une pénétration culturelle pour laquelle il n'existe pas de champ plus vaste et mieux approprié que les traductions littéraires.

La littérature de l'Europe est... la traduction. Dans les petits pays de l'Europe du Sud, de l'Est et du Nord, la proportion de traductions dans l'ensemble de la production de livres se situe entre 30 et 60 pour cent*, et même entre 40 et 80 pour cent si l'on ne prend que les belles-lettres. Il n'y a qu'en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en France et en Italie que, proportionnellement, on traduit moins, au minimum en Grande-Bretagne, où trois pour cent seulement des nouvelles parutions sont des traductions (Survey Ceatl, p. 10, graphique 3).

En chiffres absolus, le tableau paraît certes un peu différent : ici, l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie sont à la pointe. Mais le mythe de l'Allemagne comme championne du monde de la traduction littéraire, dont se parent volontiers chez nous chroniqueurs et éditeurs, n'est qu'une belle illusion : il paraît en Espagne trois fois plus de traductions, en Italie, c'est le double, la France est sur le point de dépasser l'Allemagne, et même dans la petite Tchéquie, on publie presque autant de traductions qu'en Allemagne. Le nombre infime de traductions en Grande-Bretagne est effroyable (Survey Ceatl, p. 9, graphique 2).

Mais dans l'ensemble, malgré toutes les fluctuations dans les différents pays, la quantité de littérature traduite en Europe au cours des dernières décennies a augmenté de manière continue et considérable. Il est vrai que les différences structurelles sont énormes : dans presque tous les pays, les traductions de l'anglais prédominent dans la littérature traduite. Elles représentent constamment plus de 70 pour cent en Allemagne, plus de 80 pour cent dans des pays est-européens

La langue de l'Europe est la traduction

comme la Slovénie ou la Tchéquie (Diversity Report, p. 5 et suiv., p. 16, diagramme 1). Les traductions littéraires issues de petits pays dans d'autres langues, notamment les petites, sont des raretés.

Romans de gare traduits de l'anglais

Par rapport au nombre minime de traductions littéraires en Grande-Bretagne, les traductions de l'anglais sont en surnombre. Cela n'est dû que pour une infime partie au fait que l'on publie davantage de bonne littérature et de littérature importante en anglais (si l'on inclut l'ensemble du Commonwealth et l'Amérique du Nord), cela vient bien plus de ce que l'on traduit de l'anglais davantage de romans de gare et de littérature facile, etc. et qu'en outre, pour ce genre de littérature, les éditions ne tiennent pas compte de la qualité des traductions. Dans les pays sud-et nord-européens en particulier circulent donc sur le marché beaucoup de traductions médiocres.

En outre, il y a pénurie de traducteurs littéraires professionnels des « petites » langues, et d'honoraires qui permettraient aux spécialistes (critiques littéraires, philologues, traducteurs, etc.) de travailler à des traductions littéraires et d'en tirer leurs moyens d'existence. Un grand problème est justifié par le fait qu'on ne gagne plus suffisamment d'argent sur les marchés européens du livre pour pouvoir payer les traductions convenablement.

Les traductions littéraires, et tout particulièrement les traductions de l'anglais, prospèrent, tandis que les traductions littéraires de petites langues dans de petites langues vivent, et que les traducteurs littéraires vont mal. Dans de nombreux pays, il n'existe pratiquement pas de traducteurs littéraires professionnels : il est impossible

de s'assurer des moyens de subsistance même au plus bas niveau, comme en Grèce, au Portugal ou dans les pays d'Europe de l'Est, ou bien on ne traduit pas assez de littérature, comme en Irlande, en Grande-Bretagne ou en Suisse.

Pour évaluer les conditions de revenus des traducteurs littéraires professionnels en Europe, l'étude du Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires (CEATL) ne compare pas seulement leurs rémunérations, mais inclut aussi leurs autres revenus tels aides, bourses, dividendes des sociétés de gestion ainsi que les profits issus des droits annexes et des participations. Il faut savoir que dans certains pays il n'existe rien de tel, et que les revenus des trois dernières catégories ne dépassent nulle part les cinq pour cent des revenus globaux moyens des traducteurs littéraires.

C'est sur cette base que, dans l'étude, les revenus bruts et nets des traducteurs littéraires de 21 pays ont été calculés et comparés, une fois déduits les dépenses professionnelles ainsi que les différentes cotisations de sécurité sociale et les impôts. (Survey Ceatl, p. 61-66, tableau 14 et graphiques 14-17).

Résultat : dans six pays, parmi lesquels figure aussi l'Allemagne, les revenus bruts moyens des traducteurs littéraires s'élèvent à 50 pour cent ou moins des revenus moyens dans l'industrie ou les services ; dans six autres pays, ce sont moins des deux tiers, et c'est seulement dans trois pays qu'ils atteignent 80 pour cent ou plus.

Et les revenus nets ? Comparés au pouvoir d'achat moyen par personne dans chaque pays, les revenus nets des traducteurs littéraires n'atteignent même pas 30 pour cent en Tchéquie (19 pour cent), et en Grèce (20 pour cent), moins de 40 pour cent dans trois pays (Slovaquie et Italie 36 pour cent, Finlande 39 pour cent), moins de 50 pour cent

dans sept autres pays (Espagne 41 pour cent, Slovénie 44 pour cent, Autriche 45 pour cent, Portugal 46 pour cent, Lituanie 47 pour cent, Allemagne 49 pour cent et Pays-Bas 50 pour cent), entre 50 et 60 pour cent dans six pays (Danemark 52 pour cent, Belgique 53 pour cent, Norvège 55 pour cent, Croatie et Suisse 57 pour cent, Suède 59 pour cent) (Survey Ceatl, p.61-66, tableau 14 et graphiques 14 à 17). Si on laisse de côté l'Irlande et la Grande-Bretagne – les valeurs qui y sont calculées sont fictives, puisqu'il n'y a presque pas de traducteurs littéraires dans ces deux pays –, la France, avec 66 pour cent, est le seul pays dans lequel les revenus nets moyens des traducteurs littéraires se situent légèrement au-dessus du seuil de pauvreté. Ce qui veut dire que, dans la plupart des pays de l'UE, les revenus des traducteurs littéraires professionnels reconnus se situent au niveau ou au-dessous des seuils de pauvreté respectifs.

Ce tableau nécessite une autre différenciation : dans la plupart des pays, les traducteurs littéraires professionnels – avec un mélange de littérature facile et exigeante et une activité constante –, arrivent en moyenne à produire 1 000 à 1 200 feuillets de 1 800 signes par an. Deux extrêmes se détachent : tandis qu'en Espagne, avec des honoraires modiques et un coût de la vie comparativement élevé, les traducteurs littéraires doivent traduire 1 800 feuillets

Dans la plupart des pays de l'Union européenne, les revenus des traducteurs littéraires professionnels reconnus se situent au niveau ou au-dessous des seuils de pauvreté respectifs

par an pour s'en sortir (beaucoup traduisent souvent 2 500 feuillets par an pendant des années), les collègues des Pays-Bas, grâce à un fonds financé par l'État, survivent avec 600 à 700 feuillets par an.

Il est vrai que cette différence a une grande influence sur la qualité littéraire des traductions, en particulier pour la littérature exigeante. Alors qu'aux Pays-Bas et dans les pays scandinaves, le niveau est généralement très élevé, il y a en Europe de l'Est et en Espagne, beaucoup de plaintes sur la qualité défailante des traductions littéraires dues à de mauvaises conditions de travail et une faible compensation qui portent préjudice à la qualité des traductions littéraires et, par là-même, au transfert culturel en Europe. Quelles conséquences peut-on en tirer ?

Dans la plupart des pays, le marché du livre et la situation économique permettraient des compensations plus élevées. Mais pour cela, les marges sont assurément trop étroites dans un marché caractérisé dans la librairie par la surproduction et une concurrence sauvage. Si l'on voulait donner aux traducteurs littéraires professionnels la même assise matérielle qu'un professeur des écoles ou à un artisan, leurs revenus, selon les pays, devraient être doublés à triplés. Mais les éditions ne peuvent pas réaliser cela, le marché du livre ne s'y prête pas.

Bien sûr, dans leurs calculs des coûts de production du livre, les maisons d'édition pourraient considérer les traducteurs comme auteurs et non comme prestataires de services, et les intéresser de manière équitable à l'exploitation de leurs œuvres. L'équité devant alors se conformer au niveau de la création : pour une littérature exigeante et difficile, il reviendrait en fait au traducteur les mêmes tantièmes que ceux que l'auteur perçoit de l'exploitation de sa traduction. En fin de compte, c'est au traducteur que l'auteur doit

de pouvoir être lu dans une autre langue et de retirer des tantièmes de l'exploitation de la traduction. Il ne s'agit pas ici d'ébranler la puissance économique des éditions, mais d'une répartition plus juste des tantièmes.

Il est vrai qu'un revenu supplémentaire pour les traducteurs ne pourrait s'envisager par ce biais que dans les pays très peuplés. Dans les petits pays, les tirages envisageables sont trop restreints. Mais même dans les grands pays, cela seul ne conduirait pas à une amélioration fondamentale des revenus des traducteurs littéraires, sans une aide efficace, qu'elle soit financée par l'État ou autrement.

D'abord, il faut faire la différence entre aide à la traduction et aide aux traducteurs. L'aide à la traduction est pratiquée par de nombreux pays, c'est un moyen établi de politique extérieure de la culture et elle est mise en œuvre pour valoriser la littérature nationale à l'étranger. Mais ce soutien à la littérature, réalisé également par l'Europe dans le cadre du programme « Culture 2007-2013 », ne profite qu'aux éditeurs et un peu aux auteurs aussi, grâce aux tantièmes. Ce sont pour l'essentiel des subventions économiques des éditions.

Cependant, des institutions, comme, par exemple, la Commission européenne ou le Littérar Productie- en Vertalingenfonds hollandais affirment, presque à l'unisson, que les traducteurs profiteraient également de leur aide à la traduction. Dans la plupart des pays, il ne peut pas en être question. Il n'y a qu'en Espagne, au Danemark, en Finlande, en Grande-Bretagne, en Suisse et en Autriche que les traducteurs reçoivent (mais pas toujours), en plus de leurs rémunérations, une part appréciable (50 pour cent) des subventions. Dans la plupart des pays, en revanche, même les maigres tarifs au feuillet ne sont pas augmentés. Bien au contraire, le CEATL connaît certains cas où

les traducteurs ont été obligés de signer des « contrats fictifs », dans lesquels ils assurent avoir perçu des honoraires plus élevés que ceux qu'ils ont effectivement reçus.

Afin de prévenir ce genre de fraude, l'UE a introduit pour le calcul des montants des subventions des taux uniformes en fonction des honoraires payés aux traducteurs dans les différents pays. Ces taux uniformes ont été jusqu'à présent calculés d'après les données issues des demandes des éditions au cours des dernières années, qui sont partiellement loin de la réalité : ici, une révision en conformité avec les chiffres relevés dans l'étude du CEATL (Survey Ceatl, p. 20, tableau 4) s'imposerait urgence.

L'aide aux traducteurs est nécessaire

C'est cependant l'aide aux traducteurs qui est la plus utile : aux Pays-Bas, un fonds financé par l'État pourvoit à ce que les traducteurs de littérature exigeante doublent en moyenne leurs honoraires de base et, pour des traductions particulièrement difficiles, ils peuvent encore recevoir davantage. En Suède et en Norvège, il existe des systèmes nationaux de bourses qui soutiennent les traducteurs littéraires professionnels en leur allouant des sommes importantes et parfois sur plusieurs années, financées en partie par l'État, en partie par les tantièmes des bibliothèques ou d'autres recettes. Au Danemark et en particulier en Finlande, des fondations privées permettent aussi un travail assuré et

Il n'y a pas de secteur culturel aussi peu favorisé que la littérature, tout particulièrement en traduction, et au minimum dans le cadre de l'Union européenne

sans soucis. En Norvège et au Danemark, les traducteurs littéraires profitent également de tantièmes de bibliothèques relativement élevés ; au Danemark, ceux-ci reviennent directement aux traducteurs et peuvent constituer jusqu'à 50 pour cent de leurs revenus.

Il y a aussi des débuts d'aides de ce genre aux traducteurs en Allemagne, en France, en Autriche, au Pays basque et en Slovaquie, et, dans une proportion bien moindre, en Lituanie, en Slovaquie et en Grande-Bretagne. C'est là que tous les pays sont invités à prendre exemple sur la Norvège, la Suède et en particulier les Pays-Bas.

Cette sorte d'encouragement de l'échange culturel ne serait même pas associée à des coûts exceptionnels. Aux Pays-Bas, un pays de 16 millions d'habitants, le fonds des traducteurs dispose d'un peu plus de deux millions d'euros par an. Cela suffit pour doubler les honoraires de base de 200 à 250 traducteurs professionnels. Le fonds allemand des traducteurs dispose actuellement de 400 000 euros par an, il faudrait en réalité au moins dix millions d'euros. C'est beaucoup mais que l'on compare cette somme avec les budgets beaucoup plus élevés des trois opéras berlinois ou du festival de Bayreuth, à partir de capitaux publics, sans parler des sommes investies pour la promotion du cinéma !

La traduction littéraire constitue la base de l'échange culturel : elle ne comprend pas seulement les belles-lettres et la science, mais aussi les textes de catalogues d'expositions de musées, des pièces et des mises en scène de théâtre, des sous-titres et des dialogues de films. Finalement, c'est à l'aide à la traduction et aux traducteurs, comparée au soutien de l'art, de la musique, du cinéma et des médias dans chaque pays, que l'on voit dans quelle mesure on prend l'échange culturel au sérieux. Dans la plupart des pays, l'aide bénéficie en première ligne à une haute cul-

ture, source de prestige et de représentation. La question de l'échange culturel ne figure pas au premier plan, et un changement serait souhaitable. L'Allemagne pourrait donner un bon exemple car, bien que l'on économise actuellement de manière substantielle dans l'aide culturelle, le fonds de traduction allemand profite (encore) de subventions en hausse chaque année.

Dans les quelques pays où des fonds pour traducteurs ont été organisés jusqu'à présent, ceux-ci se sont révélés extrêmement fructueux. Un objectif essentiel de la politique culturelle nationale et européenne, devrait être la mise en place de fonds pour les traducteurs. À côté de capitaux d'État, le financement de fonds pourrait s'effectuer par des capitaux de sociétés de gestion collective ou par une majoration d'un euro sur le prix de chaque livre traduit, qui irait directement au fonds.

En Europe, la politique culturelle est l'affaire des pays. L'UE ne peut soutenir que des institutions, des initiatives et des projets transnationaux qui servent l'idée européenne et l'identité culturelle de l'Europe. Tout cela est bien beau mais, au demeurant, l'aide à la culture ne fonctionne pas différemment pour l'UE qu'au niveau national. Le budget de l'aide au cinéma dans le programme suivant « Média 2007-2013 » est supérieur de plus de 30 pour cent au budget de tout le reste de la culture. Et alors que, dans les premiers programmes culturels, il y avait au moins encore une part fixe de 13 pour cent réservée à la littérature et à la traduction, celles-ci se trouvent maintenant en concurrence avec les autres arts. Il n'est pas surprenant que les centres de traducteurs européens qui, jusqu'en 2006, recevaient encore plus ou moins régulièrement des aides financières, repartent dès lors les mains vides.

La demande d'aide est excessivement compliquée, la procédure extrêmement bureaucratique, et l'établissement de l'« Executive Agency » ne l'a pas rendue plus transparente. Elle est si difficile que le Cultural Contact Point Germany (CCP) propose des cours pour les demandeurs potentiels. Il n'est pas étonnant qu'en majeure partie, les projets et les institutions qui sont aidés soient ceux dont les directeurs culturels employés et payés ont suffisamment de temps pour s'occuper de cette demande complexe.

Toutefois, les quelques projets et institutions de traducteurs littéraires fonctionnent la plupart du temps sur la base d'un engagement bénévole, et cela de la part de traducteurs qui doivent souvent travailler 60 heures par semaine pour assurer leur subsistance au plus bas niveau.

Si le soutien de la littérature importe à l'UE au niveau européen, et cela signifie toujours la littérature en traductions, elle devrait rapidement établir dans le cadre de sa politique culturelle, au plus tard avec le prochain programme appelé « Culture 2014-20XX », un budget propre pour la littérature, la traduction et les traducteurs littéraires et, lancer un programme particulier pour la littérature.

Rien n'est plus utile à l'échange culturel que les traductions littéraires. Si l'UE pense vraiment ce qu'elle dit, elle devrait se donner pour tâche de promouvoir les centres de traducteurs européens, de soutenir la création d'autres centres, en particulier dans les pays plus petits et d'Europe de l'Est, et d'aider à créer un réseau de ces centres. La plupart des traducteurs littéraires gagnent trop peu pour voyager régulièrement et pour participer à des séminaires de formation, des colloques, etc. Voilà une contribution importante à l'échange culturel dans la littérature, encore une tâche pour

l'UE : l'aide et le financement de bourses de séjours et de voyages pour les traducteurs, de programmes de tutorat, de séminaires, d'ateliers, de rencontres des auteurs avec leurs traducteurs, etc., directement ou par l'intermédiaire d'institutions qui proposent bourses et programmes.

De la même manière qu'au niveau national, l'organisation d'un fonds pour les traducteurs au niveau européen pourrait être un instrument important, décisif, pour améliorer la situation : un fonds européen pour les traducteurs, qui finance et organise les formes citées de l'échange culturel, serait d'une valeur inestimable. Mais pour le financement d'un tel fonds, à côté de l'UE, des pays particuliers et des fondations privées pourraient apporter une contribution.

En fin de compte, c'est dans les relations avec les traducteurs littéraires que l'on voit si la politique culturelle prend l'échange culturel au sérieux ou si, dans ce domaine, on en reste à des formules énoncées du bout des lèvres.

Holger Fock est traducteur littéraire et président du CEATL (Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires).

* Les chiffres et les données de l'article viennent essentiellement de l'étude du Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires, CEATL, publiée à l'automne 2008. Revenus comparés des traducteurs littéraires en Europe / Compared Income of Literary Translators in Europe (dans ce qui suit : Survey Ceatl) :

<http://www.ceatl.org/docs/surveyfr.pdf>

<http://www.ceatl.org/docs/surveyuk.pdf>

et de The Diversity Report 2008 des experts du marché du livre et du consultant Rüdiger Wischenbart (dans ce qui suit : Diversity Report) :

http://www.wischenbart.com/diversity/report/Diversity-Prozent20Report-prel-final_02.pdf

Garamond



abcdefghijklmnopqrstvwxyz

ABCDEFGHIJKLMNPOQRSTUVWXYZ

1234567890

TO BE TRANSLATED OR NOT BE Si un auteur important d'Europe de l'Est n'existe pas en allemand, en anglais ou en français, il se pourrait qu'il ne soit jamais lu dans le pays voisin. Nous avons besoin d'un public littéraire paneuropéen et d'une aide adéquate à la traduction pour pouvoir jouir de la littérature par-delà les frontières des langues et des pays.

Gabriella Gönczy



Il se produit actuellement une dérive continentale radicale des espaces linguistiques : les pays qui parlent la plus importante lingua franca de la globalisation, l'anglais, s'isolent de plus en plus du reste du monde. Des recherches de la célèbre linguiste et traductrice Esther Allen ont montré qu'aux États-Unis, la littérature traduite en anglais ne constitue qu'une partie de plus en plus insignifiante de tous les titres publiés. Dans le monde arabe, il y a considérablement plus de livres traduits d'autres langues qu'aux USA, bien que l'Amérique se présente volontiers comme ouverte au monde, cosmopolite, et tenue à la diversité culturelle.

Au niveau mondial, l'espagnol et le chinois sont les langues principales à côté de l'anglais. L'allemand, l'une des langues tout

de même très parlée en Europe, l'allemand est devenu au plan mondial le « grec ancien du présent », comme le formulait le journaliste culturel Thierry Chervel dans la dernière édition du Rapport Culturel. La majorité des œuvres littéraires d'Europe sont pourtant écrites dans de petites langues. À l'extérieur des frontières linguistiques, ces œuvres passent souvent inaperçues. À quelques exceptions près, ce sont surtout des auteurs d'Europe centrale et de l'Est qui sont toujours pratiquement inconnus à l'Ouest.

Problème : il y a de moins en moins de multiplicateurs, de journalistes, d'éditeurs et de traducteurs littéraires qui comprennent les langues des pays voisins. Donc, si on est né dans l'un des plus petits espaces linguistiques d'Europe centrale ou de l'Est, on n'a pas seulement le problème d'être à peine perçu globalement avec ses compatriotes, mais aussi, dans le courant de la globalisation, d'avoir de plus en plus de mal à connaître les littératures et cultures de ses voisins.

En Hongrie par exemple, il faut avoir aujourd'hui de très bonnes connaissances en anglais, allemand et français pour être compétitif sur le marché du travail. Il n'y a

quasiment plus d'intellectuels hongrois qui parlent le slovaque, l'ukrainien, le croate ou le roumain. La scène littéraire hongroise perçoit avant tout la littérature et la culture des pays voisins par le biais des langues principales d'Europe de l'Ouest. Si un écrivain croate, tchèque ou ukrainien connaît le succès en Allemagne ou en France, alors les pages littéraires hongroises en rendent compte et les éditions se procurent les premiers essais de traductions. Si, pour une raison quelconque, un auteur important d'Europe de l'Est n'est pas accessible en allemand, en anglais ou en français, il ne sera peut-être jamais lu dans le pays voisin.

Pour ces raisons, les éditions ouest-européennes jouent un rôle fondamental : elles ont le potentiel (et naturellement le risque) de découvrir des auteurs inconnus d'Europe centrale et de l'Est. Elles peuvent ainsi jeter des ponts entre les espaces linguistiques et culturels d'Europe de l'Est et d'Europe de l'Ouest et contribuer au rapprochement européen. Dans le meilleur des cas, elles peuvent même être un tremplin vers les marchés anglophones mondiaux du livre.

Les Européens de l'Est inconnus

Si Arundhati Roy n'avait pas écrit son roman *Le Dieu des petits riens* en anglais, mais en mayalayam au Kerala, elle n'aurait pas été mondialement connue. Imre Kertész a écrit *Être sans destin* en hongrois, et il est resté inconnu pendant des décennies même dans son pays. C'est seulement après son

succès soudain en Allemagne que le grand public l'a remarqué en Hongrie. Si *Être sans destin* n'avait pas connu un grand succès en Allemagne, le livre n'aurait jamais été traduit en anglais, et Kertész n'aurait jamais reçu le prix Nobel.

Il y a dix ans, il n'y avait quasiment pas un éditeur allemand qui s'intéressait aux auteurs hongrois. Depuis, il n'y a pas qu'Imre Kertész, mais presque tous les auteurs hongrois importants qui sont connus et appréciés en Allemagne.

Après que plus de vingt écrivains hongrois au total ont été invités par le Berliner Künstlerprogramm du DAAD à travailler pendant un an à Berlin ; après la mise à l'honneur de la Hongrie à la Foire du Livre de Francfort en 1999 et l'attribution du prix Nobel de littérature à Imre Kertész en 2002, on découvre et traduit en Allemagne de plus en plus d'auteurs hongrois.

La renaissance de la littérature hongroise commença avec les classiques des années 1920 et 1930, Sándor Márai, Dezső Kosztolányi et Antal Szerb. Presque toutes les nouvelles traductions venues de Hongrie ont été célébrées dans les pages culturelles allemandes et, dans la plupart des cas, les chiffres de ventes des éditeurs ont dépassé toutes les attentes. Beaucoup de prix littéraires importants ont été attribués à des écrivains hongrois, entre autres le prix Nobel de littérature à Imre Kertész (2002), le Friedenspreis des Deutschen Buchhandels à Péter Esterházy (2004), le Franz-Kafka-Preis (2003) et le Leipziger Buchpreis zur Europäischen Verständigung à Péter Nádas (1995).

Les relations littéraires et culturelles en-

Dans le monde arabe, il y a considérablement plus de livres traduits d'autres langues qu'aux USA

tre Berlin et Budapest ont également reçu une impulsion du fait que quelques gens de lettres hongrois exercent ou ont exercé des fonctions importantes dans des institutions culturelles allemandes : par exemple, György Konrád a été pendant de longues années le président de la Berliner Akademie der Künste et Péter Esterházy en est membre, Imre Kertész est à la Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung.

Non seulement les Hongrois, mais aussi d'autres auteurs est-européens connaissent désormais un certain succès sur le marché du livre allemand : les Ukrainiens Youri Andrukhovitch et Svetlana Alexievitch, la Croate Dubravka Ugresic, les Polonais Andrzej Stasiuk, Ryszard Kapuscinski, Pawel Huelle et Dorota Maslowska ou la Roumaine Mircea Cartarescu.

En Allemagne, on a réussi d'une certaine manière à développer l'échange littéraire avec l'Europe centrale et de l'Est de façon plus intensive et plus vivante dans les deux sens, alors que les relations littéraires de l'Europe de l'Est avec le reste de l'Europe de l'Ouest sont plutôt unilatérales : la périphérie traduit beaucoup de ce qui vient du centre, les petites langues traduisent beaucoup plus des grandes langues que l'inverse. Est-ce un hasard, ou les éditeurs, traducteurs, chroniqueurs littéraires et lecteurs allemands ont-ils peut-être une antenne particulière pour la littérature de leurs voisins de l'Est ? « La voie des écrivains d'Europe de l'Est vers la littérature mondiale passe la plupart du temps par Berlin dans d'autres langues », écrit Imre Kertész dans son essai « Pourquoi Berlin précisément ». Il y souligne la fonction de pont que revêt

la ville entre les littératures de l'Est et de l'Ouest. À l'opposé, selon Kertész, d'autres cultures ouest-européennes, comme les cultures française ou anglaise, se contenteraient d'elles-mêmes.

Péter Esterházy accorde une grande importance au Berliner Künstlerprogramm du DAAD : « L'année à Berlin n'a pas seulement transformé notre vie et nos écrits, mais aussi l'ensemble de la littérature contemporaine de Hongrie », écrit-il .

Les excellentes relations littéraires entre Berlin et Budapest ont aussi contribué indirectement à une image plus réaliste et positive de l'Allemagne en Hongrie. Berlin fait partie des points de repère et des cadres les plus importants de nombreux romans, nouvelles et essais hongrois contemporains.

Si, il y a peu de temps, Berlin avait encore en Hongrie une image similaire à Helsinki ou Oslo – sympathique, mais très éloignée et en outre pluvieuse –, elle fait aujourd'hui partie des destinations les plus attractives, surtout pour les Hongrois cultivés et aisés. Entre-temps, le bruit a circulé parmi eux que Berlin est l'une des métropoles culturelles les plus captivantes et innovatrices du monde.

Création d'un public

Comment, en Europe, l'échange de littérature pourrait-il être ravivé entre les grands et les petits espaces, comme entre les petits espaces linguistiques ? Où sont les rudi-

Berlin fait partie des points de repère et des cadres les plus importants de nombreux romans, nouvelles et essais hongrois contemporains

ments d'un nouveau public paneuropéen des littératures européennes ?

Le journaliste et écrivain anglo-néerlandais Ian Buruma et l'historien britannique Timothy Garton Ash ont immédiatement réagi à la polémique du philosophe français Pascal Bruckner sur l'islam en Europe, publiée début 2007 dans le magazine sur Internet « Signandsight ». De nombreux intellectuels de haut rang de toute l'Europe participèrent à la discussion, et un débat médiatique à l'échelle de l'Europe se mit en branle. Les éditions Suhrkamp trouvèrent les textes de si bonne qualité qu'elles rendirent la totalité des débats accessible sous forme de livre .

Que faut-il pour que cet exemple ne reste pas l'exception, mais devienne vraiment la règle ? Comment peut-on relier la vie littéraire et les débats intellectuels d'Europe en un réseau transnational ? Il ne faut pas grand-chose : l'Internet, la langue anglaise, et un sponsor qui travaille sans anticiper des résultats et orienté processus, comme la fondation allemande, la Kulturstiftung des Bundes, à l'initiative du projet « Signandsight ».

Pour les débats mentionnés ci-dessus, l'euro-péisation et la transnationalisation n'ont fonctionné que parce que Pascal Bruckner n'avait pas publié son texte en français dans *Le Monde*, mais en langue anglaise sur l'Internet.

« Signandsight » n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres : « Eurozine », « Eurotopics » ou « Lyrikline » sont d'autres plateformes pour des débats et des échanges littéraires en Europe. Mais il reste incontesté qu'aucun projet sur le Web ne peut

remplacer l'expérience personnelle de l'art et de la culture. Il est toujours aussi important de maintenir, de continuer à élargir et de mettre en réseau transeuropéen la richesse et la diversité de l'infrastructure littéraire d'Europe. À côté d'une aide adéquate à la traduction, il s'agit de soutenir les institutions et projets à l'extérieur de l'Internet avec des moyens correspondants.

Dès le Siècle des Lumières, les savants ont rêvé que les ouvrages littéraires puissent être bientôt lus dans toute l'Europe, que les idées et les réflexions deviennent accessibles par-delà les frontières linguistiques. Au début du XXI^e siècle, grâce à Internet, on pourrait bientôt parvenir à créer un public littéraire paneuropéen et ainsi à faire progresser l'euro-péisation de l'« infrastructure offline ». Peut-être ne sommes-nous plus qu'à quelques pas de ce rêve.

Gabriella Gönczy est journaliste et manager culturelle hongroise. Elle est coéditrice de l'anthologie « Berlin, meine Liebe. Schließen Sie bitte die Augen. » Ungarische Autoren schreiben über Berlin. Actuellement, elle est membre du jury de TWINS 2010, un projet de la capitale culturelle de l'Europe, et elle dirige le groupe de travail « communication » de l'initiative socio-civile « Donner une âme à l'Europe ».





Vers la citoyenneté européenne grâce à la culture Toutes les mesures visant à uniformiser le marché intérieur de l'UE touchent également les cultures des États membres. Quelle est la signification de la philosophie de l'UE, dirigée par le marché, pour une vie culturelle vigoureuse et diversifiée en Europe ? Une culture européenne peut-elle vraiment s'épanouir sans une politique culturelle européenne ? *Steve Austen*



Le discours sur le rôle de la culture en Europe, sur la dimension culturelle du processus d'unification et l'identité culturelle du continent est truffé de pièges et de malentendus.

En raison du traité de Maastricht (1992), une politique culturelle et artistique – laissée aux mains de chacun des États membres dans une mesure déterminante – ne peut pas être subordonnée à la machinerie de régularisation bruxelloise.

On pourrait donc argumenter que c'est pour cette raison qu'il n'y aura pas de culture « européenne », excepté les directives politiques respectives des États membres. Néanmoins, toutes les mesures visant à homogénéiser le marché intérieur de l'UE influencent implicitement les cultures justement de chaque État membre. La philoso-

phie de l'UE, dirigée par le marché, serait-elle donc responsable de l'apparition toujours plus soutenue de conditions générales négatives pour une vie culturelle puissante et diversifiée, ou bien serait-ce le contraire ?

Le soutien financier que les villes, les régions, certaines branches de l'économie et des donateurs privés accordent aux arts a des conséquences au-delà des frontières, que l'on ne peut ignorer. Une culture diversifiée en Europe est-elle alors possible, et de quelle manière dépend-elle des réalités du marché, avec ou sans subvention publique ?

Assurément, même sans subvention publique, l'art existerait – la littérature, par exemple. Et l'art et les productions artistiques existeraient certainement aussi. Mais il faut en même temps arguer que sans les subventions fournies par un grand nombre de sources, le monde ne serait pas aussi riche, aussi varié et dispendieux en formes d'expression qu'il l'est en ce moment.

Autant dans l'ancienne Europe communiste que dans l'Europe capitaliste, les dépenses publiques pour les arts n'ont jamais été remises en question et un monde sans subventions aurait fait figure d'anomalie. Les subventions publiques et leur justification remontent à l'idée moderne que chaque État se fait de la politique économique.

Pour le dire franchement et alors sans ambages : une subvention est considérée comme la compensation au manque de pou-

voir d'achat de la demande sur le marché.

Un simple exemple peut le prouver : si les musiciens du Berliner Philharmoniker jouaient chaque jour dans les plus grandes salles de concert d'Allemagne, et que tous les concerts soient complets, le prix d'une place serait d'environ 600 euros (je n'ai pas vérifié cette somme, elle serait même probablement bien plus élevée).

Les Berliner Philharmoniker n'ont jusqu'à présent inventé aucune forme de production en série pour leurs concerts, et encore moins un autre genre de production de masse. Il est facile de reconnaître que ceci n'apporterait pas grand-chose non plus à la plupart des besoins culturels, tout au contraire. Non seulement il s'agit dans les arts et dans les produits artistiques de pièces uniques, qui sont différentes d'un jour à l'autre et d'une représentation à l'autre, mais elles demandent de surcroît énormément de travail.

Au cours des années, de plus en plus de politiciens ont perdu des yeux l'origine de la justification des subventions, et se sont retrouvés dans une impasse, dans laquelle ils agissaient en fonction des préférences du public. Les conséquences alors ravageuses de cette politique de subventions post-moderne et « éclairée » sapent à une échelle imprévisible l'acceptation des dépenses publiques pour les arts.

On peut très facilement déceler des festivals, des comédies musicales et de la littéra-

Les Berliner Philharmoniker n'ont jusqu'à présent inventé aucune forme de production en série pour leurs concerts, et encore moins un autre genre de production de masse

ture populaire qui s'autofinanceraient, sans pour autant recevoir un quelconque subside, mais qui en reçoivent afin de maintenir inutilement au plus bas le prix des places. La comédie musicale, le roman ou le festival s'affirmeraient-ils avec une structure des prix plus alignée sur le marché ? On pourrait argumenter que les prix ne sont pas trop élevés, tant qu'il se trouve assez de consommateurs prêts à payer.

*Plus il y a de langues,
plus il y a d'anglais*

Dans la littérature, il est fort possible qu'il existe un marché pour les traductions du portugais vers le grec, par exemple, mais il est probablement trop restreint pour durer, même dans des conditions de marché idéales au plus haut point.

La demande ne peut être stimulée que dans un volume limité, en compensant le mécanisme de structure des prix. En particulier dans le domaine des traductions directes d'une langue dans l'autre, il est ardu de trouver un argument en faveur de toute forme de subvention structurelle.

C'est pourquoi, sur les marchés du livre comme dans les productions théâtrales et, dans une mesure considérable, dans les productions cinématographiques, il s'agit principalement de marchés nationaux.

L'internationalisation des produits littéraires nationaux nécessite une passerelle, autrement dit, un système qui ouvre les marchés étrangers aux œuvres inconnues. Cette passerelle ne peut fonctionner que si le plus possible d'acteurs du pays respectif participent. Cela aussi, toutefois, dépend des réalités du marché.

Plus il y a de produits littéraires nationaux qui cherchent à obtenir une reconnaissance internationale, plus le souhait d'une telle

passerelle va augmenter. La mobilité croissante des idées et la diffusion des travaux culturels va de plus en plus dépendre de la fonctionnalité de ce mécanisme.

L'essayiste et sociologue d'Amsterdam, Abram de Swaan, décrit ceci de la façon suivante : « Plus il y a de langues, plus il y a d'anglais. »

Quelques auteurs considèrent ce phénomène comme une menace pour l'épanouissement de la richesse culturelle. Je voudrais leur poser la question suivante : de quelle manière doit avoir lieu l'interaction culturelle internationale entre les citoyens des différents pays d'Europe, si nous nous satisfaisons tous de notre propre langue et d'une autre (petite) région linguistique d'Europe ? Si ce comportement assez puritain s'était imposé dans mon pays, les Pays-Bas, il n'y aurait eu aucun progrès depuis le Moyen Âge, pas plus dans le domaine des sciences que dans celui des arts.

La diversité des langues, sans la lingua franca, serait alors nécessairement un jeu élitaire : sans elle, le public européen ne pourrait être servi que de façon restreinte.

On ne peut nier que les œuvres et les opinions anglo-saxonnes, grâce à l'anglais, la lingua franca de notre époque, possèdent un avantage pour pénétrer les marchés du livre et des autres biens dans les ressorts de la culture et de la langue.

L'agrandissement de l'UE, de son premier stade de six à vingt-sept membres, conduit à vingt-et-un autres débats sur l'identité. Les succès de l'adhésion – union monétaire, marché du travail commun et une plus grande offre de projets et de conditions de vie améliorées – comportent également un revers déplaisant de la médaille : plus il y a d'homogénéisation, plus les gens veulent se distinguer des autres. En effet, de nouveaux processus d'identification ont lieu. Le seul

moyen de surmonter cette tâche, sans faire violence à son voisin, est l'encouragement, la redéfinition ou la construction de quelque chose comme une « culture nationale », quelle qu'elle soit.

Ce processus fait apparaître la tendance à la redéfinition d'une politique culturelle nationale et se retrouve partout en Europe. En même temps, tous ceux qui veulent empêcher les influences étrangères de pénétrer la vie culturelle de leur pays se comportent de façon contradictoire, lorsqu'ils encouragent la diffusion de leur propre culture à l'étranger.

Il est absolument clair qu'un projet immense comme le procès d'unification de l'Europe ne peut réussir que si les citoyens de cette unité géographique reçoivent les mêmes droits, y compris les droits culturels, sans qu'ils soient limités par la politique culturelle de leur pays.

La condition sine qua non en est la libre circulation d'informations, d'idées, de formes d'expression et de produits au sein de l'Union européenne.

Le cadre légal l'entourant est livré par la Cour européenne de Justice pour les droits de l'Homme. Grâce aux décisions qui y sont prises, la Cour de Justice renforce la liberté de l'individu et soutient les citoyens européens dans l'exercice de leurs droits culturels, même si ces droits sont contrecarrés par les lois nationales ou des règlements promulgués au niveau national.

**Le succès de l'adhésion com
porte également un revers déplai-
sant de la médaille : plus il y a
d'homogénéisation, plus les gens
veulent se distinguer des autres**

Les deux conditions, citées à cet endroit, mènent à la conclusion nécessaire que dans l'Europe de la monnaie communautaire, du libre-échange de la main-d'œuvre et de marché, il existe un monde parallèle, celui des conditions culturelles.

On pourrait même argumenter que le processus d'unification européen doit être lui-même compris en première ligne comme un processus culturel. Les décisions politiques, économiques et monétaires ne pourront pas perdurer si leur acceptation n'est pas garantie par les citoyens.

Intégration au sein de l'UE – en tant que processus culturel

Quasiment personne ne me contredira si je désigne l'acceptation comme une réalité culturelle, avant tout étroitement liée à ce niveau de citoyenneté active qui aura été atteint dans chacun des États membres.

La culture et l'art peuvent contribuer de manière importante à encourager et développer une citoyenneté européenne. Cela se produit déjà de façon indirecte : la dimension transnationale de l'art et de la culture livre un maillon de la chaîne, un point de repère pour tous les autochtones et les citoyens nationaux qui, en empruntant la passerelle de la langue anglaise et de la diffusion de l'information grâce à Internet, participent à l'élargissement de la capacité culturelle réciproque et en tant que conscience de citoyen.

Jusqu'à présent, les possibilités des plus récents canaux de communication et de diffusion de l'information sont à peine explorées. Le succès des réseaux sociaux sur Internet nous montre que la création d'une conscience qui irait au-delà des frontières a déjà commencé. On peut donc en déduire qu'il existe un besoin croissant de forums d'échange avec d'autres citoyens.

C'est dans ce secteur que l'art et la culture devraient avancer. Leurs visiteurs, leur public et leurs lecteurs sont déjà là. Le dialogue sur les composantes culturelles de l'Europe, le rôle du citoyen et les relations à la réalité nationale – tout cela n'attend plus que d'être englobé dans la programmation des éditeurs, des organisateurs de festivals, des théâtres et des orchestres.

Bien sûr, cela ne concerne que ceux qui cherchent un plus large accueil que les fidèles disciples de la monoculture du marché national.

Ces derniers devraient rester dans leur splendide isolation, qu'ils ont eux-mêmes choisie. D'après les lois et les contrats de l'Union européenne, ce droit culturel leur revient. Et ils trouvent même un soutien financier public, la fierté nationale semblant devenir une priorité culturelle dans de plus en plus d'États.

Steve Austen est entrepreneur culturel, journaliste et membre fondateur de l'initiative « Donner une âme à l'Europe ». Il s'engage depuis 1966 pour la vie culturelle aux Pays-Bas et en Europe en général. Depuis 1987, il est président de l'Université d'été Amsterdam-Maastricht et « visiting professor » dans différentes universités européennes.

Quitter la niche pour les feux de la rampe Les foires du livre ont-elles encore un sens au siècle de l'Internet ? Quelle importance revêtent-elles pour la diffusion de la littérature européenne ? Comment peut-on éveiller l'intérêt pour les littératures des voisins ? Une chose est claire : le livre a besoin d'ambassadeurs professionnels. *Eleftherios Ikonomou*



Si l'on est déjà allé aux deux grandes foires du livre d'Allemagne pour y présenter un livre ou en vendre les droits, pour nouer des contacts ou pour connaître les nouveautés que les collègues ou la concurrence mettent sur le marché, on le sait : les foires ponctuent les années du livre comme les grandes fêtes ponctuent le calendrier. Les deux foires internationales du livre les plus importantes sont Francfort et Leipzig. Ce sont les meilleures scènes de l'activité et de l'échange littéraire sous toutes leurs facettes.

Pour ceux qui associent leur métier ou leur intérêt aux livres, les foires du livre en Allemagne sont comme Noël ou Pâques. C'est probablement une particularité allemande et cela vient de ce que les éditions présentent le programme de printemps et d'automne, chaque foire du livre étant considérée comme

prélude ou amplificateur de chacune des productions. Cela se passe différemment dans mon pays, la Grèce, où les éditions mettent presque quotidiennement un nouveau livre sur le marché et ne sont pas liées à des rendez-vous de ce genre.

Cela fait déjà un moment que la Grèce a été le pays à l'honneur à la foire du livre de Francfort : c'était en 2001. Environ deux ans plus tôt déjà, l'intérêt pour la littérature venue de Grèce avait grandi mais, cette année-là, une cinquantaine de titres avaient été traduits du grec en allemand. Certains d'entre eux, il est vrai, par de modestes petites éditions dont les connexions avec la presse et la vente ne permettent pas de grande diffusion.

Toutefois, des éditions renommées d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse ont également manifesté leur intérêt en publiant une série de romans qui avait eu du succès en Grèce. Pour la foire de Francfort, mais aussi pour des tournées de lectures dans toute l'Allemagne, plus de 50 auteurs avaient fait le voyage. Ici, la presse fit quelques commentaires, souvent positifs, parfois négatifs, la presse grecque, elle, était très emballée. Le public se présentait en grand nombre aux lectures, si bien que l'on pouvait presque toujours parler de manifestations réussies.

Pourtant, le public des lectures ne se montra quand même pas si enthousiaste que cela, telle fut du moins la position des lecteurs des maisons d'édition qui étaient très réti-

cents à poursuivre la publication d'auteurs grecs. Les seuls dont les livres ont continué à être traduits et édités après 2001 furent Petros Markaris (policier), Ioanna Karystiani (roman), Nikos Panagiotopoulos (science-fiction, satire) et Soti Triantafillou (chronique familiale).

Une chose est claire : l'euphorie provoquée par le grand nombre de traductions dans le cadre du point fort de la foire n'a pas duré. Mais c'est souvent le cas pour la littérature de la plupart des pays qui ont été choisis comme invités d'honneur de la foire du livre : ni la Corée, ni le monde arabe, la Catalogne ou la Turquie – et cette petite liste peut être facilement allongée – n'ont pu finalement se servir de la foire du livre de Francfort comme tremplin pour s'attirer un plus grand intérêt de la part des lecteurs allemands.

À cela s'ajoute, il est vrai, dans le cas de la Grèce, que les financements qui avaient été nécessaires pour la réalisation de traductions littéraires diminuèrent peu à peu pour disparaître complètement dans le sillage de la crise économique actuelle.

Il serait toutefois mesquin et unidimensionnel d'en rester à cette constatation d'abord décevante. Il ne faudrait pas mesurer uniquement l'utilité d'un effort aussi énorme au nombre d'auteurs qui se sont imposés.

Pas de tremplin néanmoins

Pour en rester à l'exemple de la Grèce : la foire a fait bouger beaucoup de choses. Pour tous ceux qui participent à l'activité littéraire, qu'ils soient auteurs, éditeurs, journalistes, gens de culture ou hommes politiques, les années qui suivirent furent marquées par le changement. Les auteurs ont perçu d'autres perspectives, qui n'avaient pas à voir uniquement avec les réalités grecques. Les demandes de bourses ainsi que les réseaux d'auteurs ont

augmenté. Et finalement : la politique et les médias ont compris que le livre a tout autant besoin de ses ambassadeurs professionnels que la politique.

La Fondation hellénique pour la culture à Berlin s'efforce d'adapter ses activités à cet état de fait, et les deux foires du livre jouent évidemment un rôle important.

L'expérience montre que l'intérêt du public, des lecteurs et des agents en Europe est plutôt mince au-delà de leurs propres littératures nationales. Seuls quelques-uns s'intéressent au dialogue littéraire international, seuls quelques-uns lisent de la littérature qui montre la diversité des pays et des régions les plus hétéroclites d'Europe. Les points de contact, les expériences et l'approche commune des conflits dans le monde postmoderne, postindustriel et postcolonial n'entrent pas en ligne de compte. Alors que ce devrait être un monde qui, en Europe, n'est pas dominé par une culture, mais par la diversité multiculturelle de la culture européenne.

La foire du livre de Leipzig reflète toutefois cette diversité. À l'occasion de la présidence grecque du Conseil de l'UE dans la première moitié de l'année 2003, la série de manifestations « Petites langues – grandes littératures » vit le jour à la foire du livre de Leipzig, à l'initiative de la Fondation hellénique pour la culture de Berlin. Depuis, elle a lieu chaque année – depuis 2005 lors d'un forum particulier et du même nom – à Leipzig ainsi qu'avec des lectures complémentaires dans l'atelier littéraire à Berlin.

L'objectif du projet est de renforcer l'intérêt pour les littératures de petits espaces linguistiques. On invite des écrivains contemporains de pays d'Europe dont les espaces linguistiques et culturels – souvent considérés comme exotiques et évités par le marché de la littérature qui les trouve aventureux – re-

présentent un obstacle pour qu'ils s'imposent dans l'espace germanophone.

La première série de manifestations se déroula encore sous le titre « Nouvelle Europe – Identités anciennes ». Le point de départ était le projet d'unification de l'UE, la modification d'une identité européenne et les peurs régionales qui y sont associées de perdre les identités individuelles et collectives traditionnelles.

Les thèmes abordés furent les conflits dans les pays d'Europe de l'Est et du Sud, par exemple celui qui oppose la tradition d'un côté et, de l'autre, la modernité avec des projets de vie individuels. Ou celui qui existe entre les différentes interprétations nationales de l'histoire européenne. On traita aussi des inquiétudes qui se manifestèrent avec les transformations des structures politiques, sociales et économiques avant et après l'effondrement du communisme. Pour cela, les représentations culturelles de la Grèce ainsi que des pays entrants dans l'UE, la Pologne, la Tchéquie, la Hongrie et Chypre se réunirent et invitèrent des auteurs de leurs pays.

Dans les années qui suivirent, d'autres partenaires vinrent s'y ajouter, si bien qu'en 2008, des écrivains de Bulgarie, d'Estonie, de Grèce, d'Irlande (Celtes), de Croatie, de Lettonie, du Luxembourg, de Malte, de Pologne, de Roumanie, de Serbie, de Slovaquie, de Slovénie, d'Espagne (Andalous, Catalans ou Basques), de Tchéquie, de Hongrie et de Chypre ont participé à ce programme littéraire international. Les écrivains sont choisis par les différentes institutions nationales et groupés par deux par les directeurs de projets selon des critères de genre et de contenu. Le programme comporte des lectures animées en tandem avec des tribunes finales en forum, ainsi que des lectures en groupes dans d'autres lieux de Leipzig, comme dans la Haus des Buches (« Maison du Livre »),

mais aussi dans des cadres plus petits de la scène littéraire.

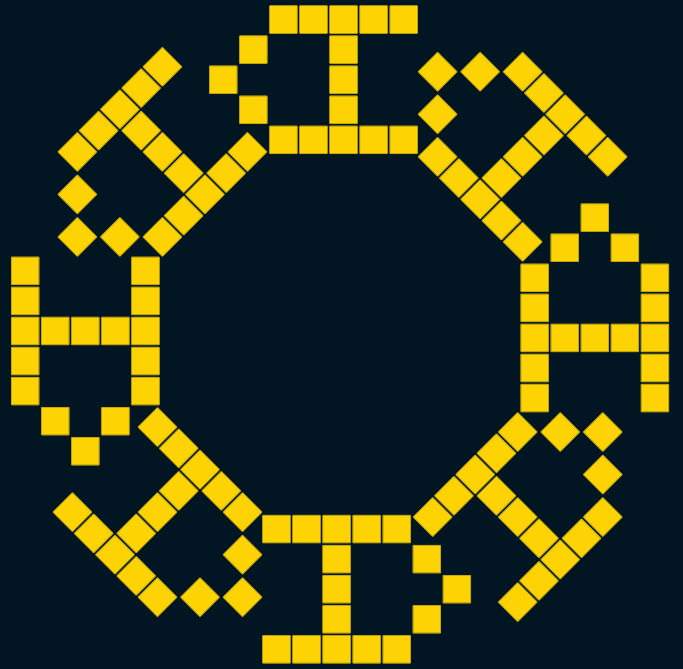
Cette série de manifestations aspire à éveiller l'intérêt d'éditions, de la presse et du public et à diriger l'attention portée au centre du canon littéraire allemand, anglo-saxon et roman vers la périphérie, afin de pouvoir répondre plus complètement aux questions sur l'identité culturelle actuelle de l'Europe.

Un autre objectif à moyen terme est de faire naître un réseau de contacts entre les auteurs de petits espaces linguistiques ainsi qu'un stock de traductions parmi les littératures de ces espaces. Indubitablement, cela se répercutera favorablement sur la perception qu'on se fait de l'Europe comme continent de la diversité et du multilinguisme, pour autant que les plus petits espaces linguistiques soient connectés entre eux et que, dans ces pays, on lise une littérature qui ne vient pas seulement des espaces culturels dominants.

Il est prévu d'étendre le programme à des séminaires de traducteurs internationaux, en collaboration avec le « Literarisches Colloquium Berlin » qui apporte l'expérience nécessaire et a établi une base de données impressionnante sur les traducteurs – elle ne concerne que les traducteurs de littérature allemande dans les langues du monde.

L'aide à la traduction est un premier point de départ important ; la vente et la promotion des œuvres littéraires sont d'autres piliers centraux. Il faudrait examiner l'établissement d'un système d'aide étendu à l'UE, qui, dans une action concertée pour ainsi dire au sens d'une « littérature européenne », soutiendrait au moins partiellement des éléments tout aussi importants pour la diffusion de la littérature.

Eleftherios Ikonou est directeur de la Fondation hellénique pour la culture à Berlin.



abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
ABCDEFGHIJKLMNopqrstuvwxyz
1234567890

Le Beau et son Prix Le public n'attend plus de ses auteurs qu'ils fassent des déclarations de portée mondiale ni qu'ils soient des béquilles éthiques. Une nouvelle génération de jeunes écrivains revendique son attirance pour le beau vernis de l'économie de marché. Le développement de l'activité littéraire ne ferait-il d'elle qu'une autre branche de l'industrie du life style ? Quel rôle joue la critique littéraire ? N'est-elle qu'un phare au sein de la surabondance ? Où va-t-elle ? *Hubert Winkels*



L'importation de belle littérature anglophone vers l'Allemagne est élevée. L'exportation de littérature allemande dans les pays anglo-saxons est infime, avec une tendance à la disparition. L'échange de littérature avec d'autres États européens par le biais des traductions est inégal, et il dépend non seulement des relations historico-culturelles, mais également de modes.

En Allemagne, l'intérêt porté à la littérature de l'Europe de l'Est s'est accru, pour des raisons évidentes de géopolitique, mais également parce que les Allemands sont persuadés qu'il s'y trouve matière historique, à renouveau et moult génies farouches. Toutefois, la situation ici aussi est fondamentalement asymétrique. On importe plus que l'on exporte.

Ces termes économiques ne semblent pas

adaptés. Ils ne le sont pas non plus quant au cœur du problème. Mais c'est ainsi : l'économie se répercute sur l'activité littéraire. L'exemple de la critique littéraire, qui est mon terrain d'activité depuis plus de trente ans dans les journaux et les magazines, ainsi qu'à la télévision et la radio, le prouve.

Il s'agit tout d'abord pour moi de la critique littéraire dans sa forme historique traditionnelle et, disons-le, avec le pathétisme, apprêté historiquement, correspondant : dans sa forme pure. Et celle-ci, selon ma thèse, n'est pas menacée par la multiplication des médias en soi, mais par l'extinction du public bourgeois et ainsi, de la forme de critique qui en découlait : la dispute et aussi la querelle sur l'actualité culturelle.

Cette évolution est due à l'interaction de deux tendances : celle des impératifs de la distribution qui s'éloignent de la culture de la critique (et avec elle, de la critique culturelle), et celle d'une compréhension du divertissement en tant que participation emphatique aux événements culturels, sans pour autant l'approfondir de manière critique. Une chose est claire : nous nous trouvons devant un problème historico-social, un changement social et culturel d'ampleur beaucoup plus générale.

Je commence par une thèse qui n'est pas particulièrement originale, mais qui devient de plus en plus suspecte : la critique littéraire, y compris l'essai sur la littérature, est

la discipline la plus prestigieuse du journalisme culturel. À cela deux bonnes raisons et un indice :

Premièrement : la critique est la forme journalistique la plus dense au niveau de la langue, car elle est en prise directe avec la densité des formes de son objet. Elle travaille avec un système de références très complexe, principalement historique, contribuant ainsi, également, à une médiation d'une ampleur prodigieuse entre l'histoire et le présent.

Deuxièmement : grâce à la critique littéraire sont soutenues des disputes portant sur l'auto-compréhension, qui sont nécessaires au sein de la société et, souvent, d'ordre politico-historique. L'impulsion vient fréquemment d'une œuvre littéraire, la critique endossant ici le rôle de l'amplificateur, du catalyseur et du forum où débattre des controverses.

Les grands débats lancés sur Günter Grass ou Salman Rushdie, Alexandre Soljénitsyne ou Christa Wolf, sur Max Frisch et Harold Pinter, sur Botho Strauß, Peter Handke, Martin Walser ou W.G. Sebald, ou dont ils étaient eux-mêmes les initiateurs – celui du rang échouant à une nouvelle littérature en fait aussi partie – nécessitent au préalable la zone argumentative esthético-politique de la critique. Réduit à de simples déclarations historiques ou socio-politiques, le poids spécifique qu'exerce la forme de représentation se perd. Non seulement dans le texte littéraire, mais aussi dans la discus-

sion qui cherche à le déployer, la richesse performative est essentiellement reliée à la déclaration.

Troisièmement : En effet, l'activité journalistique témoigne elle aussi de l'importance exceptionnelle de la critique littéraire. Les grands quotidiens allemands, au niveau intellectuel exigeant, ont établi dans les rubriques culturelles, ou à côté, des rédactions littéraires relativement indépendantes.

Des journaux proprement littéraires, comme aux USA et en Grande-Bretagne, des magazines réalisés professionnellement comme en France, jouent un rôle infime en Allemagne. Ici, nous présentons un besoin de combler, comme la conférence internationale de la critique en 2008 à la Literaturhaus de Munich l'a montré. Avec pour conséquence ironique que les uns tendent à aller là où, dans le même temps, les autres sont menacés d'être expulsés.

Un test de réflexes intellectuels

À quoi ressemble la pratique actuelle de la critique ? Quels sont les décalages auxquels elle est soumise ? Les critiques contemporains qui ont le plus de succès déterminent leur activité en fonction du public. Ils se rapprochent du lecteur à l'endroit le plus crucial du système de coordination de leur travail. Faire naître l'intérêt d'un lecteur pour un livre est leur tâche la plus noble. Bien entendu, ils sont intimement persuadés qu'écrire et lire de la bonne littérature revêt aussi une fonction morale, fondamentalement civilisatrice même.

Ils voient leur apport tout d'abord et en tout premier lieu dans la mise en rapport d'œuvres littéraires avec le public. Ils travaillent comme le font d'autres critiques aussi, en choisissant, en analysant, en étant introspectifs, en jugeant selon des règles et un goût.

La critique littéraire n'est pas menacée par la multiplication des médias en soi, mais par l'extinction du public bourgeois

Mais le caractère divertissant de leurs produits leur est tout aussi important. Ce qui inclut une substitution à titre d'essai : les propres réflexes intellectuels et des émotions bien construites testent d'abord le produit artistique en question. Les protagonistes d'une critique destinée au public ont tendance à s'adresser au grand public, ce groupe encore relativement considérable de personnes cultivées, et au-delà, à tous les participants, alphabétisés par les médias, à la culture et au divertissement institutionnalisés.

Ils évitent ainsi de trop se rapprocher du discours interne à l'art, et, souvent aussi, des exigences innovatrices spécifiques de l'œuvre d'art. C'est précisément le cas là où les professeurs d'université et d'autres écrivains se manifestent souvent comme critiques, en Grande-Bretagne, par exemple et on constate un penchant pour les jugements emphatiques, mais surtout pour les jugements trop pompeusement positifs. Pourquoi se donner la peine d'analyser une œuvre qui n'est pas réussie.

Il va de soi que le type de critique ainsi décrit, qu'il apparaisse aussi mordant qu'un ours ou charmeur, ne peut qu'être particulièrement cher au public. Il lui remet, de manière simple, à la fois divertissement et leçon et, ce qui prend de plus en plus d'importance, une orientation dans un champ esthétique toujours plus différencié et un marché du livre toujours plus surchargé. Dire du critique proche du public qu'il a du succès à quelque chose de tautologique, lorsque la célébrité et l'influence sur la vente des livres qui en découle constituent la référence.

Le contrepois de cette orientation vers le public est l'orientation vers l'œuvre. Ici, on peut faire une différence entre les critiques qui se voient dans un discours commun avec les auteurs littéraires, et ceux qui poursuivent le développement d'une logique

autonome de l'art.

En Allemagne, ces derniers sont fortement suspectés, depuis le début des années 1990, de faire partie d'une conspiration esthétique. Le reproche qu'on leur faisait couramment était de soutenir le clivage social de l'art exigeant pour en faire un domaine de confidentialité quasi religieuse, dans lequel régnaient des rapports de force bien particuliers.

Ces reproches sont souvent liés à un scepticisme face aux innovations de la forme dans l'art même, telles qu'elles furent longuement pratiquées, surtout par les auteurs autrichiens. Les avant-gardistes, en revanche, fustigeaient les soi-disant conservateurs d'une notion de littérature réaliste et limitée, et renvoyaient souvent au réalisme social comme modèle politique généralement réprouvé, ou à la littérature du XIXe siècle comme référence anachronique.

Mais cette confrontation intraitable s'est en grande partie dissipée. D'un côté, une compréhension soi-disant post-moderne de l'art a contribué à ce que, du moins dans l'idéal, toutes les formes données soient placées au même niveau, et qu'elles soient disponibles pour les combinaisons les plus variées.

Sous ce rapport, les dépolarisations politiques en Europe ont mené de manière générale à une décrispation, dans le cadre social de la littérature et dans la littérature elle-même. Ainsi, grâce à une auto-dérision formelle, le comportement narratif conventionnel a pu se créer de nouvelles marges,

Les critiques qui ont le plus de succès se rapprochent du public à l'endroit le plus crucial du système de coordination de leur travail

lui permettant, effectivement, de se raviver.

D'un autre côté, la tendance ludique de la forme a pu se débarrasser de son attitude pugnace et, avec tous ses attraits, se présenter plus ouverte qu'avant.

Offensive générale des défenseurs du divertissement

Même au sein de la critique, la polarisation, qui a atteint un pic au début des années 1990 avec l'offensive générale des défenseurs du divertissement, s'est désamorcée. Mais ici, l'orientation vers les exigences du marché littéraire se fait indirectement ressentir. Elle ne connaît aucun coefficient de public immédiat. De plus, sa réception est difficilement mesurable. Cependant, la critique de l'évolution littéraire est coordonnée de telle façon que ses problèmes, suivant un décalage spécial, devient aussi les siens.

Ceux des critiques qui s'orientent dans leur travail vers les auteurs se différencient plutôt graduellement de ceux qui ne jurent que par le développement autonome de l'art. Ils sont supposés travailler sur la même base intellectuelle et imaginative que les autres. Cependant, ils soulignent plus fortement ce qu'il y a d'ingénieux chez l'auteur. Et même s'ils ne cherchent pas la proximité biographique, ils partagent ses présupposés fondamentaux, qu'ils soient d'ordre esthétique, philosophique et, souvent aussi, politique.

Ce qui a fréquemment, mais pas forcément, à voir avec l'appartenance à une même génération. Du reste, ce n'était pas afin de compenser un certain sevrage de sentiment communautaire qu'une identité générationnelle consciente se serait imposée juste après la suppression presque totale des idéologies politiques en Europe. Elle était déjà importante en Allemagne, car la démarcation d'une génération de prédécesseurs, so-

cialisée à l'époque du nazisme et de la guerre mondiale, avait laissé pendant longtemps de profondes entailles aux effets persistants.

Le paradigme de la génération est en outre étayé par la proximité inhabituelle entre auteurs, critiques et autres acteurs de l'activité littéraire, au sein d'un quotidien dont l'institutionnalisation est dense. C'est particulièrement flagrant dans l'espace germanophone, avec ses lectures permanentes dans les Literaturhäuser et les librairies, lors de festivals et de concours de lecture. Même si le plus grand festival de lecture d'Europe se déroule, non pas à Cologne avec le Litcologne comme on le prétend volontiers ici, mais bien à Hay-on-Wye en Angleterre.

On peut voir dans les événements historiques mondiaux, qui se sont déroulés entre 1989 et 1991, la plus forte raison de la suppression des strictes polarités dans le champ littéraire et, en conséquence, une surabondance nette de la narration formelle et traditionnelle : dans la chute du rideau de fer qui a divisé l'Europe, et dans la fin de l'auto-stylisation idéologique de deux systèmes politiques de vision du monde, interdépendants.

Bien sûr, de telles déductions politico-esthétiques sont épineuses, surtout si l'écart historique n'est pas suffisant, néanmoins, le dépassement d'une emphase du progrès opiniâtre et pugnace dans des questions socio-politiques, ne convient que trop bien au pluralisme post-moderne de l'esthétisme. Il y a là un rapport de structures profondes qui saute aux yeux.

Cette évolution a certainement contribué à évincer une pression normative : une libération de la règle poétique socialiste à l'Est et aussi de l'obligation de s'y soustraire radicalement. À l'Ouest, le processus de détachement des obligations, que ce soit du politico-moralement correct ou de l'attitude émancipatrice et combative de l'avant-garde,

était engagé depuis longtemps. Il menait à présent, après une courte entente avec le domaine politique, à un genre de crise d'orientation.

Toutefois, dans le capitalisme, les crises font office de force motrice. Le mouvement tâtonnant au cœur d'une situation touffue fut reçu la plupart du temps comme une libération. Même lorsqu'il sembla que la déclaration ou le travail de l'artiste ne revêtaient plus la même importance qu'auparavant. On pouvait à présent tout se permettre, on pouvait se réorganiser, et le critique pouvait renouveler ses distinctions et ses classifications.

Mais cette différenciation du champ impliqua également une expérience de la marginalisation : tant d'œuvres d'art réussies, tant de reconnaissance de la part de la branche et la société n'y prête aucune attention ! Ceci est une description de l'auto-interprétation temporaire de la culture littéraire, mais ne reflète pas son état réel. On se sentait écarté du centre, alors qu'en fait, on ne faisait partie que d'une différenciation sociale.

La conséquence : deux développements qui semblent au premier abord se contredire. D'un côté, des interventions massives d'écrivains dans l'espace politico-historique, comme s'il s'agissait de reconquête d'un terrain perdu. Et de l'autre, une importance accrue du marché du livre pour l'ensemble du champ littéraire.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'incompatibilité apparente d'une orientation de la culture littéraire vers le marché, c'est à quel point on a exigé des écrivains qu'ils réinterprètent la situation historique. En Allemagne, l'appel de la critique littéraire au roman dit « du tournant » est devenu proverbial.

Ainsi, par exemple, Günter Grass est intervenu dans les débats d'histoire contem-

poraine depuis la réunification avec plus de virulence qu'au cours des deux décennies précédentes. Ce qu'il n'a pas réussi dans ses gros romans, *Le Turbot* et *La Ratte*, c'est-à-dire secouer les esprits tant que le plan esthétique que politique, il l'a réussi avec son refus véhément de la réunification de l'Allemagne, avec sa critique de son accomplissement juridique, avec sa présentation du processus historique complet de la formation de l'État national allemand dans le roman *Toute une histoire*, et pour finir, avec sa nouvelle *En crabe*, pointant du doigt littéraire la souffrance des expatriés allemands à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

La critique littéraire resta réservée et sceptique. La séparation des sphères politique et esthétique lui donnait à elle aussi, du fil à retordre, mais elle resta fidèle, dans l'ensemble, à la relative autonomie de l'esthétique.

Cette constatation fait à présent face à une autre qui dit que la littérature est, plus que jamais, devenue un objet de consommation comme d'autres offres culturelles. Et les livres, même les beaux et les bons, sont en premier lieu des marchandises, et, seulement en second, des biens qui sont éventuellement d'un genre particulièrement digne d'être protégé, parce qu'il a valeur culturelle.

Ici, dans cette argumentation, nous en arrivons à nouveau à la typologie du critique. Car nous n'avons pas encore regardé l'une de ses facettes, celle d'acteur du marché.

Dans une constellation marquée par l'économie, le producteur, la distribution

Tant d'œuvres d'art réussies, tant de reconnaissance de la part de la branche et la société n'y prête aucune attention !

et la clientèle, le critique littéraire serait en première ligne un agent de distribution, dont la tâche traditionnelle d'éducation du goût et de l'opinion, ne se réduirait plus qu'à une sorte de fonction de « testeur de produits ».

Et longtemps encore, jusque tard dans le XIXe siècle, c'est à la philosophie et à la littérature que revint la responsabilité principale de l'émancipation bourgeoise, du moins en Europe de l'Ouest. Toutefois, l'importance du marché augmente aussi pour le critique.

Cette orientation économique vers le marché mène à une pénétration du champ complet de la critique. Dans ce cas précis, nous avons affaire à un critique qui se laisse de plus en plus guider par le succès attendu d'un livre. Il connaît les calculs de coûts des éditions de livres, est au courant du succès qu'obtiennent des livres traduits dans d'autres pays. Il s'informe sur le montant des avances des agents littéraires et des éditeurs et en déduit les efforts que la maison d'édition va fournir pour placer le livre sur le marché et l'imposer.

Filtrer les aphorismes

Certes, il ne recevra aucun émoulement de la part de l'édition et il n'en attend pas non plus d'ailleurs, mais il se laisse porter par la vague de succès du livre, qui signifie qu'un grand nombre de gens vont partager précisément ces jugements et cette euphorie, cet enseignement ou ces aphorismes que le critique a filtrés et mis en valeur aussi.

Les héros du marché, les auteurs, et les héros de leurs romans, sont aussi ceux du critique, ils le sont un peu plus tôt pour lui que pour les autres. N'a-t-il donc pas travaillé à leur popularité, et un peu de cet élan psychique collectif que déclenche un best-seller exigeant et divertissant ne lui revient-il pas ?

N'a-t-il pas compris davantage, si ce

n'est de l'œuvre, du moins de son entourage social ?

Comme le disent les partisans, le marché, ne différencierait-il pas et ne fabriquerait-il pas ouvertement cette proximité avec le nombre, réclamée par les intellectuels ? Ou bien produit-il une sorte de public impératif d'un nouveau type qui, animé par la distribution (donc gestion), remplacerait une pratique opérative culturelle démocratique, celle de la critique analytique, basée sur l'argumentation, comme mode de diffusion ?

Il semblerait qu'entre ce résultat concernant la critique littéraire jusqu'à la question de savoir comment va se développer l'échange de littérature nationale en Europe, il y ait encore un long chemin à parcourir. Mais ce qui est clair : la ténacité et la logique personnelles du discours esthétique et critique de la littérature sont un outil de navigation entre les cultures, qui les rend plus indépendantes de la logique liée au succès du marché.

Elles peuvent garantir que la littérature des plus petites langues et des plus petites maisons d'édition, que la littérature difficile et donc plus difficile à traduire, ont une chance. Cela revêt tellement d'importance pour stimuler le champ dans son ensemble, que les acteurs centraux du marché devraient s'intéresser à cette culture littéraire, esthético-critique, autonome et néanmoins étroitement coordonnée à la communauté.

Hubert Winkels, né en 1955, est rédacteur littéraire de la radio Deutschlandfunk. Son recueil de nouvelles *Ausnahmezustand* est paru en 1988 aux éditions Rowohlt. Il publie régulièrement des critiques littéraires dans le quotidien allemand Die Zeit. Professeur invité de littérature et de médias à Essen (1998) ainsi qu'à l'Université de Göttingen (1999/2000). En 2007, H. Winkels a reçu le Prix de la critique littéraire Alfred-Kerr.





Un exemple à suivre Il relie les centres littéraires en Europe, organise des rencontres interculturelles et fait vivre aux acteurs de la vie littéraire – aux auteurs, traducteurs, intermédiaires – la diversité des différentes cultures : le réseau des centres littéraires en Europe, autrement dit, HALMA. *Sigrid Bousset*



Le paysage littéraire en Europe a profondément changé au cours de la dernière décennie. D'un côté, on peut constater une commercialisation croissante du marché du livre, de l'autre, il existe dans toutes les parties de l'Europe toujours davantage d'intermédiaires littéraires qui opèrent de plus en plus comme des professionnels. Avec les maisons de la littérature et les résidences d'auteurs, les agents et festivals littéraires, s'établissent des structures qui se spécialisent de manière différente dans les relations entre la littérature et le lecteur, entre l'auteur et le public, entre les cours d'auteurs, les traducteurs. L'extension des fonds littéraires dans différents pays d'Europe veille à soutenir l'auteur et ses textes : dans de nombreux pays, les auteurs et les traducteurs sont encouragés dans leur processus créatif par des

bourses ; des directives sont créées pour promouvoir la littérature au-delà des frontières nationales ; des efforts sont entrepris pour diffuser des œuvres littéraires dans le pays et à l'étranger.

Dans l'Europe entière, des festivals littéraires, des résidences d'auteurs, etc. poussent comme des champignons. Ils témoignent de l'intérêt croissant des échanges et des rencontres entre cultures et littératures au niveau international. Des médiateurs littéraires, agissant sur le plan international, utilisent de façon renforcée les salons du livre et les festivals afin de se rencontrer au-delà des frontières de la langue et de la littérature qui leur sont propres, passer des accords, mettre sur pied des échanges, discuter de programmes communs.

En 2004, l'organisation littéraire bruxelloise *Het beschrijf* a fondé la maison de la littérature internationale *Passa Porta*, et a lancé un programme de résidence exigeant pour des auteurs internationaux. *Passa Porta* s'est fixé comme tâche d'ouvrir les portes entre les langues, les littératures et les cultures dans la capitale de l'Europe. La ville complexe, hybride et polyglotte qu'est Bruxelles joue le rôle principal dans toutes les initiatives de *Passa Porta*. Avec Bruxelles comme biotope et domaine d'activité, le besoin d'entrer en contact avec d'autres maisons de la littérature en Europe n'a pas tardé à se faire sentir chez nous. Nous avons déjà mené les premiers entretiens dans

cette direction lorsque, grâce au Literarische Colloquium de Berlin, nous avons eu connaissance du projet HALMA, nouvellement créé : il s'agit d'un réseau d'institutions littéraires européennes qui sert à relier les scènes culturelles et littéraires d'Europe. Conçu comme une plateforme d'échange entre les auteurs européens, les traducteurs et les intermédiaires littéraires, il semblerait être principalement ancré en Europe de l'Est. Nous avons pensé qu'il était important d'élargir ce projet remarquable à l'Europe de l'Ouest et du Sud, afin d'atteindre de cette manière un véritable pôle d'échange d'informations.

Ma première rencontre avec les membres du réseau HALMA a eu lieu au printemps 2007, dans la petite ville serbe de Sremski Karlovci. J'ai passé trois jours avec des représentants de centres littéraires, venus de Russe, Novo Mesto, l'île de Sylt, Cracovie ou Cetate sur le Danube. J'ai prêté l'oreille à un écrivain comme Laszlo Vegel et à son rapport nostalgique sur la disparition du plurilinguisme et du pluriculturalisme à Novi Sad, j'ai rendu visite à un éditeur de littérature internationale en cyrillique et en latin, j'ai écouté le président d'HALMA, Krzysztof Czyzewski, fort de son expérience et sa « Borderland House » à la frontière de la Pologne, de la Lituanie et de la Biélorussie, ou bien aussi d'autres collègues qui continuent tous dans leur pratique quotidienne, animés par le même élan, à organiser dans des conditions difficiles des rencontres entre des littératures de l'Europe entière, et à développer quelque chose comme une bourgeoisie européenne, nourrie de textes et d'histoires européennes.

À partir de ce moment-là, je n'ai plus manqué une seule rencontre.

L'« esprit d'HALMA » s'était emparé de moi. Le réseau d'HALMA continuait à se déployer, avec de nouveaux partenaires d'Europe de l'Ouest, et a revêtu une forme

plus concrète : 26 centres littéraires se rencontrent deux fois par an afin de réaliser des initiatives communes, le processus étant presque aussi important que le produit. Nous développons une disposition à l'écoute, nous sommes frappés de découvrir des similitudes et des différences dans les méthodes de travail, la façon de procéder, l'encadrement politico-culturel de nos projets et avant tout, il règne un désir inassouissable de découvrir de nouvelles littératures, et de chercher des possibilités de collaborations, qui s'établissent au-delà des frontières et soient réciproques.

La base concrète de la collaboration entre les différents auteurs et maisons de la littérature est constituée d'un programme de Writers-in-Residence pour encourager la mobilité d'auteurs contemporains, et les traduire. Les écrivains sont bien trop souvent condamnés à rester confinés dans leur espace linguistique, ils ont bien trop peu d'occasions d'élargir leur horizon, de donner à leur œuvre une nouvelle impulsion grâce à un changement d'environnement, ou de faire fructifier leur processus de création grâce à la connaissance d'une autre langue, d'une autre littérature et d'une autre culture. En 2010, ce programme va connaître une progression : grâce à des fonds de soutien européens, HALMA offrira 20 bourses. Une collaboration concrète, qui incluerait l'ensemble des maisons HALMA, prend ainsi forme. Chaque maison HALMA propose un auteur, qui effectue un séjour d'un mois dans deux maisons HALMA, dans deux pays. Les maisons HALMA concernées sont à la fois hôtesses et médiatrices, elles établissent les contacts entre l'auteur et chaque scène littéraire, ainsi qu'entre l'auteur et le public intéressé, elles prennent l'initiative de collaborations avec des traducteurs et arrangent des contacts avec des éditeurs potentiels.

Il apparaît sans cesse que les résidences de boursiers font pénétrer les auteurs dans un

tourbillon de créativité. Ils retournent souvent chez eux avec plus de matériel qu'ils n'auraient jamais osé l'espérer. Les écrivains laissent des impressions de leur séjour, ils soulèvent un coin du voile sur leur monde intérieur, sur l'écriture loin de chez soi, la combinaison de l'isolation et l'attrait de la nouveauté. Cela signifie aussi découvrir, flâner, s'abandonner sans gêne aux secrets d'un nouveau lieu, corriger des préjugés ou les voir confirmés. De nombreux écrivains voyagent et écrivent à un autre endroit, afin de retrouver quelque chose de disparu. La présence du potentiel intellectuel et artistique des auteurs étrangers se révèle, pour la vie littéraire et culturelle à laquelle ils participent pendant un moment, extraordinairement enrichissante.

En « contrepartie » de l'hospitalité, les auteurs en résidence s'offrent souvent, de manière spontanée, comme intermédiaires. En 2009, la rencontre HALMA dans la maison des traducteurs à Balatonfüred en Hongrie était placée sous le signe de « Translating Europe ». En 2009, les partenaires HALMA ont posé, à Novo Mesto, la question : « What's new in Europe? » En Hongrie, il s'agissait de procurer les meilleures conditions possibles de traduction et de parution aux créations littéraires des auteurs choisis par HALMA. En conséquence, à l'avenir HALMA devra aussi offrir des bourses de voyage pour traducteurs.

De cette façon, l'organisation créerait une véritable bibliothèque HALMA multilingue, selon la devise « What's new in European literature? » Dans cette bibliothèque, d'autres critères de choix que ceux présentés grosso modo au lecteur européen par le monde de l'édition, aligné sur le marché, seront en vigueur.

Le réseau HALMA ne prend aucune décision confirmant le marché, mais propose plutôt une alternative destinée à le corriger dans un espace littéraire européen, dans

lequel la traduction littéraire est en trop grande mesure déterminée par des agents littéraires et des intérêts éditoriaux, qui sont guidés par des arguments comme les chiffres de vente, les nominations aux prix et par là même, comment les histoires se laissent facilement consommer, plutôt que l'innovation, l'audace littéraire et la qualité.

La littérature qu'HALMA aimerait faire promouvoir voit le jour grâce à des auteurs encouragés à être mobiles en Europe, qui réfléchissent à ce que cela signifie d'être un écrivain en Europe, et rendent cette réflexion visible dans leurs textes.

Grâce aux bourses, l'organisation de manifestations publiques autour de ces auteurs et de la traduction de leurs œuvres, HALMA crée des mouvements transnationaux, où la littérature européenne a ses chances. Grâce à HALMA, il existe maintenant une structure qui permet de prendre en main cette collaboration transnationale. Les partenaires qui se retrouvent deux fois par an, grâce au soutien permanent de la Fondation Robert Bosch, apprennent à mieux connaître les restrictions et les possibilités des autres participants. De nouvelles initiatives peuvent être lancées et développées à l'intérieur de cette structure solide.

Nous travaillons à un avenir dans lequel les auteurs en Europe s'intègrent dans un contexte international plus vaste, peuvent être présents dans des petites ou grandes régions linguistiques, dans des forums littéraires internationaux déjà existants et nouveaux. Cela permet de nous rapprocher de la mission de base de toutes les maisons de boursiers du réseau HALMA : ouvrir des portes entre les langues, les littératures et les cultures.

Sigrid Bousset dirige l'organisation littéraire Het Beschrijf à Bruxelles.

Loi de chez soi, dans le courant de la créativité

Nombre d'écrivains voyagent et écrivent dans des lieux qui ne sont pas chez eux afin d'y retrouver ce quelque chose de disparu. Dans cette résidence, ils y laissent leurs



empreintes, leurs impressions de leur séjour, ils soulèvent un coin du voile sur leur monde intérieur : qu'est-ce qu'écrire loin de chez soi, que procurent isolation et attrait de la nouveauté. Cela veut dire aussi explorer et rôder dans ce nouveau lieu et pouvoir en dévoiler sans vergogne ses secrets, pouvoir corriger ses clichés ou au contraire les valider.

Photo du haut : Berin, Literarisches Colloquium

Photo du bas : Appartement pour les invités, Passa Porta à Bruxelles.



Écrire dans une langue étrangère La migration a non seulement changé les sociétés européennes, mais elle a aussi laissé des traces dans la littérature contemporaine de l'Europe. Quelles sont les caractéristiques de la littérature dite « de la migration » ? Quel rôle joue aujourd'hui la littérature interculturelle ? *Carmine Chiellino*



Ce ne sont pas des manifestations singulières de notre époque que des écrivains se décident à ne pas écrire dans la langue du pays ou de la famille dans lesquels ils sont nés, mais de laisser cours à leur créativité dans un idiome qu'ils ont eux-mêmes choisi. En adoptant le florentin et non le latin pour la Divine comédie, Dante Alighieri a fait naître la littérature italienne. Et ceci avec une prouesse esthétique qui, jusqu'à aujourd'hui, cherche son pareil dans la littérature italienne.

En ce qui concerne le XXe siècle, il suffit de regarder les œuvres des auteurs classiques comme Franz Kafka, Italo Svevo, Elias Canetti et Samuel Beckett pour constater qu'ils avaient choisi de leur plein gré, sans obligations d'ordre économique ou politique, la langue de leur art.

Le siècle passé fut celui des invasions, mais aussi des émigrations et immigrations pacifiques. Les agressions des armées européennes dans les colonies d'Asie et d'Afrique, ainsi que les mouvements d'armées nationalistes au cours de la Première et de la Seconde Guerres mondiales sont la forme d'intrusion la plus agressive dans des cultures de langues étrangères, et des césures terribles dans les histoires nationales des pays concernés.

Fascisme et stalinisme portaient contre des adversaires politiques, des dissidents ou des minorités religieuses. Ils réprimaient également des communautés de langues et cultures « étrangères » à l'intérieur de leurs propres frontières, comme les Tyroliens du Sud en Italie, ou les nombreuses minorités ethno-culturelles au sein de l'Union soviétique. Les réfugiés politiques, les rapatriés des deux guerres mondiales et ceux, plus tardifs, de l'ancienne Union soviétique vers l'Allemagne, sont encore, à la fin du XXe siècle, des phénomènes dus à l'histoire, jalonnée de violence, de l'Europe.

Après la Seconde Guerre mondiale, des courants d'immigration bilatéraux eurent lieu dans les pays européens, organisés pacifiquement, en provenance du sud et de l'est de l'Europe, de la Turquie et du Maghreb. Venant des anciennes colonies d'Asie et d'Afrique, des migrants se rendirent dans les pays jadis coloniaux, en Grande-Breta-

gne, en France, au Portugal, en Espagne ou aux Pays-Bas.

Il n'y a aucun doute : les bouleversements économiques, politiques et sociaux contribuent à faire naître art et littérature. Pour un lecteur, il est avantageux de connaître des auteurs dans leur environnement, et leurs œuvres dans les contextes de leur création, tels qu'émigration ou immigration, exil politique, violence coloniale, post-colonialisme et rapatriement. Toutefois, jamais les auteurs ne se choisissent une langue uniquement parce qu'ils se sont retrouvés en proie à certains événements historiques. Une telle causalité peut exister, mais elle n'est pas impérative.

Tout auteur qui n'écrit pas dans sa langue maternelle a fait des expériences incomparables et a des raisons personnelles pour le choix de sa langue d'écrivain. Nombreux sont ceux qui ne purent toutefois trancher, car ils avaient grandi dans la nouvelle langue à l'école. Comme l'auteur francophone Albert Memmi, né dans une famille juéo-arabe à Tunis. Ou Salman Rushdie, qui a grandi bilingue à Bombay. Un autre exemple est la poétesse Zehra Çırak. Bien qu'ayant vu le jour à Istanbul, c'est déjà à l'âge de deux ans qu'elle a émigré en Allemagne avec ses parents.

Tentation linguistique

Afin de transmettre leur choix de langue, des auteurs interculturels s'imaginent des explications particulières. L'une d'elles vient de Joseph Conrad. Dans son livre *A personal Record, Some Reminiscences* (1912), il dit à son lecteur : « Qu'on veuille bien me croire lorsque je dis que si cela n'avait pas été l'anglais, je n'aurais jamais écrit. »

D'autres auteurs décrivent le changement de langue dans l'idiome de la so-

ciété majoritaire comme une nécessité indispensable afin de pouvoir être créatif à l'étranger. Conrad, qui venait de Pologne, semble avoir été néanmoins « séduit » par la nouvelle langue, l'anglais, avec tous les risques que cela comporte pour un locuteur non natif.

Même si la littérature interculturelle de l'Europe est à peine explorée, on peut dégager un noyau avec les auteurs suivants : Tschingis Aitmatow, de langue russe, et ses nombreux romans sur son pays d'origine, le Kirghizstan ; le réfugié allemand Fred Uhlman, qui a écrit en anglais de courts romans autobiographiques sur l'époque du national-socialisme en Allemagne ; Albert Memmi, déjà évoqué, auteur de romans autobiographiques et probablement le fondateur de la littérature interculturelle de langue française ; le prix Nobel V.S. Naipaul, originaire des Caraïbes avec ses œuvres sur la vie sociale en Grande-Bretagne et dans des pays d'Afrique et d'Asie ; l'Espagnol Jorge Semprún et ses livres écrits en français sur son engagement dans la résistance contre la dictature franquiste et sur sa déportation au camp de Buchenwald ; Héctor Bianciotti, fils d'immigrants piémontais en Argentine, qui la quitte pour immigrer dans la langue française avec des romans autobiographiques ; François Cheng avec ses œuvres en français sur la Chine du XXe siècle ; Salman Rushdie, qui a opté pour l'anglais et reprend la vie des immigrants asiatiques à Londres comme thème de ses romans principaux ; l'auteur de romans Agota Kristof, qui est passée du hongrois au français ; Fleur Jaeggy avec ses romans sur la Suisse de son enfance et de sa période dans un pensionnat ; le francophone Tahar Ben Jelloun et son opus sur la vie au Maroc ; le romancier grec Theodor Kallifatides, qui écrit en suédois sur la vie

d'un exilé politique en Suède et sur son passé en Grèce à l'époque d'une dictature particulièrement brutale ; Agustín Gómez Arcos qui a fui de l'espagnol vers le français, afin de sauver sa créativité littéraire de la censure ; le romancier Andreï Makine avec ses romans francophones sur la Russie et les Russes en France ; Moses Isegawa d'Ouganda, qui écrit des romans anglais aux Pays-Bas, ainsi que Gëzim Hajdari, avec ses recueils de poèmes bilingues en albanais et italien.

Il devient clair que le français et l'anglais attirent le plus ceux qui changent de langue (pas l'espagnol, le portugais ou le russe). Les raisons en sont bien connues. Ce sont les langues officielles au Canada, aux États-Unis et en Australie, et elles étaient les langues des puissances coloniales en Afrique et en Asie. La popularité de l'anglais et du français dépendent également de leur position sur le marché mondial de la littérature.

Dans le changement de langue, la relation de la littérature nationale et des entreprises culturelles vis-à-vis des étrangers joue également un rôle. Par exemple, s'il existe des modèles qui ont réussi, lorsque des auteurs de l'étranger écrivent dans la langue nationale. Et ici, la France et la Grande-Bretagne se montrent plus ouvertes et intéressées par des auteurs interculturels. Cela se laisse constater au nombre des écrivains immigrés qui ont été admis dans les principales institutions du pays, et à la fréquence avec laquelle les auteurs interculturels reçoivent des prix importants.

Aussi différentes que les situations initiales puissent l'être dans les différents pays, des éléments esthétiques et des stratégies de narration communs se dégagent de leurs romans, poèmes, contes et pièces de théâtre, et ceci au-delà des langues et des cultures dans lesquelles ils ont été rédigés

et sont ancrés.

Leur plus remarquable concordance se situe dans la refonte du système de relation entre langue écrite, protagonistes et lecteurs. Cela repose sur le fait qu'œuvre et lecteur sont dépendants d'une seule langue commune afin de pouvoir entrer en contact. En règle générale, des écrivains de littérature nationale créent des personnages avec des vies qui mûrissent à l'intérieur de la frontière de la mémoire historico-culturelle de la langue écrite. En revanche, les auteurs interculturels partent d'une situation standard alternative. Ils dotent leurs personnages de vies qui se développent grâce à différentes langues et à différentes mémoires historico-culturelles.

Une telle situation standard doit, pour cette raison, être comprise comme la base esthétique de la créativité interculturelle, puisque dans les œuvres interculturelles, il s'agit d'intégrer en soi les vies des protagonistes par-delà les langues, les cultures, les paysages et les générations. De cette façon, la créativité interculturelle se trouve protégée contre sa désintégration, relevant de quelques questions d'appartenance nationale.

Il arrive obligatoirement que l'auto-intégration des personnages, grâce à un simple idiome, se révèle plus facilement aux lecteurs qui connaissent déjà les langues et les cultures constituant la vie des personnages. D'un lecteur monolingue, cela exige davantage d'efforts, grâce à la structure de l'œuvre toutefois, il peut reconnaître le chemin qu'il doit parcourir pour devenir un lecteur interlingual et interculturel.

Le lecteur tombera tôt ou tard sur des passages desquels il pourra déduire comment les langues des personnages se comportent entre elles. Autrement dit, l'œuvre lui donne la possibilité de recon-

naître comment, dans la tête de l'auteur, les langues des protagonistes interculturels s'autorisent les unes les autres l'accès à chaque période de la vie des personnages, indépendamment de la langue dans laquelle ils ont vécu ce passage de leur vie.

Que l'Allemagne fédérale contribue à la littérature interculturelle, avec du retard soit, mais pas trop tard, est dû à ce que l'immigration en Allemagne dans l'après-guerre se soit déroulée autrement. Elle était guidée par des accords bilatéraux et, surtout, elle était prévue pour être temporaire. Vue ainsi, la naissance de la littérature interculturelle en Allemagne est en étroite relation avec la migration du travail, et elle est placée sous la forte influence de la littérature politique et engagée des années soixante.

Dans l'esprit de cette époque, elle fut immédiatement comprise comme une littérature de minorités et chargée de définitions opportunes. Par référence linguistique à la littérature ouvrière ou féministe, la littérature interculturelle a été tout de suite étiquetée comme littérature de travailleurs immigrés ou d'étrangers.

En effet, les premières œuvres d'auteurs comme Aras Ören, Franco Biondi, Güney Dal, Luisa Costa Hölzl, Zvonko Plepelić, Aysel Özakin, Eleni Torossi, Yüksel Pazarkaya, Lisa Mazzi-Spiegelberg, Şinasi Dikmen, Emine Sevgi Özdamar et de nom-

breux autres, se situaient dans le domaine de la vie des communautés d'immigrants en train de se former.

Au centre de leurs romans, contes, poèmes, nouvelles et histoires pour enfants, se trouvaient les thèmes classiques des travailleurs immigrés, comme, par exemple, leur situation dans les entreprises allemandes des années cinquante et soixante. Il s'agit des difficultés, en tant qu'immigrant, pour arriver à s'orienter dans le nouveau système social, de l'avenir incertain dans un pays qui affirmait de lui-même qu'il n'était pas un pays d'immigration.

Dans les mêmes œuvres, cependant, les premières tentatives d'approche entre immigrants et indigènes ne manquèrent pas, que ce soit dans le cadre d'histoires d'amour ou de résistance commune aux conditions de travail difficiles. La participation solidaire à la vie syndicale, politique et sociale de la République fédérale est ainsi décrite comme le chemin que les immigrants doivent parcourir pour arriver à s'émanciper, et, de pure main-d'œuvre, devenir des citoyens.

D'un point de vue actuel, on peut reconnaître que les pionniers de la littérature interculturelle en Allemagne s'étaient étroitement orientés sur les modèles des littératures de minorités qui prospéraient autrefois, au risque de se perdre dans une impasse thématique et esthétique.

C'est seulement à la fin des années 80 que les « auteurs-travailleurs-immigrés » réussirent, avec de nouvelles œuvres, à effectuer une approche des thèmes et des questions esthétiques de la littérature interculturelle européenne. Le passage de la littérature de minorités à celle interculturelle a été encouragé par des rencontres avec des œuvres d'autres auteurs interculturels en Europe, mais découlait aussi de la certitude nais-

Par référence linguistique à la littérature ouvrière ou féministe, la littérature interculturelle a été tout de suite étiquetée comme littérature de travailleurs immigrés ou d'étrangers

sante que la complexité sociale et culturelle de chaque processus d'immigration ne se laisse pas réduire au simple quotidien dans les entreprises, ou au combat pour l'égalité de citoyenneté.

Il faut reconnaître qu'au fil des années 80 et 90, la typologie des écrivains interculturels en Allemagne a pu jouir d'une différenciation grâce à de nouvelles arrivées. Il s'agit là d'auteurs qui ont choisi l'allemand comme langue de leur littérature dans le contexte de leur exil politique, parmi lesquels Cyrus Atabay et Said (Iran), Adel Karasholi (Syrie), Ota Filip et Libuše Moníková (Tchécoslovaquie) et György Dalos (Hongrie). Pour des auteurs comme Galsan Tschinag, du peuple des Tuva en Mongolie, pour la Japonaise Yoko Tawada, l'Éthiopien Asfā-Wossen Asserate et pour Eleonora Hummel du Kazakhstan, ce sont des raisons et des buts personnels qui ont été décisifs.

Parallèlement à cela se manifestait une génération de futurs écrivains, qui était née ailleurs, mais qui grandissait dans la langue allemande. Parmi eux : Zafer Şenocak et Feridun Zaimoglu de Turquie, Ilija Trojanow de Bulgarie, Terézia Mora de Hongrie, Sudabeh Mohafez d'Iran, Que Du Luu du Vietnam (néanmoins de parents chinois) et Luo Lingyuan de Chine.

Plus qu'une photocopie

De la génération qui provenait du pays des parents immigrés, se sont très vite illustrés José F.A. Oliver, Natascha Wodin et Selim Özdogan.

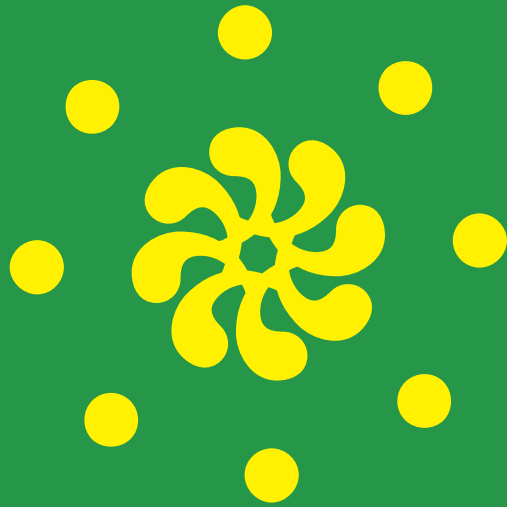
Parmi les auteurs « italiens », les locuteurs natifs sont même en majorité : les poètes Salvatore A. Sanna, Giuseppe Giambusso, Franco Sepe, Marcella Continanza, Cristina Alziati ; les romanciers

Marisa Fenoglio, Silvia di Natale et Cesare de Marchi. Écrivent en allemand Franco Biondi, Lisa Mazzi-Spiegelberg et l'artiste et poète Fruttuoso Piccolo. J'écris, moi aussi, sous le pseudonyme Gino Chiellino, des poèmes et des essais en allemand.

La littérature interculturelle est née en Allemagne grâce à des auteurs qui décidèrent à leur arrivée en tant qu'immigrants ou réfugiés de devenir auteurs. Cela les différencie de la littérature interculturelle en français ou en anglais. La littérature interculturelle en Allemagne est positionnée différemment. Elle n'est redevable d'aucune gestion de la culpabilité, pas plus post-coloniale que liée à son histoire. Elle est orientée vers l'avant et a pour but l'avenir interculturel comme contribution à l'avenir interculturel de l'Union européenne.

Il est évident qu'un tel but n'a été formulé nulle part comme programme de la littérature interculturelle en Allemagne, mais celui qui crée de la prose, des pièces de théâtre ou des poèmes avec des protagonistes, dépend de la conception d'espaces de vie et d'action qui subsistent sans frontières linguistiques et culturelles. C'est pour cela que les auteurs interculturels doivent réfléchir à des structures narratives non-nationales. Sauf s'ils s'abandonnent aux séduisants appels de la culture unique, afin de pouvoir devenir une pâle photocopie des plus grands auteurs à succès du pays.

Carmine Chiellino (né en 1946 à Carpoli, Italie) est un poète et critique de langue allemande. Il est arrivé en 1970 en Allemagne après des études de philologie italienne et de sociologie à Rome. Pour son œuvre lyrique, il a été récompensé par le prix Adalbert-von-Chamisso en 1987. Il est éditeur du livre *Interkulturelle Literatur in Deutschland. Ein Handbuch* (Metzler Verlag 2000). En 2003, il a repris le cours Chamisso de poésie à l'Université technique de Dresde.



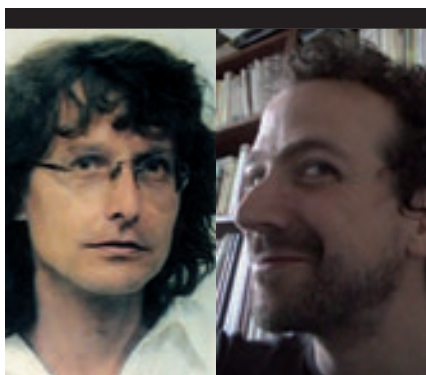
abcdefghijklmnopqrstuvwxy

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ

1234567890

La leçon des Confédérés De nombreuses langues dans un espace des plus réduits : la Suisse démontre qu'une culture commune ne doit pas forcément s'arrêter aux barrières linguistiques. Quelle est la meilleure façon d'encourager la littérature plurilingue ?

Beat Mazenauer et Francesco Biamonte



Dans la société médiatique, l'attention est un bien précieux. Les offres en informations sont de plus en plus nombreuses, mais leurs destinataires ne peuvent enregistrer davantage qu'il n'est humainement possible. Dans la lutte d'influence au sein d'une « économie de l'attention », ce sont souvent les sensations choquantes et les messages simples qui passent le mieux. C'est également valable pour la littérature, et ce sont particulièrement ses variantes exigeantes qui échouent devant leur propre complexité. D'un côté, la littérature aimerait se dérober aux messages publicitaires par trop simplistes, et de l'autre, son rayon de diffusion est limité par le plurilinguisme.

À cela s'ajoute que l'œuvre littéraire, qui jouit toujours d'un prestige symbolique, ne

profite plus que de manière relative de ce statut à part, accordé durant une longue période par les élites culturelles. Les livres sont bien plus considérés comme étant en concurrence avec les diverses offres culturelles qui répondent tout à fait à un niveau d'exigences plus élevé.

Conséquence : les éditions et les acteurs culturels sont en quête de nouvelles stratégies. Ils popularisent les livres audio, conçoivent de nouveaux formats de festivals et montent des maisons de la littérature. Ils invitent des auteurs et des livres de leur propre pays, mais aussi d'autres régions linguistiques, afin de rendre la littérature accessible à un public le plus large possible.

En ce qui concerne l'exportation d'œuvres littéraires, deux possibilités s'imposent : d'une part, encourager le plurilinguisme, et de l'autre, utiliser pour cela l'Internet.

La Suisse, un laboratoire

Encourager la littérature au-delà des barrières de la langue est une entreprise ardue, parce qu'elle est fondamentalement liée à une langue qui se démarque des autres, à la fois dans son emploi quotidien et culturel. L'exemple de la Suisse multilingue fait

apparaître comment fonctionnent ces mécanismes, mais aussi comment ils peuvent être surmontés.

L'Union européenne est aujourd'hui constituée de 27 États, regroupés dans un cadre institutionnel et disposant d'un budget commun. Néanmoins, sur le plan culturel, l'Europe reste une structure morcelée qui n'a toujours pas trouvé d'identité culturelle. Les 23 langues officielles sont essentiellement là pour remplir des fonctions législatrices et administratives.

La Suisse, quant à elle, ne connaît que quatre langues officielles, toutefois, mais elle se distingue par le fait que le multilinguisme est un élément central de la « nation culturelle » helvétique. Qu'est-ce qui pourrait la cimenter, si ce n'est la volonté de former un tout multilingue ?

La Suisse partage trois de ses quatre langues avec ses grands voisins, l'Allemagne, la France et l'Italie, c'est pourquoi tous ses citoyens possèdent une « double nationalité », qui « est constitutive de la „particularité“ », comme l'énonçait l'écrivain et critique suisse Adolf Muschg en 1990.

Même si cela ne se produit souvent qu'à contrecœur, les Suisses, comparativement, n'en sont pas moins prêts à se mettre au diapason d'un autre idiome. Les barrières linguistiques internes, bien qu'élevées, ne sont pas infranchissables. À ce propos, il existe un consensus minimal, comme l'ont montré dernièrement de nombreux référendums cantonaux sur l'enseignement des langues à l'école. Même là où l'on s'y attendait le

moins, la population a renouvelé son souhait de voir les langues nationales garder leur avantage sur l'anglais.

Même si l'identité de la Suisse multilingue se trouve ainsi renforcée, les problèmes concrets de l'échange linguistique n'en restent pas moins conséquents. Au niveau littéraire, les langues officielles se tiennent dos à dos, chacune fixée sur les centres hors du pays, à Paris, Milan et Berlin. Malgré tout, même dans ce domaine, une volonté d'unité politico-culturelle se ressent.

Des institutions nationales comme Pro Helvetia, ainsi que des fondations et des associations privées, se fixent explicitement comme but de construire des ponts au-dessus des frontières linguistiques. Des livres sont traduits, des lectures communes mises sur pied, des festivals organisés. L'Institut littéraire suisse de Bienne propose ses cours en deux langues, le français et l'allemand. De surcroît, il existe de nombreux projets littéraires qui se vouent au multilinguisme.

Dans ce sens-là, la Suisse peut donc être considérée comme un laboratoire européen, dans lequel la culture commune fait fi des frontières linguistiques.

Des performances poétiques mettent en scène la littérature de manière vivante, les festivals de littérature permettent des rencontres personnelles directes. Mais, avant tout, c'est aujourd'hui l'Internet qui s'avère être un instrument extrêmement souple, efficace et, en outre, bon marché, de soutien à la littérature.

Tandis que la musique ne nécessite aucune traduction, dans la littérature, la langue s'oppose à une diffusion à travers le monde. Cela explique pourquoi, dans le vaste réseau

La Confédération se caractérise par le fait que le multilinguisme est un élément central de la nation culturelle helvétique

global, il n'existe que peu de sites Web dédiés à la littérature dépassant deux à trois langues.

Toutefois, l'Internet recèle un immense potentiel qui le prédestine pour ainsi dire au soutien de la littérature : il est accessible dans le monde entier, il est flexible, il relie les contenus directement les uns aux autres et il permet la représentation dans les médias textes, audio et vidéo. Les œuvres littéraires peuvent ainsi être présentées de manière variée, et cependant intimement liée.

La question de la traduction reste virulente. Afin de garantir un minimum d'information, il convient de résumer les contenus linguistiques et de les traduire également dans d'autres langues. Par contre, des textes plus longs devraient rester dans la langue d'origine, afin de stimuler la lecture d'une « langue étrangère ».

On pourrait objecter qu'une critique de livre est inutile, tant que le livre en question n'est pas disponible en traduction. Afin de désamorcer cette objection, il faut différencier deux groupes cibles. D'un côté, les éditeurs et les sponsors de manifestations culturelles, qui disposent d'informations de haute qualité sur le Net. C'est précisément en dehors des best-sellers internationaux qu'un tel service peut élargir généreusement le réseau informel déjà existant.

Mais, de l'autre côté, comment éveiller la curiosité des lecteurs pour des livres dont ils ne peuvent pas (encore) lire la langue ? Dans ce cas, une critique bonne et pertinente peut en ouvrir l'accès. Jorge Luis Borges lui-même écrivit, qu'au lieu d'écrire un livre de 500 pages, dont il ne savait pas s'il était bon, il préférerait en livrer tout de suite la critique. Il faudrait rappeler une expérience comme

celle de l'hebdomadaire français, *Courrier international*, qui publie des critiques du monde entier, moins pour les recommander comme lecture que pour faire ressortir les caractéristiques propres aux régions linguistiques.

Ce qui est sûr, c'est que pour transmettre une littérature étrangère, la qualité et la sélection sont elles aussi importantes. Toutefois, si la curiosité de nouveaux usagers doit être éveillée, un tel service a besoin, en plus, d'un complément d'ordre esthétique-sensuel et ludique, sous forme de photos, d'extrait sonores et de vidéos. Afin que non seulement des recherches structurées soient permises, mais aussi que des découvertes inespérées, dues à un heureux hasard, puissent voir le jour, la connexion flexible et intelligente de contenus n'est pas à négliger. Les effets de Serendipity augmentent le plaisir de fouiller. À ce sujet, l'Internet est plus attrayant que les livres, qui sont davantage adaptés à des lectures tranquilles.

Lire, tout le monde le fait

La littérature n'est ni une affaire d'élites, ni un champ d'ébats pour profanes. Lire, tout le monde le fait, c'est pourquoi tout un chacun devrait pouvoir devenir acteur d'un site Web, que ce soit en tant que critique ou que participant à une discussion sur un forum. La problématique essentielle consiste à placer le seuil d'entrée de telle manière qu'un standard qualitatif minimum soit garanti, malgré l'ouverture. De nombreux sites littéraires sur le Web sont aujourd'hui sponsorisés par des éditions et des libraires, en vue de susciter des éloges de leurs produits. Une page de qualité pour la littérature doit au contraire être neutre et plaire à tous ceux qui s'y intéressent.

Oui ... et se pourrait-il que les jeunes,

que l'ordre traditionnel de la lecture rebute, puissent réagir positivement à une offre alternative de textes littéraires ? Des poèmes sur le iPhone se conjuguent parfaitement avec l'habitus d'un jeune d'aujourd'hui.

Les temps changent, les types de lecteurs avec eux. La littérature ne doit pas et ne veut pas rester en arrière. Des Spoken Word Performances et la Slam Poetry d'un côté, et Internet de l'autre, pourraient éveiller les esprits des langues, au-delà des frontières linguistiques. Cela seul ne suffit pas à créer une culture européenne qui puisse pénétrer en tant que telle dans la conscience des gens. Mais cela pourrait y contribuer. Deux choses restent essentielles : d'un côté, les médias numériques et les rencontres personnelles doivent se compléter, de l'autre, le plaisir devrait être aussi associé à une exigence artistique. Ce n'est qu'ensemble qu'elles seront à même d'ouvrir de nouvelles perspectives.

Beat Mazenauer est rédacteur en chef de Readme.cc.

Francesco Biamonte est rédacteur en chef de Culturactif.ch.

www.readme.cc

[Readme.cc](http://www.readme.cc) est une plateforme européenne pour la littérature, qui stimule l'échange en différentes langues sur les livres. Ce qu'elle a de particulier : les participants se photographient avec leur livre préféré, le commentent et conçoivent ainsi leur propre bibliothèque. De telle sorte que [readme.cc](http://www.readme.cc) ne reste pas un forum Internet anonyme, mais devient un espace inspirant des rencontres littéraires et des lectures-surprises. Des coups de cœur sont régulièrement traduits en différentes langues. La plateforme dispose à cet effet d'une documentation littéraire spéciale. Fondé en 2005, [Readme.cc](http://www.readme.cc) existe à l'heure actuelle en dix langues (allemand, anglais, français, italien, danois, slovène, tchèque, hongrois, arabe et hébreu). Le site reçoit le soutien financier du Programme culturel de l'Union européenne. Sa rédaction est parfaitement interconnectée au sein des activités littéraires européennes.

www.culturactif.ch

[Culturactif.ch](http://www.culturactif.ch) est un site Web qui se consacre à la création littéraire contemporaine en Suisse. Fondé en 1997, il est animé depuis 2002 par le Service de Presse Suisse, une association qui a pour but d'encourager l'échange, au-delà des barrières linguistiques. Au fil des ans, avec plus de 2 500 pages html, il est devenu une source remarquable sur la littérature suisse actuelle. Stimulé par un comité rédactionnel multilingue (français, italien, allemand), ce site paraît essentiellement en français, mais des contributions en italien et en allemand sont régulièrement mises en ligne, afin de couvrir toute la littérature helvétique. Sur de nombreuses pages figurent également des résumés dans les trois langues. L'offre de [Culturactif.ch](http://www.culturactif.ch) se caractérise par des rubriques, renouvelées chaque mois, sur la critique, les informations, les textes non parus jusqu'ici.

Superpuissance linguistique En Europe, l'anglais est la lingua franca. Les auteurs britanniques ont un bonus linguistique. Mais pourquoi les Britanniques lisent-ils si peu d'autres auteurs européens ? *Emma House*



L'anglais est la deuxième langue la plus parlée et la plus répandue dans le monde. En 1999, le sociolinguiste britannique David Graddol a constaté que, depuis 1990, la compétence en langue anglaise a augmenté de manière fulgurante sur le continent européen. Plus de 100 millions de personnes – donc près d'un tiers de la population de l'Union européenne – maîtrisaient l'anglais en deuxième langue. Cette évolution est également liée au fait que d'autres formes artistiques et médiatiques sont devenues disponibles en anglais : radio, télévision et cinéma ont contribué à l'emploi de la langue à l'échelle mondiale.

Toutes les œuvres littéraires qui sont publiées en langue anglaise, que ce soit en langue originale ou traduites, ont donc un cercle de lecteurs global. C'est ce que révèle tout

d'abord le nombre de livres qui sont exportés rien que de Grande-Bretagne dans d'autres pays européens. En 2008, des livres ont été exportés de Grande-Bretagne pour un montant de plus de 799 millions de livres sterling dans les 26 autres États membres de l'UE.

D'après les statistiques, la République d'Irlande est le pays qui importe le plus, suivie de près par l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, l'Espagne et l'Italie. Dans de nombreux pays européens, les librairies proposent des titres en anglais, ou bien il existe des librairies spécialisées, tandis qu'il est difficile en Grande-Bretagne de se procurer des livres en langues étrangères.

La langue anglaise occupe une place de monopole parmi les traductions des maisons d'édition européennes. Le Diversity Report 2008, publié par Ruediger Wischenbart, décrit « l'anglais comme étant la langue originale (ou langue source) nettement dominante pour les traductions, et dont le taux est passé de 40 à plus de 60 pour cent en moyenne en l'espace de 15 ans. » En 2007, 6 160 droits et licences ont été acquis en Allemagne. Le monde anglo-américain, avec un taux de 67 pour cent, est de loin le numéro un.

Outre l'anglais, le français compte toujours parmi les langues les plus importantes qui sont traduites, suivi, en ordre variable, par l'italien, l'espagnol, le hollandais et le russe. Deux pays scandinaves figuraient

en 2007 parmi les dix langues sources les plus importantes, dont le norvégien (8e) et le danois (10e). Néanmoins, aujourd'hui comme hier, c'est la demande d'auteurs anglais et américains qui domine en Europe.

Il n'existe que peu de statistiques représentatives concernant les traductions entre les autres langues européennes. On sait cependant que l'échange linguistique est bien inférieur à ce qu'il pourrait être. Selon la langue, les raisons varient, l'une étant certainement le manque de traducteurs. Un exemple en Slovaquie : au cours des années 1970 et 1980, une traductrice productive a réalisé des douzaines de traductions de la langue turque. Toutefois, après son départ à la retraite, aucun successeur ne prit la relève, et les romans les plus récents d'Orhan Pamuk ont donc été traduits de l'anglais en slovaque.

La situation peut légèrement se modifier lorsque des agents littéraires passionnés et engagés font leur apparition, comme par exemple Nermin Molloaglu, qui représente 58 auteurs turcs et vend avec succès des droits de traduction pour les titres de ses auteurs.

Mais il n'est pas inhabituel qu'un livre soit traduit d'une autre langue européenne (minoritaire en particulier) en anglais uniquement pour pouvoir être traduit dans d'autres langues européennes, et non parce qu'on attend un succès commercial de l'édition anglaise.

Toutefois, au cours des 30 dernières années, la littérature facile de divertissement a été traduite de manière accrue à l'intérieur de l'Europe, atteignant des chiffres de vente élevés. Henning Mankell, par exemple, atteint avec chacun de ses livres le million de tirages. Stieg Larsson a vendu 13 millions de livres dans le monde entier.

En raison de la dominance globale de la langue anglaise, il existe un choix énorme de

publications en anglais. On pourrait dire que la population des USA et de la Grande-Bretagne font preuve d'un certain chauvinisme. La moitié des titres traduits chez les éditeurs européens est en anglais dans l'original. Dans certains cas, jusqu'à 50 pour cent des livres publiés par une édition sont des traductions. Parallèlement, la statistique la plus souvent citée (trois pour cent de l'ensemble des titres parus en Grande-Bretagne sont des traductions) correspond tout à fait à la réalité actuelle. Pourquoi les Européens veulent-ils lire nos livres, mais que l'inverse n'est pas valable ?

Pour une maison d'édition britannique, la publication de la traduction d'un titre signifie des frais. En général, on travaille avec des lecteurs spécialisés, et la publication est considérée comme beaucoup plus risquée que la publication d'un titre en langue anglaise originale. Contrairement aux grandes maisons d'édition dans les autres pays européens, ce risque n'est pas calculé dans le modèle économique des éditeurs britanniques. Par conséquent, la littérature traduite représente toujours en Angleterre une petite minorité.

La dominance de l'anglais

Ce sont souvent des maisons d'édition plus petites et spécialisées qui prennent ce risque, sans disposer des ressources des grandes éditions pour investir dans la promotion. Mais, dans le climat économique actuel, en particulier dans la librairie en Grande-Bretagne, les petites maisons d'édition sont obligées de minimiser leurs risques. Néanmoins, au cours des 25 dernières années, le pays a fortement évolué quant à la publication de titres traduits.

Les pays européens investissent beaucoup d'énergie et de moyens financiers dans la

promotion de leurs talents locaux, et la traduction est subventionnée. NORLA (Norvège) et la Fondation pour la production et la traduction de littérature néerlandaise n'en sont que deux exemples. C'est certainement un facteur essentiel pour les éditeurs anglais, lorsqu'ils prennent le risque de publier une traduction.

La publicité joue un rôle important pour l'accès au marché. Comme ce n'est pas rentable, les grandes chaînes sont rarement prêtes à s'investir dans la promotion de titres traduits. Les modes influencent grandement le succès des titres traduits, comme la redécouverte de l'Europe de l'Est à la fin du siècle dernier.

Des newsletters spécialisées ont également une incidence sur les traductions, par exemple *New Books in German*, une publication qui présente au marché britannique la littérature germanophone d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse et qui paraît deux fois par an. Selon le Börsenverein des Deutschen Buchhandels (Association des libraires et éditeurs allemands), le nombre de droits vendus en Grande-Bretagne pour des traductions en anglais est passé de 103 en 2000 à 160 en 2008, bien que ces chiffres ne comprennent pas que des titres littéraires.

Même s'il n'existe pas en Grande-Bretagne d'organisations spéciales comme NORLA, s'occupant exclusivement de la traduction de littérature britannique dans d'autres langues, l'Arts Council England apporte cependant son soutien aux éditeurs britanniques pour la traduction en anglais de littérature étrangère. Il existe aussi un grand nombre de récompenses pour la littérature traduite, parmi lesquelles le prestigieux Independent Foreign Fiction Prize, qui fait énormément augmenter les chiffres de vente des lauréats et de tous ceux qui sont parvenus jusqu'à la présélection.

Le PEN-Club anglais encourage également la littérature traduite. De surcroît, des festivals de littérature se transforment de plus en plus en vitrine pour des écrivains d'autres pays, grâce à la passion et à l'influence qu'exercent sur les organisateurs de ces festivals des personnes comme Rebecca Morrison, du Goethe Institut, et Svetlana Adjoubei, de l'Academia Rossica, une fondation pour encourager la littérature russe en Grande-Bretagne. Des éditeurs ayant endossé le risque d'une traduction s'emploient également à la commercialisation de ces livres. Bloomsbury va prochainement enrichir sa bibliothèque online d'un rayon comportant de nombreuses traductions sous le titre « International Fiction ».

Peut-être que l'engagement passionné d'individus et de différentes organisations, le chiffre croissant de romanciers européens comme Stieg Larsson ou Carlos Ruiz Zafón, qui se vendent avec succès dans un large cercle de lecteurs, ainsi qu'un accès au marché élargi grâce aux médias électroniques, contribueront à ce que davantage de titres d'auteurs européens atteignent le marché britannique. Sans moyens financiers constants et plus élevés, sans un soutien plus énergique de la part des libraires et une présence plus importante au sein du public britannique, il nous reste cependant un long et pénible chemin à parcourir.

Emma House est la directrice internationale de l'Association des éditeurs britanniques.

De la lecture à la communication

Le rôle du British Council en Europe dans l'encouragement aux relations culturelles, à travers la littérature.

Le but du British Council est de développer l'engagement et la confiance vis-à-vis du Royaume-Uni grâce à l'échange de savoir et d'idées dans le monde entier.

Nous croyons fermement à l'importance de cette mission, que nous envisageons comme un contrepoids aux nombreux défis globaux de notre époque. La littérature et les écrivains peuvent apporter une importante contribution à notre travail, et le British Council peut s'enorgueillir d'une longue et brillante histoire au cours de laquelle ces forces influentes ont soutenu notre travail.

De toutes les formes artistiques, la littérature est, par sa densité, la plus effective, lorsqu'il s'agit de transmettre des contenus et des réalités alternatives. Néanmoins, loin de n'être qu'une communication d'idées, l'acte de lire ou d'écouter des œuvres littéraires provenant d'autres cultures est davantage un acte d'échange international, dans sa forme la plus pure et la plus simple. Les grands écrivains ont toujours tiré profit de leurs séjours à l'étranger et de l'interaction avec d'autres cultures. Si l'on prend l'exemple de écrivains des îles britanniques, ce n'est un secret pour personne qu'une grande partie des thèmes de Shakespeare sont empruntés à des originaux européens. La puissance de création collective des poètes anglais romantiques ne peut être considérée sans tenir compte de leurs expériences réalisées en Europe au XVIIIe siècle : les événements de la Révolution française ont influencé la pensée de Wordsworth et de Shelley, tandis que Byron et Keats trouvèrent en Suisse, au Portugal, en Italie et en Grèce la coulisse culturelle de leurs méandres sensuels.

En entrant dans le XXe siècle, l'engouement des générations passées pour le « Grand Tour » se perpétue dans le ferment littéraire du Paris des années vingt et son rôle de centre culturel des écrivains anglophones (surtout américains). Cette influence se fait fortement ressentir dans la littérature anglaise des années trente. Il suffit de regarder l'engagement intellectuel de George Orwells, Stephen Spenders et autres pour la guerre civile espagnole.

Au cours de la seconde moitié du XXe siècle, l'apparition d'écrivains tels que Doris Lessing, Salman Rushdie et Hanif Kureishi a marqué la scène littéraire britannique de manière indélébile d'un pedigree post-colonial. Ces exemples font partie des apocryphes des canons littéraires anglais, et rappellent sur quelle base internationale tant de chef-d'œuvres ont vu le jour.

Dans le travail du British Council, nous attachons beaucoup d'importance à dépasser notre propre rayon d'action : l'impact du travail dans les relations culturelles est assurément flou et nos buts sont à la fois fixés à long terme et amples. En termes de travail pour la littérature, ce qui nous intéresse avant tout, c'est la riche interaction qui résulte des échanges créatifs, personnels et culturels que font des auteurs avec des lecteurs et des écrivains d'autres pays. Sous-produit favorisé par ce dialogue, nous cherchons à le faire fructifier : la nouvelle œuvre et la créativité qui naissent des relations qui se sont forgées entre les auteurs et les traducteurs, les éditeurs et les intellectuels, les lecteurs et les entrepreneurs du domaine créatif.

En Europe, le British Council peut se prévaloir d'une expérience riche et variée en ce qui concerne le rapprochement fructueux de lecteurs de tout le continent avec les meilleurs écrivains du Royaume-Uni. Une constante très appréciée de notre programme littéraire, est le séminaire annuel au cours duquel se retrouvent 45 écrivains de l'Europe entière, le Walberberg Seminar on Contemporary Literature, représentant un vaste mélange de critiques littéraires, de professeurs d'anglais, des éditeurs, des journalistes et des traducteurs. Fondé en 1986 par feu Malcolm Bradbury, un auteur visionnaire, le séminaire a présenté un grand nombre d'auteurs britanniques contemporains à un public-clef européen. En 2009, il a eu lieu à l'Akademie Schmöckwitz de Berlin, sur le thème : Changing Literary Climates. Dirigé par Patricia Duncker, il présentait David Edgar, James Meek, Michael Symmons Roberts, Rachel Seiffert et Simonetta Wenkert.

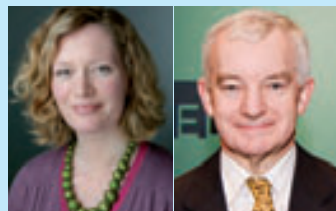
Visant un plus jeune public, nous avons travaillé durant les dernières années avec nos collègues chargés de l'enseignement à développer « Britlit », un projet qui utilise le cadre culturel de la littérature britannique contemporaine pour enseigner la langue anglaise. Un élément-clef de ce concept pédagogique, qui connaît un fort succès, consiste à faire participer des auteurs anglais aux cours, dans des écoles de

l'Europe entière. Ainsi des élèves au Portugal et en Italie ont pu rencontrer Romesh Gunesekeera et Michael Rosen, l'auteur britannique unique pour la jeunesse, ancien lauréat du Children's Laureate, qui leur a fait une démonstration de ce qu'est conter de merveilleuses histoires, et ont pu découvrir le potentiel énorme que renferment les textes écrits.

Nous sommes présents dans de nombreux autres projets à travers le continent. Comme la popularité des festivals littéraires grandit, nous travaillons à mettre à profit les multiples possibilités qu'offrent ces plateformes diversifiées du discours littéraire. Nous collaborons au festival de Hay, de Ségovia et de Grenade.

Outre ces formes plus établies de débats et d'échanges, il existe des projets faisant preuve d'invention, tels que Words Converge, qui relie la poésie, flanquée de technologie innovatrice, à l'art dans l'espace public. Le projet développe des formes de présentation et de manipulation de la poésie en employant différentes plateformes, comme, par exemple, des écrans vidéo, des bâtiments et des portables. Des poètes, leaders de la jeune génération, et des artistes visuels de Roumanie, d'Israël, de Grèce, de Géorgie et de Grande-Bretagne vont utiliser ces plateformes afin de créer des installations basées sur des textes.

Grâce à notre travail avec le monde international de l'édition, nous augmentons les chances de pouvoir établir des relations culturelles, recélées par le contexte économique. Les programmes, par exemple, que nous avons patronnés en l'honneur de chacun des Market Focus Country du Salon du Livre de Londres, ont encouragé l'établissement de relations solides et fructueuses entre différentes nations, et ceci grâce au moyen qui possède le plus de pouvoir durable : le mot écrit.



Tanya Andrews est responsable du service littérature au British Council.

Patrick Hart est le directeur adjoint du British Council en Allemagne.





Petites et grandes nations de traducteurs L'histoire de la langue catalane peut s'enorgueillir de remonter à plus de mille ans. La Catalogne – avec Barcelone, sa capitale – est aujourd'hui le centre d'édition le plus important du monde hispanique. La proportion de traductions en catalan, qui est tout de même parlé par 8 millions de personnes dans quatre États, est importante.

Josep Bargalló



Entre le XIII^e et le XIV^e siècles, la diversité de la culture romane du Moyen Âge connut une percée avec le philosophe Ramon Llull. Avec son œuvre écrite en catalan, il prépara la voie, encore en parallèle avec le latin, à l'emploi des nouvelles langues : pour la diffusion d'idées, pour la théologie et les publications scientifiques.

En même temps que d'autres littératures romanes, une production littéraire s'amorça ces années-là en Catalogne. Des poètes comme Ausiàs March et des auteurs de prose comme Joanot Martorell, dont le livre *Tirant lo Blanc* fut le seul à sauver *Don Quichotte des flammes*, marquèrent la culture littéraire de langue catalane, et permirent au catalan d'accéder à une place particulière en Europe.

La diffusion du catalan grâce aux vagues

de l'histoire européenne, en particulier dans l'espace méditerranéen, a conduit à ce qu'il soit aujourd'hui parlé par 8 millions de personnes. Le catalan surpasse ainsi numériquement la moyenne des langues officielles de l'Union européenne. Depuis quatre ans, le catalan est aussi reconnu comme langue de travail et langue de présentation dans quelques domaines des institutions européennes. Et cela, bien qu'il ne s'agisse pas de la langue officielle d'un pays membre.

En 2004, la littérature catalane fut l'invitée de la Foire internationale du livre de Guadalajara (Mexique), la foire la plus importante d'Amérique Latine. En 2007, la culture catalane fut le thème central de la Foire du Livre de Francfort. Cette année, le World Voices Festival à New York fut ouvert par le poète catalan Narís Comadira, et pour l'année qui vient, la poésie catalane est invitée au Marché de la Poésie à Paris.

Indiscutablement, depuis Ramon Llull, des auteurs et des œuvres universels sont nés de la littérature catalane. Il suffit de mentionner ici le célèbre critique littéraire américain, Harold Bloom, qui a aussi écrit sur Llull, et qui a accueilli dans *The Western Canon* (1994) six écrivains catalans du XX^e siècle : Carles Riba, J. V. Foix, Mercè Rodoreda, Salvador Espriu, Joan Peruchó et Pere Gimferrer.

Il ne faut pas oublier les records de ventes de la traduction allemande des romans de

Jaume Cabré – *Les veus del Pamano* (Les Voix du fleuve) – et de Maria Barbal – *Pedra de Tartera* (Comme une pierre qui roule) autour de la Foire du Livre de Francfort en 2007, ou le nombre considérable de langues dans lesquelles d'autres auteurs catalans contemporains ont été traduits, comme Baltasar Porcel, disparu récemment, Quim Monzó ou Albert Sánchez Piñol.

La Catalogne – avec sa capitale Barcelone – est le centre d'édition le plus important du monde hispanique. Les éditions catalanes ne vendent pas seulement dans toute l'Espagne, mais elles exportent également dans tous les pays d'Amérique Latine, dans lesquels, en plus, elles alimentent des filiales ou sont associées à des entreprises locales.

En 2006, rien qu'en Catalogne, 30 709 livres ont été publiés, dont 10 861 en catalan. Ce chiffre est d'autant plus frappant que le marché des livres catalans est bien plus limité que celui des ouvrages espagnols.

Nombre total de traductions publiées du catalan

	2002	2003	2004
Espagnol	628	756	854
Anglais	493	492	456
Français	201	197	164
Allemand	99	95	95
Autres	158	67	137
Total	1 579	1 607	1 706

Pour la majeure partie de ces livres, il ne s'agit naturellement pas de production littéraire, mais des genres les plus divers.

Un coup d'œil sur les subventions des traductions de prose pour adultes, de théâtre et de poésie, qui sont délivrées par l'une des institutions du gouvernement catalan compétentes en ce domaine, montre le spectre de la diversité des langues d'origine. Même si la position dominante de l'anglais est évidente, on a traduit (à côté d'autres langues) du hon-

grois, du portugais, du japonais, de l'arabe et de l'hébreu. Ce qui est remarquable, c'est que la plupart des éditions catalanes réalisent une grande partie de leurs traductions sans aucune aide publique.

Pour la Catalogne, il est important, d'une part, d'être ouverte aux cultures du monde, de les accueillir, et de le faire dans sa propre langue ; ce qui est toutefois plus important encore, c'est qu'elle se transmette elle-même à l'extérieur. C'est pour cette raison qu'est pratiquée une politique culturelle d'encouragement aux traductions des ouvrages écrits en catalan. Bien que différentes institutions travaillent sur ce terrain, la grande partie de cette mission est assumée par l'Institut Ramon Llull. Il s'agit d'une organisation commune au gouvernement catalan et au gouvernement des Baléares, dont le but est de promouvoir la langue et la culture catalanes à l'étranger. L'Institut Ramon Llull soutient exclusivement des traductions du catalan dans d'autres langues. Ce soutien revient directement aux éditions respectives des pays concernés.

Nombre de traductions subventionnées du catalan dans d'autres langues

	2008
Français	16
Espagnol	14
Italien	13
Portugais	10
Allemand	7
Anglais	4
Grec	3
Hongrois	3
Néerlandais	3
Polonais	2
Roumain	2
Chinois	2
Croate	1
Russe	1
Serbe	1
Total	82

Le nombre des traductions a augmenté ces dernières années. Cela tient à des raisons diverses, mais la Foire du Livre de Francfort de 2007, avec l'accent porté sur le catalan, y est pour beaucoup. Grâce à elle, le nombre de traductions a nettement augmenté, surtout vers l'allemand. Par comparaison, en revanche, les traductions en langue anglaise sont faibles.

Du pont à la digue

Cette réalité s'applique toutefois à toutes les autres langues. Une étude de la situation internationale des traductions littéraires, publiée en 2007 par l'Institut Ramon Llull en collaboration avec le Pen Club américain – Ser traduït o no ser (« Être traduit ou ne pas être ») – met en évidence l'un des grands problèmes de la globalisation culturelle. La langue dominante résiste à la réception d'autres langues et passe ainsi du pont à la digue.

Alors qu'on lui demandait quelle était la langue globale de l'Europe, Umberto Eco répondit un jour que la langue européenne en soi était la traduction. Même si cela paraît ironique, ou ressemble à une échappatoire pour éviter une question délicate, il s'agit quand même de l'entière vérité. La seule langue que tous les Européens comprennent, de même que tous les habitants de la planète, est leur propre langue. Même si l'anglais l'emporte, il est clair que la plupart des habitants de la terre ne comprennent pas cette langue, sans parler de disposer d'une

connaissance suffisante pour la réception de littérature.

Le nombre de personnes qui parlent la langue dans laquelle il rédige son œuvre n'est donc pas vraiment important pour un écrivain. Ce qui importe, c'est la qualité de son texte et la réception de celui-ci au moyen de la traduction dans la langue des lecteurs.

Si une culture se ferme à la réception d'autres littératures, jamais elle ne comprendra le monde dans son ensemble. Mais une culture qui ne possède pas d'instruments pour atteindre d'autres cultures n'est pas complète non plus, car sa propre existence n'est entière que si elle est reconnue par les autres. Cela devrait être encore davantage pris en considération en Europe.

Josep Bargalló est directeur de l'Institut Ramon Llull à Barcelone.



abcdefghijklmnopqrstuvwxyz

ABCDEFGHIJKLMNO[☆]PQRSTUVWXYZ

123456789[☆]0

Changement retardataire de système intellectuel Le manque de compétences des élèves en lecture et la fermeture de bibliothèques publiques : qu'en est-il de la culture de la lecture en Europe ? Un regard sur la Hongrie, un pays dont les éditions et les librairies comptent parmi les plus anciennes de l'activité du livre en Europe. *László L. Simon*



Aujourd'hui, 40 pour cent de Hongrois lisent au moins un livre par an. La tendance est nettement en baisse. Durant le régime communiste et juste après la chute du mur, on comptait encore 60 à 65 pour cent de Hongrois qui recouraient régulièrement au livre. Au tournant du siècle, ils étaient encore près de 50 pour cent.

Le recul de la lecture n'est pas une particularité hongroise. Dans le monde entier, le mot imprimé perd de l'importance, et de plus en plus des médias électroniques déterminent le quotidien des gens. Des systèmes de valeurs qui se modifient et une surabondance d'offres du marché libéralisé des médias font le reste pour que le livre traditionnel connaisse de plus en plus de difficultés. Les études européennes com-

parées montrent que, s'agissant de la consommation de lecture, la Hongrie se situe en milieu de terrain. Ce n'est que pour la fréquentation des bibliothèques que la Hongrie se situe au-dessous de la moyenne européenne. Par contre, il en va autrement quant à la possession de livres : les Hongrois en ont accumulé entre leurs quatre murs une quantité qui dépasse la moyenne.

Sous Ferenc Gyurcsány, Premier ministre pendant cinq ans jusqu'en avril 2009, les suppressions de financements gouvernementaux des institutions culturelles publiques, comme les bibliothèques, les musées et les centres culturels, ont été particulièrement massives. Conséquence : les bibliothèques doivent licencier des employés, annuler de nouvelles acquisitions et réduire les horaires d'ouverture. Au cours de l'été 2009, des congés obligatoires ont de plus en plus souvent été décrétés dans les grands établissements publics, entre autres aussi à la Bibliothèque nationale hongroise. D'autres bibliothèques publiques vont suivre.

Dans le pays, le secteur culturel se trouve confronté à des problèmes toujours plus graves. Ceux-ci exigent des solutions nationales, parce que c'est surtout l'État lui-

même qui les a provoqués. Les dernières coalitions gouvernementales ont remis le maintien et l'entretien de la culture entre les seules mains de la société hongroise. L'État s'est de plus en plus replié.

La crise économique n'est pas seule en cause. L'incompétence de politiciens responsables et leur ignorance vis-à-vis de la culture jouent aussi un rôle. En même temps, le fossé entre riches et pauvres dans le pays se creuse à vue d'œil, si bien que de moins de moins de gens sont en situation d'accéder à la culture. Les fonds d'État sont souvent répartis de manière inéquitable par différents canaux administratifs et institutionnels. Une grande partie de l'argent est versée dans la capitale, Budapest, et les grandes villes, si bien que la population rurale est fortement défavorisée.

Repli de l'État

Alors que l'État se retire, personne ne se soucie de trouver des alternatives. Le sponsoring culturel et les mesures nationales d'encadrement nécessaires ne sont pas encore très développés en Hongrie. Les institutions culturelles continuent donc à se tarir, le niveau de la vie culturelle baisse, de moins en moins de gens s'intéressent

Deux décennies après la chute du rideau de fer, il manque toujours en Hongrie de ces grandes œuvres littéraires qui effectuent une analyse critique des répercussions du communisme ou aident précisément à comprendre le monde postsocialiste et du capitalisme sauvage

à la culture. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles on lit de moins en moins en Hongrie.

Le recul de la culture de la lecture a des conséquences qui apparaissent de manière particulièrement évidente dans les études de l'enquête PISA des dernières années : pour les compétences en lecture et compréhension de textes, les élèves hongrois de quinze ans ne font pas particulièrement bonne figure, ils se situent dans le tiers inférieur des pays testés.

À cela s'ajoute que la littérature elle-même est de plus en plus soumise à l'esprit du temps. Elle n'offre aucune explication du monde et elle se fait de plus en plus rarement un instrument important de la culture morale et intellectuelle. Le livre ne fait plus partie non plus des sources d'informations primaires. Une conséquence : deux décennies après la chute du rideau de fer, il manque toujours en Hongrie de ces grandes œuvres littéraires qui effectuent une analyse critique des répercussions du communisme ou aident précisément à comprendre le monde du postcommunisme et du capitalisme sauvage.

D'autres pays postcommunistes d'Europe centrale et de l'Est montrent que cela ne doit pas être obligatoirement ainsi. C'est là-bas justement qu'ont été produits de ces grands chef-d'œuvres de la littérature contribuant à la compréhension du passé récent et à une nouvelle image nationale. Ceci ne veut pas dire que les belles-lettres hongroises contemporaines n'abondent pas en bons ouvrages. Les auteurs répondent la plupart du temps à l'attente qu'un livre devrait être amusant. C'est pourquoi il ne faut

pas non plus nous étonner qu'Imre Kertész n'ait pu accéder à la liste des cinq écrivains les plus vendus qu'après avoir reçu le prix Nobel, et même pas avec l'ouvrage couronné, *Être sans destin*. En 2003, son livre *Liquidation* se vendit à 30 000 exemplaires, tandis que la première et la deuxième place de la liste des best-sellers étaient occupées par László Lőrincz L., qui publie sous un pseudonyme anglais : avec « *Siva recommence à danser* » (140 000 exemplaires) et « *Les loups-garous dans le château* » (70 000 exemplaires). En 2004, le même auteur est revenu avec de nouveaux livres aux deux meilleures places, tandis que Kertész n'arrivait même pas dans les cinq premières. Par contre, Miklós Vámos fut le seul écrivain hongrois exigeant à y parvenir.

Les faits montrent que les écrivains hongrois devenus célèbres à l'Ouest ne font pas partie des plus lus chez eux. Il est de plus évident qu'il y a des écrivains exceptionnels et beaucoup lus en Hongrie, mais qui n'arrivent guère ou difficilement à l'étranger. Une raison à cela n'est pas seulement le manque d'intérêt des agences étrangères, mais aussi le manque d'engagement des institutions culturelles hongroises. Les nouveaux livres sont uniquement à la merci des mécanismes du marché et du bon vouloir des médias.

Les ouvrages d'écrivains étrangers occupent une place de plus en plus importante dans les rayons des librairies. L'an dernier, plus de la moitié des titres venaient de l'étranger, ils représentaient 75 pour cent des exemplaires vendus. Tandis que la vente de livres est globalement en régression, celle d'auteurs hongrois se réduit

de manière disproportionnée. Il en va de même pour les belles-lettres classiques, et les œuvres contemporaines représentent désormais plus des deux tiers de la littérature publiée actuellement.

La littérature exigeante est supplantée par les nouveaux best-sellers et les livres de non-fiction. Après le changement de système en 1989, l'intérêt pour des écrivains d'outre-Atlantique, comme les auteurs de best-sellers et de thrillers Danielle Steel, Robin Cook et Steven King, a augmenté d'un bond.

Auparavant, la littérature contemporaine de valeur était lue essentiellement par des gens de niveau d'études supérieur, et pourtant le nombre de lecteurs intellectuels n'a pas augmenté, bien que beaucoup plus de jeunes se soient inscrits dans les universités au cours des vingt dernières années.

Comme dans de nombreux autres pays, le *Da Vinci Code* de Dan Brown et les volumes du *Harry Potter* de J.K. Rowling ont été de grands succès auprès des jeunes ces dernières années, avec plus de 200 000 exemplaires vendus par an.

Alors que les éditions et la librairie hongroises comptent parmi les plus anciennes de l'activité du livre en Europe, ce sont des multinationales qui dominent aujourd'hui le marché. Trois groupes possèdent non seulement des chaînes de commerce de détail, de grandes librairies et de gigantesques entrepôts, mais ils ont aussi acheté les anciennes maisons d'édition déjà renommées à l'époque du socialisme. Ils ont mis ainsi

La structure du marché est de nos jours tellement déformée qu'en Hongrie, le public culturel est menacé

dans l'embarras les petites éditions indépendantes qui ne disposent pas de leurs propres circuits de distribution. Celles-ci doivent aujourd'hui non seulement se battre contre le manque de capitaux, mais aussi prendre de grands risques sur le marché.

Les groupes passent en revue les livres qu'ils transmettent aux petits libraires. Les petits commerçants sont donc livrés aux marchands en gros. Étant donné que les entreprises multinationales ne spéculent que sur le profit le plus élevé possible, elles ne transmettent pas les livres qui marchent bien aux petits magasins, mais les vendent elles-mêmes. Elles adressent aux petits commerçants les livres qu'elles n'estiment pas vraiment rentables. Ce sont pour la plupart des ouvrages difficiles, que les librairies ont du mal à écouler, puisqu'il n'y a pas de publicité. Les petits magasins ne trouvent donc pas preneurs pour leurs livres.

La structure du marché est de nos jours tellement déformée qu'en Hongrie, le public culturel est menacé. Des livres importants ne parviennent pas dans le commerce, et le public cible ignore totalement leur existence.

En sous-finançant le secteur culturel, le gouvernement le laisse de plus en plus déperir. L'art et certains médias réagissent par une sorte d'hostilité envers l'élite. Il ne s'agit pas d'une tendance néomarxiste, mais davantage d'une déception à propos de la nouvelle élite politique qui ne s'est que partiellement renouvelée après la chute de la dictature. Tandis que le crédit de la politique continue à baisser en même temps que l'acceptation de la classe politique actuelle, on comprend que l'élite politique

doive lutter contre des problèmes de légitimité.

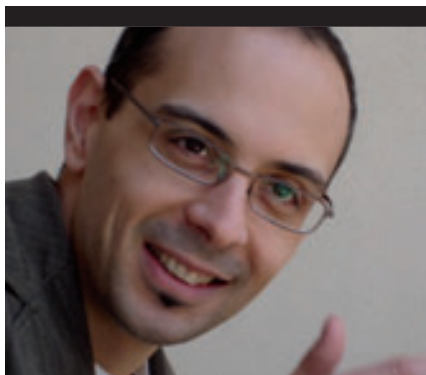
Les voix hostiles envers l'élite, qui se font de plus en plus fortes, favorisent les groupes politiques radicaux, et les cercles postcommunistes instrumentalisent ce phénomène en fonction de leurs intérêts, en collaboration étroite avec des journalistes et des intellectuels.

C'est pourquoi, vingt ans après l'effondrement de la dictature, on ne peut toujours pas parler en Hongrie d'ordre de valeurs stable au sein de la société, dans lequel les institutions se régulent et se contrôlent elles-mêmes, ou sont créées par la société civile.

Pour la littérature aussi, l'écrivain János Sebeők parle d'un changement retardataire de système intellectuel. Selon lui, « de nos jours, psychologiquement, la littérature est toujours un phénomène politique, tandis que la peinture est un phénomène artistique. Aujourd'hui encore, la littérature est le théâtre de simulation des conflits politiques. »

László L. Simon, né en 1972, publie régulièrement des essais, des études et des ouvrages littéraires. Il est rédacteur du magazine de sciences sociales Kortárs et conservateur de la galerie hongroise Műhely. De 1998 à 2004, il a été président de l'Organisation des jeunes écrivains, il est depuis 2004 secrétaire de l'Union hongroise des écrivains.

L'ombre pérenne de Socrate Sur les traces de Cervantes et de Rabelais, il s'agit pour les auteurs d'aujourd'hui de redécouvrir les racines du roman en Europe. L'esprit de l'humour et de l'ironie, pour exprimer différentes vérités. C'est seulement ainsi que le continent parviendra à recouvrer sa capacité culturelle de témoignage. *Stefano Zangrando*



Aucun des nombreux débats sur ce que l'on appelle les racines européennes ne s'est sérieusement confronté à cet art littéraire, apparu avec l'Europe moderne, qui a mis l'Europe en avant : l'art romanesque. Peut-être parce qu'il manque au roman le sérieux qui pourrait en faire la racine de quelque chose.

Il se présente plutôt sous la forme d'un arbre autonome, comme le suggère le titre d'un bel essai de l'écrivain et critique Massimo Rizzante (*L'Albero*, Venise, 2007). Un arbre ayant grandi dans le même « domaine narratif » qui a vu prospérer autrefois la poésie épique classique et d'autres genres littéraires précurseurs, comme le « roman » grec ou byzantin – même si cette poésie narrative des premiers et deuxième siècles après J.-C. ne portait

pas ce nom –, ainsi que différentes épopées et romans de chevalerie du Moyen Âge. Ces derniers furent appelés « romans », parce qu'ils étaient écrits dans la langue populaire, la *lingua romana*, contrairement aux écrits savants rédigés en *lingua latina*.

Malgré son esprit libre, le roman moderne appartient toutefois aux genres qui nous font le mieux comprendre la culture européenne.

Le nouveau départ du roman commence à la Renaissance, au siècle des grandes découvertes géographiques et scientifiques qui ont procuré aux Européens une conscience radicalement nouvelle de leur place relative en tant qu'individu, à la fois dans le monde et dans l'univers. D'emblée, il s'est présenté comme une réplique comique et parodique à la culture officielle. Dans *Gargantua et Pantagruel* de François Rabelais (paru en cinq volumes, 1532-1564), le narrateur Alcofribas Nasier (anagramme du nom de l'auteur) se hisse dans la bouche du protagoniste, le jeune géant Pantagruel, et il y trouve un « nouveau monde » dans lequel les dents apparaissent comme des montagnes, aux pieds desquelles s'étendent de vastes prairies, forêts et villes ainsi qu'un village dans lequel les habitants gagnent leur vie en dormant, ceux « qui ronflent fort » recevant les gages les plus élevés.

Dans le *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes (1605-1615), le gentilhomme

Alonso Quijano, enthousiasmé par le roman chevaleresque du Moyen Âge, décide de devenir lui-même chevalier errant et protecteur des pauvres, des veuves et des orphelins, sous le nom Don Quichotte de la Manche. « Quand Dieu quittait lentement la place d'où il avait dirigé l'univers et son ordre de valeurs, séparé le bien du mal et donné un sens à chaque chose, Don Quichotte sortit de sa maison et il ne fut plus en mesure de reconnaître le monde. Celui-ci, en l'absence du juge suprême, apparut subitement dans une redoutable ambiguïté ; l'unique vérité divine se décomposa en centaines de vérités relatives que les hommes se partagèrent. Ainsi, le monde des Temps modernes naquit et le roman, son image et modèle, avec lui . »

C'est ce qu'écrivit Milan Kundera dans la première partie de son livre *L'Art du roman* (1986). Parmi les contemporains, Kundera est l'auteur de romans qui s'est le plus employé à l'approche théorique de ce qu'il soutient considérer lui-même comme un art authentique et vrai, et pas seulement comme un genre littéraire parmi d'autres. C'est ce que réclame sa vision du monde particulière, une vision ironique, critique, prosaïque, consciente de l'ambiguïté ontologique des choses humaines et de leur inévitable matérialité.

Lors d'une conférence qu'il a tenue en 1985 à Jérusalem et qui est également reproduite dans le volume cité, Kundera renvoie à un autre épisode de Gargantua et Pantagruel. Dans le troisième livre, Panurge,

ami fidèle de Pantagruel, est tourmenté par la question de savoir s'il doit se marier ou non. Il s'agit là de débattre sur ce doute sous tous les angles ; dans ce but, Panurge prend conseil auprès d'innombrables spécialistes et savants, mais à la fin, il ne sait toujours pas ce qu'il doit faire.

Sagesse de l'indécision

Quelle leçon peut-on tirer d'une telle indécision qui présente une grande similitude avec l'ambiguïté de la vérité sur laquelle Don Quichotte projette son idéal chevaleresque ? Si l'on suit Kundera, elle consiste donc dans la « sagesse de l'indécision », qui se révèle dans le fait que, dans la littérature comme dans la vie, on apprend à réfléchir à « une quantité de vérités relatives et contradictoires ». C'est une sagesse qui se trouve à l'opposé de l'ego cogitans de Descartes : « La sagesse du roman se distingue de la sagesse de la philosophie. Le roman n'est pas né de l'esprit théorique, mais de l'esprit de l'humour . »

Si cela est juste, il n'y a rien de plus éloigné de l'esprit du roman moderne que l'attitude héroïque des héros dans les romans chevaleresques du Moyen-Âge ou la soumission à la volonté divine, qui caractérise les protagonistes amoureux des romans grecs ou byzantins, et leurs auteurs. Mais si l'arbre du roman moderne appartient effectivement au même registre narratif que ses précurseurs, il faut chercher ailleurs les modèles de son « esprit de l'humour ».

Ortega y Gasset, suivant une intuition de Friedrich Schlegel, les a identifiés et, dans ses *Méditations sur Don Quichotte* (1914), il a mis en lumière la parenté de style de Cervantes avec le Banquet de Platon et le mythe antique. À la fin du Banquet, Aristodème, réveillé par le chant du coq, re-

Le roman moderne appartient aux genres qui nous font le mieux comprendre la culture européenne

marque que les convives de la veille dorment ou sont déjà partis, à l'exception d'Agathon, le poète tragique, d'Aristophane, le poète comique, et de Socrate, qui mène la conversation. Aristophane est trop somnolent pour se rappeler tous les détails, mais il se souvient « que Socrate les avait contraints à avouer que c'était l'affaire d'un seul et même homme de pouvoir composer des comédies et des tragédies, et ton poète tragique, avec son intelligence pour l'art, était aussi poète comique. »

Mais après les agapes et les discussions nocturnes, Aristophane et Agathon ne peuvent plus suivre le fil des idées de Socrate, et ils s'endorment l'un après l'autre. C'est seulement de nombreux siècles plus tard que Shakespeare et Cervantes vont personnifier le « poète tragicomique » prôné par Socrate. Mais si la chance de Shakespeare est un fleuve majestueux qui coule à travers les quatre derniers siècles de culture européenne sous la protection de digues solides, comment désigner ce que Kundera appelle « l'héritage décrié de Cervantes » ?

Dans le discours de Jérusalem, l'écrivain tchèque déclare : « Un des échecs de l'Europe est de n'avoir jamais compris l'art le plus européen – le roman. Ni son esprit, ni ses immenses connaissances et découvertes, ni l'autonomie de son histoire. » Kundera se réfère à la vision critique méconnue du roman comparée aux certitudes idéologiques et scientifiques, qui ont forgé la culture européenne moderne sous le signe de l'arrogance et de la connaissance « parfaite », tandis qu'elles négligeaient trop souvent la beauté tragicomique de l'imperfection humaine. Depuis, toutefois, en Europe et dans le monde en général, un changement décisif s'est accompli, qui semble presque aussi radical que le passage du Moyen Âge à la Renaissance.

En 1989, le régime totalitaire dans lequel Kundera avait grandi et qu'il avait fui s'était effondré, faisant place à une idéologie qui se masquait avec la liberté idéologique typique du néolibéralisme, mais dont l'influence sur l'individu et sur sa liberté de vivre et de penser était tout aussi réelle que les totalitarismes du XXe siècle. Plus difficile à déceler néanmoins, parce que détachée d'un pouvoir politique perceptible, et donc d'autant plus difficile à combattre.

Au début de cette période de notre histoire, la fatwa décrétée par l'Ayatollah Khomeini contre Salman Rushdie à cause du soi-disant blasphème dans son roman *Les Versets sataniques*, confirma le jugement du romancier tchèque, à savoir le triste destin de l'« esprit du roman » dans un monde où, au nom d'une vérité unique, l'incertitude et l'ambiguïté du réel n'ont plus de place. Pourtant, au cours des deux décennies qui suivirent, dans une Europe qui était aveugle à l'un des biens les plus précieux de son histoire culturelle et qui se trouvait prise entre des tenailles idéologiques différentes, l'esprit du roman a continué à s'avérer comme étant le meilleur moyen d'opposer une résistance autant que de faire passer un savoir culturel critique.

L'écrivain australien Elizabeth Costello, protagoniste du roman du même nom de John M. Coetzee paru en 2003, incarne

Un des échecs de l'Europe est de n'avoir jamais compris l'art le plus européen – le roman. Ni son esprit, ni ses immenses connaissances et découvertes, ni l'autonomie de son histoire

Milan Kundera

de manière exemplaire cette conscience européenne, mais désormais mondiale, de l'origine : dans la deuxième moitié du XXe siècle, c'est à l'extérieur de l'Europe que l'art du roman a porté le plus de fruits. Le personnage principal apparaît pour la première fois dans un essai de Coetzee, « Des animaux qu'on abat » (1999), un petit bijou de l'art narratif. Sa capacité à se mettre à la place d'une autre créature – qu'il s'agisse d'un humain ou d'un animal – rappelle l'ironie tendre et sereine qui permet aux premiers auteurs de romans modernes de comprendre chaque vérité. Au demeurant, ce court texte sur la violence des humains à l'égard des animaux – un aspect fondamental de la conscience contemporaine – présente une similitude avec les dialogues de Platon : la vérité d'Elizabeth est toujours confrontée à celle de son interlocuteur, si bien que personne ne peut se sentir désavantagé.

D'un carnivalesque ambivalent

Dans le premier chapitre du roman, Elizabeth Costello, qui a valu le prix Nobel à Coetzee, le narrateur, alors fils d'Elizabeth, dit à la femme avec qui il vient de passer la nuit : « Je pense que tu te trouves devant une énigme, même si tu ne l'avoues pas, devant l'énigme de ce qu'il y a de divin en l'homme. Tu sais qu'il y a quelque chose de particulier en ma mère – c'est ce qui t'attire vers elle –, mais si tu la rencontres, il se trouve que c'est une vieille dame toute à fait normale. Tu ne peux pas concilier les deux. » Mais le trouble de la femme, elle-même enfant des certitudes idéologiques et scientifiques, ne reflète-t-il pas l'incapacité à reconnaître dans la vieille Elizabeth Costello le même daimon que celui qui aiguillonnait Socrate ?

Suivant l'enseignement de Rabelais et Cervantes, des auteurs contemporains comme Kundera, Coetzee, Rushdie, et ensuite aussi Roberto Bolaño, Dubravka Ugrešić, Ingo Schulze ou Zadie Smith, ont su confronter l'art romanesque au changement qui s'est produit au cours des dernières décennies en Europe et dans le monde entier, dont la crise économique actuelle souligne l'insuffisance patente : des vagues de migrations sans précédent et l'accumulation de richesses dans les mains de quelques-uns, de nouvelles formes de pauvreté et la dangereuse renaissance du racisme, la manipulation de la vie humaine par les médias et la culture dégénérée en performance constante, s'abandonnant à une mentalité du dédain, sans rapport ni avec le passé ni avec l'avenir.

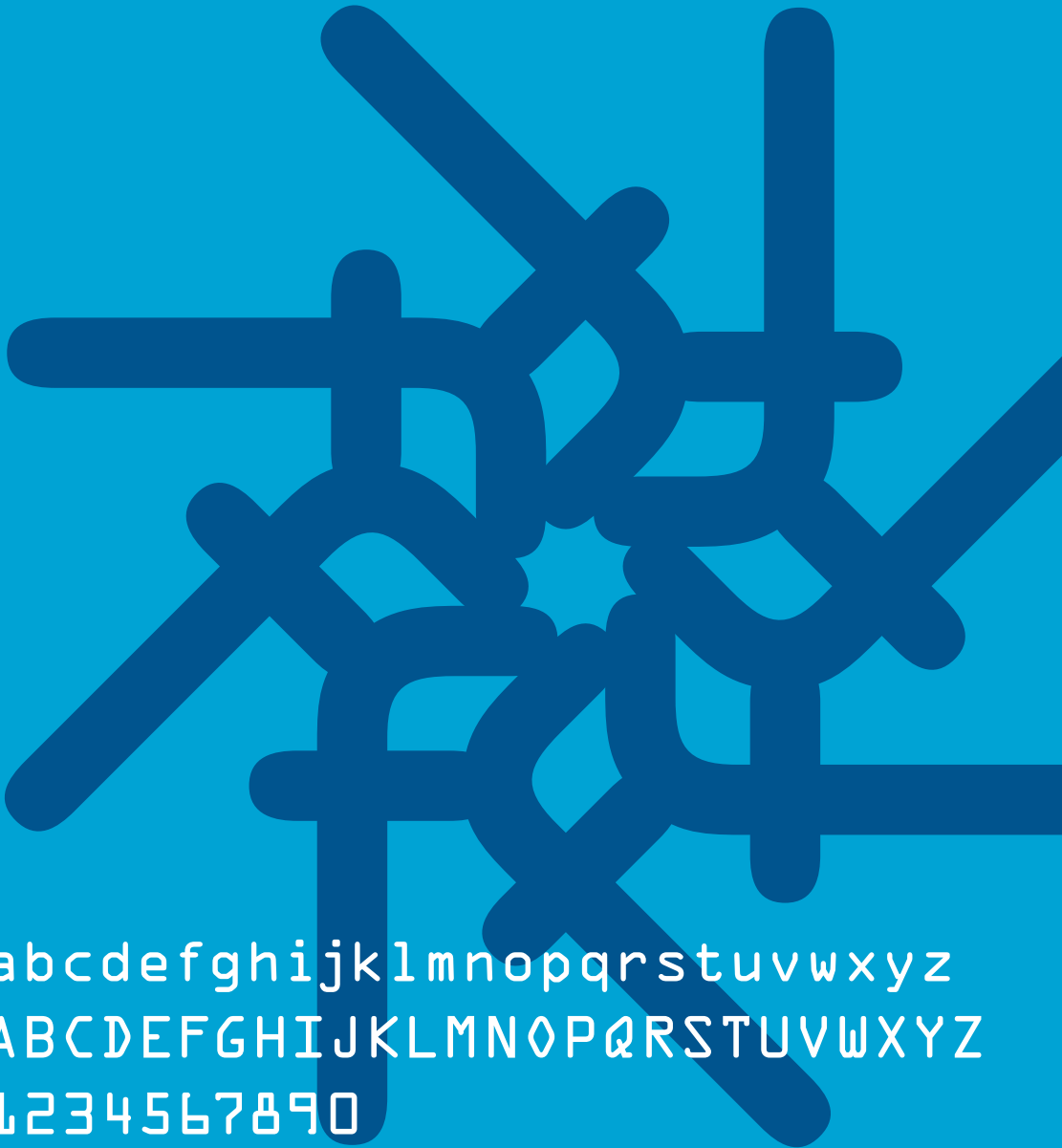
Dans une conférence sur le théâtre qu'il a tenue en 1946, immédiatement après les événements atroces de la Deuxième Guerre mondiale qui mit fin à l'Europe moderne, José Ortega y Gasset disait : « La continuité est la coexistence fructueuse ou, si l'on veut, l'existence simultanée du passé et de l'avenir, et elle est la seule possibilité de ne pas être réactionnaire. L'homme lui-même est continuité, et s'il la rompt (selon la mesure dans laquelle il la rompt), cela veut dire qu'il cesse provisoirement d'être un homme, qu'il renonce à lui-même, et qu'il devient un Autre, alter. Cela signifie qu'il change, que des changements ont eu lieu dans le pays. Alors il faut veiller à ce que de tels changements ne se produisent plus, à ce que l'homme redevenue lui-même et qu'il parvienne à – comme j'ai l'habitude de le dire avec un mot magnifique, qui n'existe que dans notre langue – ensimismarse, être lui-même. »

L'Europe d'aujourd'hui, pluraliste, contradictoire, qui semble d'un carnivalesque

ambivalent, n'est certainement pas comparable avec l'Espagne d'après-guerre. Mais notre continent, accablé par la présence constante du « totalitarisme consumériste », menacé par un nouveau populisme, et trompé par le kitsch de la mémoire et de la glorification de ses propres cicatrices, n'aurait-il pas perdu le sentiment vivant de la continuité ? L'incompréhension de « l'art le plus européen – le roman », déplorée en 1985 par Kundera, n'est-elle pas un signe de cette perte ?

À la fin du Banquet, Agathon et Aristophane s'endorment au lever du jour ; ce n'est qu'au seuil du modernisme que les premiers grands écrivains européens personnifient le poète tragicomique appelé par Socrate. Aujourd'hui, leur héritage dépend de notre capacité à être vigilants, à ne pas nous endormir eu égard à l'ambiguïté inévitable de la nouvelle époque de la globalisation. Et nous y serons certainement confortés si nous redécouvrons et revalorisons les racines du roman en Europe, et retrouvons en elles la sagesse de l'incertitude, la capacité à exprimer avec ironie les multiples vérités qui animent l'Europe et le monde entier. C'est seulement ainsi que nous parviendrons à être nous-mêmes et à redécouvrir notre capacité de témoignage culturel.

Stefano Zangrando, né en 1973 à Bolzano (Tyrol du Sud), est auteur de prose, critique littéraire et traducteur. Il fait partie des cofondateurs du Séminaire international sur le roman (SIR) à l'université de Trente et est rédacteur du magazine culturel Sud.



abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
1234567890

LES PROOC DE L'EURO

La Littérature européenne se doit de prendre en charge l'Europe. Maintes questions se posent du point de vue de la littérature : Comment les écrivains voient-ils le rôle de la culture en Europe ? Comment définissent-ils la culture européenne et que fait la culture européenne en dehors de ses frontières nationales ? Peut-elle adopter un rôle stratégique et avoir comme finalité d'aider le continent à se trouver un esprit d'équipe qui fait toujours défaut ? Dans le but d'acquérir une culture européenne, quels sont, ces dernières années les avancées ou reculs constatés.

Comment les écrivains
de la culture en Eur

GRÈS OPE?

ins voient le rôle
ope





Des contrebandiers et des chevaux de Troie transparents Historiquement, culturellement ou politiquement, l'Europe est liée de manière indissociable avec ses régions voisines, et occupe un rôle de médiateur. Il faut défendre une paix juste au Moyen-Orient, car l'avenir de l'Europe y sera associé. Remarques d'un auteur-médiateur entre deux mondes. *Rafik Schami*



Pourquoi j'écris ce que j'écris, et pourquoi je l'écris comme je l'écris ? Peut-être parce que je suis un médiateur entre les mondes. Par « entre les mondes », on peut entendre une position qui a à voir avec des vols entre continents, conférences et cultures. Mais, comme je suis un animal terrestre qui ne vole jamais, il s'agit ici de la fonction de lien entre des parties qui relèvent d'un tout, même si elles se distinguent sur de nombreux points, comme, par exemple, l'œil et l'oreille. On pourrait aussi qualifier simplement cette liaison de pont qui rattache les deux rives d'un fleuve et touche les deux côtés, sans pour autant appartenir à l'un d'entre eux.

Cette appartenance à des mondes différents ne m'a pas demandé d'effort. Elle est biographiquement déterminée. Je suis venu

au monde en tant que garçon catholique romain. Mes parents venaient du village de montagne araméen Malula, à 60 kilomètres au nord de Damas et à trois heures de marche du Liban. Dans les années vingt, les Français avaient tracé les frontières arbitrairement, si bien que ma tante du côté maternel et mon oncle du côté paternel étaient devenus Libanais, et que nous, nous sommes restés Syriens.

Je suis né dans une ruelle au bout de laquelle se trouve l'emplacement du mur d'enceinte de Damas, d'où l'apôtre Paul, alias Saul, s'était enfui. Aujourd'hui, il y a là une chapelle austère et indestructible comme la parole de Paul.

Si j'avais été mis au monde par une femme à sept mètres seulement de la chambre de mes parents, je serais un enfant juif, car notre maison était limitrophe à l'ouest des maisons de la ruelle des Juifs. Si, en revanche, une femme m'avait mis au monde quatorze mètres plus loin, je serais devenu un Arménien à cent pour cent, car dans notre ruelle, il y avait une petite communauté d'Arméniens qui avaient trouvé refuge après les horribles massacres de 1915-1916 à Damas.

Mais si une autre femme m'avait mis au monde à une douzaine de mètres de notre maison, je serais devenu druze, et à quatorze mètres au sud-ouest, orthodoxe romain.

Si une autre femme était devenue ma mère à vingt-quatre mètres de chez nous,

j'aurais appartenu à la majorité sunnite des musulmans dans mon pays. Mais le hasard a voulu que je sois précisément le fils de ma mère.

Je me suis exprimé ici brièvement, car la liste des peuples de notre voisinage dont j'aurais pu être le fils est bien plus longue. À proximité de chez nous vivaient des Palestiniens, des Kurdes, des Circassiens, des Afghans, des Grecs, des Yougoslaves et des Libanais. Et tous d'appartenances religieuses les plus diverses.

Si une autre femme m'avait mis au monde à une douzaine de mètres de notre maison, je serais devenu druze, et à quatorze mètres au sud-ouest, orthodoxe romain

Chaque détail de cette vie en Syrie et aussi plus tard en Allemagne m'a fait comprendre les deux côtés. Si je prends seulement le simple détail de mon appartenance à la minorité araméenne, et que j'y ajoute en toute modestie que, d'après l'arbre généalogique des langues, l'araméen est la tante des langues hébraïque et arabe, on comprendra que j'aie toujours désiré réconcilier les deux peuples, Juifs et Arabes, Palestiniens et Israéliens.

Venons-en maintenant au médiateur. Abstraction faite d'une signification secondaire, on entend toujours par ce mot une activité que le dictionnaire allemand Duden définit de la manière suivante : « Obtenir

Je vois ici une grande chance pour l'Europe. L'Europe est le voisin immédiat et elle a déjà montré de l'expérience dans la médiation avisée en Europe de l'Est

un accord entre adversaires et aussi arranger "quelque chose" entre adversaires : servir de médiateur pour un armistice entre chefs de guerre. »

Ici, c'est bien moins la géographie qui joue un rôle que le fait de comprendre que les actions agressives comme la guerre ne résolvent jamais les problèmes, mais en créent toujours de nouveaux. Bien sûr, le conflit séculaire entre Juifs et Arabes m'a tenu et me tient à cœur et me travaille. Mais toute guerre, fût-elle dans les îles Falkland, m'attriste et me rend furieux contre la condition primitive de l'humanité.

Et cette guerre entre Juifs et Arabes, avec ses effets au niveau mondial, fait partie des plus dangereuses de l'histoire moderne. Par eux-mêmes, les deux peuples n'arrivent plus à sortir de cette spirale dans laquelle ils sont tombés. Ils ont besoin d'aide de l'extérieur. Mais une aide n'est productive que si elle forme un pont de médiation entre deux rives. Celui qui aide doit lui-même rester sur le pont. Il ne doit pas se rendre d'un côté ou de l'autre et se bander les yeux pour l'autre, car c'est ainsi que, volontairement ou involontairement, il favorise la guerre. La paix entre deux peuples n'est pas partageable, mais elle doit être obtenue de manière équitable pour les deux côtés, et elle n'arrivera pas, subite et sensationnelle, mais devra être gagnée avec opiniâtreté. Les rechutes sont possibles à tout moment. Elle est donc si compliquée que l'on ne doit pas la laisser aux seuls Américains, dont la politique extérieure a longtemps éfrayé le reste du monde. Je vois ici une grande chance pour l'Europe.

Pour une paix juste et le droit absolu de tous les peuples à vivre en paix en Orient, cela vaut la peine d'intervenir, car ce sont aussi nos enfants et notre avenir qui prendront part à cette paix.

Mais il y a une autre guerre qui me pré-

occupe, moi – professionnellement –, c'est la guerre des mots. Ce genre de guerre est conduit par des fanatiques. Parfois, ce qu'ils profèrent comme idéologie frôle le ridicule, mais le rire s'évanouit quand on pense aux conséquences.

Les fondamentalistes arabes affirment avec le plus grand sérieux que Dieu ne comprend que l'arabe. Ils ne l'ont pas inventé, mais copié sur les juifs niais et crispés qui affirment que Jahvé serait aussi niais et ne comprendrait que l'hébreu. Sans doute, par compassion, on pourrait pardonner aux deux peuples, les Juifs et les Arabes, une telle révolte. Ces deux peuples, comme le mien, celui des Araméens, sont vieux comme le monde. Nos victoires peuplent les légendes et les histoires, nos défaites sont de l'Histoire réelle.

Mais que font nos catholiques fondamentalistes ? Ils veulent à nouveau s'adresser à Dieu en latin.

Or, mes ancêtres, les Araméens chrétiens, faisaient partie des premiers chrétiens, et aujourd'hui encore, presque deux mille ans plus tard, ils sont toujours chrétiens. Et ici, en Europe, je me sens leur représentant et observateur. Depuis son arrivée en Europe, l'enseignement de Jésus a connu quelques métamorphoses étranges et parfois macabres.

Ici, en Europe, je me sens représentant et observateur

Au lieu donc de s'attaquer à des tâches urgentes, le Vatican a ravivé la vieille discussion sur le culte en latin, et il rejoint ainsi les rangs des fondamentalistes juifs et musulmans mentionnés précédemment. Comme si Dieu ne comprenait que le latin. Mais de la part du pape, je peux encore admettre certaines choses tout en n'étant pas au diapason.

La misère a un téléphone portable, conduit les limousines les plus chères, et, par-dessus le marché, se considère comme civilisée

C'est un souverain, il doit maintenir son pouvoir et il voudrait discipliner et guider son troupeau. Je ne comprends pas, toutefois, comment des auteurs allemands contemporains peuvent être d'aussi fieffés réactionnaires pour clamer que l'on doit à nouveau s'adresser à Dieu en latin. Dieu comprend non seulement plus de 6 000 langues de notre terre, mais aussi le babil des bébés, toutes les langues des animaux, et le murmure de l'eau et les chants du vent.

Qu'il s'agisse des juifs, des musulmans ou des chrétiens, tous leurs fondamentalistes offensent Dieu quand ils font de lui un niais. Et, chose curieuse : chaque fois que Dieu n'a parlé et compris qu'une seule langue, il est devenu un guerrier. Non, pas lui, mais les fanatiques qui ont profané son nom pour assassiner les autres. Au pape, je ne ferai pas de recommandation. Lui ou ses successeurs comprendront peut-être, quand le nombre de catholiques se réduira de manière encore plus radicale, mais aux auteurs allemands, qui prennent Dieu pour un Latin, je recommanderais de laisser Dieu en paix et d'écrire leurs propres romans et essais en latin. Je m'en réjouirais, car ils éviteraient alors de rendre quelque peu ennuyeuse la langue allemande que j'aime.

Guerre avec la langue

Certes, nous pouvons être heureux qu'il y ait séparation de l'État et de l'Église en Allemagne. Ce qui a pour conséquence favorable que ce genre d'attaques restent sans

effet sur la langue allemande. Il n'en va pas de même dans le monde arabe. Là, les fondamentalistes et dictateurs font la guerre en permanence, et leur première victime est la langue. Depuis maintenant quatre ans, la langue et l'écriture arabes sont au centre de mon intérêt car, dans mon nouveau roman, *Das Geheimnis des Kalligrafen* (« Le secret du calligraphe »), à côté d'amour et de meurtre, il est question d'une belle langue qui est menacée dans son écriture et sa substance.

Pendant des dizaines d'années, la calligraphie a été mon hobby, après avoir passé, adolescent, trois années d'apprentissage auprès d'un vieux maître, quand j'étais adolescent.

Le thème de « la langue », peut-être lié à ma biographie, n'a pas cessé de se manifester à moi. L'araméen est ma langue maternelle, l'arabe est la langue de mon enfance. La première langue étrangère – conséquence de l'ancienne puissance coloniale, la France – a été le français, ma deuxième langue étrangère – conséquence de la situation de domination du monde – a été l'anglais. L'allemand est ma langue littéraire et mon chez moi depuis 36 ans. C'est ainsi que des comparaisons entre les langues se sont toujours présentées. Des études d'économie et de sciences naturelles aussi m'ont ouvert les yeux sur de grandes lacunes et faiblesses de la langue arabe. À un moment, c'est devenu mon thème central, et j'ai commencé à faire des recherches.

D'où viennent ces faiblesses, et pourquoi

Dans toute l'Arabie, on imprime 35 livres par an pour un million d'Arabes, en Allemagne, ce sont plus de 700 livres par million d'habitants

la langue et l'écriture arabe n'ont-elles jamais été réformées ? Trois cents millions de personnes parlent arabe, et, par l'intermédiaire de l'islam, l'écriture arabe est utilisée par 1,5 milliard d'individus.

Mais depuis plus de douze siècles, depuis la mise par écrit définitive du Coran, il n'y a pas eu de réforme parce que les fondamentalistes ont déclaré cette langue sainte, et que, dans tous les pays arabes, nous n'avons pas de séparation entre la religion et l'État. Et tant que ce sera ainsi, les réformateurs ne feront que se brûler les doigts. Dans les pays arabes, les politiciens sont des dictateurs militaires primitifs, et ils n'ont pas le moins du monde l'envie et le courage de réformer quelque chose. Leur intérêt se concentre exclusivement sur la consolidation de la domination de leur clan. Leur richesse le leur permet. Cependant, comme toutes les langues, la langue arabe est une invention des hommes. Et une réforme n'aurait pas besoin de toucher le Coran, mais uniquement d'enrichir et de réformer la langue de tous les jours.

La langue arabe montre des manques importants de vocabulaire du modernisme et de lettres qui lui permettraient d'écrire ces nouveaux mots. Elle n'a pas de W, P, E, O, et ne peut donc reproduire correctement les langues latines. Et si un Arabe devait écrire la phrase « Pablo Picasso a d'abord habité au Bateau-Lavoir à Montmartre, à Paris », ce serait restreint pour lui. Aujourd'hui, on ne peut pas écrire d'article par exemple sur la chimie, les mathématiques, la physique, l'économie, la médecine, la pharmacologie, la géologie, la philosophie, sans entrelarder les lignes de mots latins entre parenthèses. Elle ne peut pas non plus restituer les nuances de l'espagnol et du chinois, ni les consonnes douces de la langue perse.

La dictature arabe du clan, qui dure de-

puis un demi-siècle, n'a pas seulement fait de l'ensemble de l'Arabie une région rétrograde. Elle déforme les individus et détruit leur langue. Toute évolution raisonnable, tout mouvement libéral lui sont odieux. Mais, pire encore que la dictature pure, il y a son accouplement avec le pétrole. Le résultat est un démontage parfait de la culture avec, simultanément, l'éclat aveuglant de la superficie. La misère a un téléphone portable, conduit les limousines les plus chères, et, par-dessus le marché, se considère comme civilisée. Aujourd'hui, au fond, un Arabe est plus arriéré que ses ancêtres au IX^e ou au XI^e siècle.

La dictature mène une guerre avec la langue contre sa propre population et aussi contre la langue elle-même. Le manque de liberté détruit et occupe des domaines entiers de la langue, barre d'autres domaines et les déclare zones interdites. Il n'est pas rare qu'un poème soit le motif d'une peine de prison brutale. De cette manière, la dictature paralyse la langue. Une comparaison s'impose avec un prisonnier qui a été maintenu en isolement absolu sur une île lointaine, et qui arrive tout à coup dans une métropole actuelle. C'est ainsi et pas autrement que la langue arabe se trouve aujourd'hui face aux questions de l'époque. Mais la pensée se forme de mots. Cette destruction dévastatrice de la langue ne laisse pas indemne la pensée arabe. Je ne suis pas surpris que, malgré les 300 millions de personnes, le nombre de patentes arabes soit proche de zéro. Dans toute l'Arabie, on imprime 35 livres par an pour un million d'Arabes, une bonne partie consistant en livres religieux. C'est une catastrophe culturelle (en comparaison : dans la République fédérale, on imprime plus de 700 livres par million d'habitants). Les autorités prescrivent la censure et l'hostilité à l'égard du livre dans son essence, et mettent

ainsi en danger non seulement les jeunes générations, qui se transforment de plus en plus en analphabètes modernes, mais aussi la position de la langue arabe en tant que langue mondiale.

Ce n'est qu'une question de temps avant que les pays non arabes suivent l'exemple d'Atatürk en 1928 et détachent leurs langues de l'alphabet arabe. Atatürk a supprimé en peu de temps les caractères arabes et a fait écrire le turc en caractères latins.

Le fait que l'arabe soit une langue mondiale n'est pas une constante naturelle, mais c'est son expansion qui a contribué à la rendre forte. Avec la vitesse qui règne à notre époque, une décennie équivaut à un siècle d'autrefois. Si la langue arabe continue à clopiner derrière le temps, la distance qui la sépare du standard que la civilisation exige d'une langue mondiale sera de plus en plus grande. Si la langue se libère de la dictature et du poing des fondamentalistes, alors, seulement, elle méritera une place d'honneur parmi les langues de la terre.

Tous les extrémistes dédaignent la mort parce que, pour quelque raison que ce soit, ils ont perdu l'envie de vivre. Pourtant, ce n'est pas cet argument qu'ils invoquent, mais un but honorable, que l'on peut désigner d'un mot : « le Paradis ». Pour les uns, c'est en-deçà, pour les autres, au-delà. Mais pour y arriver, les deux fractions créent l'enfer sur terre.

Hegel, un comique

Je me suis demandé pourquoi j'aime le rire ? Pourquoi je ressens cette profonde sympathie pour Cervantes, Woody Allen et Gerhard Polt ? Bien sûr, le choix est subjectif, et j'avais à Heidelberg un voisin qui trouvait même que Hegel était drôle.

Peut-être que j'aime rire parce que suis

Ce serait pur mensonge de dire que j'écris et que cela ne m'intéresse pas de savoir si mon livre va être lu

issu du peuple séculaire des Araméens, qui domina jadis tout l'espace méditerranéen et qui vit aujourd'hui dispersé à travers le monde entier en tant que minuscule minorité opprimée. Et quand j'assiste aux grands airs que se donnent certaines cultures jeunes, cela me fait rire. Je crois fermement qu'il y eut un grand nombre de tels personnages parmi mes ancêtres à la cour du puissant roi Assurbanipal, qui, de 660 à 630 avant Jésus-Christ, régna sur un puissant royaume, allant de l'Égypte à la Turquie actuelle. Ce roi puissant était lettré et aimait aller à la chasse au lion. Plus tard, il ne resta plus de lui qu'un petit tas de minéraux calcaires, et un peu plus tard encore, des plantes primitives absorbèrent ses dernières traces.

Il y a aussi une particularité de ma biographie qui me fait rire. Mon curriculum vitae peut être caractérisé en un mot : collectionneur de minorités. Cette vie permanente en marge vous offre des instantanés comiques de la majorité qui ne voit pas grand-chose parce qu'elle est en mouvement au beau milieu du tourbillon.

Un rire qui vient de la blessure

Peut-être le rire était-il aussi une tentative de révolte contre ce qui était lugubre. Dans un essai, j'ai appelé les satires des écrivains arabes : « Un rire qui vient de la blessure ». À quinze ou seize ans, auditeur passionné et futur conteur, j'ai du reste découvert que le rire est un contrebandier raffiné. On peut parfois cacher plus dans une courte histoire

drôle que des auteurs sérieux dans de gros volumes.

Je l'ai expérimenté moi-même et j'ai trouvé mon propre cocktail : entre gaieté et tristesse, dureté et tendresse, mensonge et vérité. Et aussi entre Orient et Occident.

Quand je suis arrivé en République fédérale, je suis resté muet d'étonnement, et il m'a fallu un moment pour réemployer ma langue littérairement. J'ai appris l'allemand relativement vite, mais je ne domine pas la langue. Je l'aime.

Tandis que j'étais encore surpris par la société moderne, j'ai vite saisi qu'en Allemagne, la littérature joyeuse et captivante n'est pas prise au sérieux. Dans ce pays, jamais un auteur de mauvaise humeur n'est suspecté de manquer de sérieux, et c'est l'une des plus grandes erreurs de la littérature allemande actuelle, qui est aussi responsable du recul de sa position au rang mondial.

Mais cette constatation ne facilite pas le départ. Je me trouvais devant un grand problème. Bien sûr, en écrivant, on s'interroge sur la réception de sa littérature. Il y a toujours cette question simple de savoir si je pense au lecteur en écrivant. La réponse est « non » dans le sens où je n'écris pour personne en particulier, ni pour la critique, ni pour un parti déterminé ou un groupe de personnes. Mais ce serait pur mensonge de dire que j'écris et que cela ne m'intéresse pas de savoir si mon livre va être lu.

Que faire alors ?

Pour ne pas être considéré comme un héros, il faut que je fasse connaître quelque chose à propos de la plus importante décision de mon parcours littéraire. L'exil n'est pas seulement amer. L'exil rend courageux, ouvre des voies et des blessures, exige beaucoup de travail, mais il a aussi des cadeaux plein les mains. Jamais je ne serais devenu l'auteur que je suis aujourd'hui si je n'étais

pas venu en Allemagne. Ici, j'ai joui de la liberté et de la démocratie qui me fascine encore aujourd'hui. Tout d'un coup, j'avais échappé à mon clan, y compris aux tantes, oncles et parrains maîtres-chanteurs, aux 16 services secrets, à une armée de scribouillards de l'État, à diverses prisons et aux soucis matériels. Il y a là la notion de « Sept d'un coup », une minoration typiquement allemande.

Cependant, j'ai dû payer le prix de cette libération, et il fut élevé. Je n'ai plus eu le droit de mettre le pied dans la plus belle ville du monde, et même pas d'enterrer ma mère bien aimée. Qui peut encore me faire peur ?

Je décidai donc, animé par mon courage d'exilé, d'écrire en allemand, mais d'écrire comme si je ne vivais pas en Allemagne et que je ne savais pas que, plus on écrit de façon ennuyeuse, plus on a de chances d'être remarqué par le monde littéraire.

Aujourd'hui, c'est différent. Aujourd'hui, c'est devenu la mode que tout le monde se dise raconteur, et même la critique attache maintenant de la valeur à ce qu'une lecture soit captivante. À l'époque, dans les années quatre-vingt, quand je me suis engagé dans la voie littéraire, les critiques faisaient très sérieusement l'éloge de certains auteurs qui pouvaient écrire tout un roman sans raconter quoi que ce soit.

Je disais donc des contes, racontais des histoires, lisait des satires et des romans. Je fus d'abord entouré d'un mur de silence impénétrable. Mais les murs ont toujours une faiblesse, et quand on la découvre, ils s'écroulent. Dans mon cas, la solution fut : Fracasser les murs du silence par du vacarme. C'est un Oriental qui a inventé la légende de Jéricho. Je ne possédais pas les notes de la musique biblique pour faire s'écrouler les murs, mais je découvris que les Allemands aiment bien écouter quand on leur raconte

quelque chose. J'ai donc commencé à voyager et à raconter mes histoires. Comme je suis un bon contribuable, j'ai consigné toutes mes soirées de contes, mais à 1 200, j'ai arrêté de compter. C'était en 1992.

À présent, je ne voyage plus beaucoup, je ne visite plus que cent villes par roman. Au début, j'avais cinq auditeurs et, naturellement, après sept heures de trajet en cocinelle Volkswagen de Heidelberg à Hanovre, on se demande si cela valait la peine. Mais à ces quelques personnes, je racontais aussi bien que quelqu'un qui aurait voulu les enthousiasmer et faire d'eux les ambassadeurs d'une nouvelle littérature. Et ils sont devenus les meilleurs ambassadeurs. Il n'est pas rare aujourd'hui, trente ans plus tard, que trois générations d'une famille assistent à mes lectures.

Deux sources d'énergie m'ont aidé et m'aident encore aujourd'hui. La conviction que, sans lecteur et sans auditeurs, la littérature n'en est pas une. Le public offre au conteur ce qu'il possède de plus précieux : du temps. Il ne peut jamais plus le récupérer, j'essaie donc de lui rendre cette perte aussi imperceptible que possible.

Ma deuxième source d'énergie est le plaisir immense de transformer des adultes en enfants attentifs par le récit. C'est un bonheur que je ressens dans le cœur et que je ne peux pas décrire. C'est bon comme de la glace ou du chocolat noir ou des pistaches.

Mais si l'on veut arriver à quelque chose dans ma profession, il faut avoir la patience

Mais si l'on veut arriver à quelque chose dans ma profession, il faut avoir la patience d'un chameau, le courage d'une lionne, et le long souffle d'une baleine bleue

d'un chameau, le courage d'une lionne, et le long souffle d'une baleine bleue. J'ai fait la sourde oreille aux commentaires pernicious qui accompagnaient mon succès. Ils allaient de l'anodin « oncle conteur », parce que je prenais, moi, les enfants au sérieux, jusqu'au « chouchou des dames », parce que les hommes avaient été élevés beaucoup trop durement, si bien qu'aujourd'hui, 70 pour cent des auditeurs sont des femmes. Tout cela relevait de la taquinerie inoffensive.

Cela devient périlleux avec « traître », d'autant que cette critique vient la plupart du temps du côté arabe, souvent de gens qui ne lisent pas eux-mêmes et ne comprennent aucune critique. Pourtant, sincèrement, ce que les autres disaient ou taisaient m'était égal. Mais à posteriori, je ressens une grande satisfaction d'avoir pu franchir tous ces obstacles avec l'aide de mon public.

Une amie de longue date, de moi et de ma littérature, m'a dit une fois qu'elle lisait toujours mes histoires comme des chevaux de Troie. Je me suis senti pris sur le fait. Elle m'avait percé à jour. Pas étonnant, elle lit tellement de livres par an comme rarement une autre personne. Elle fait des livres.

Une autre amie, écrivain et peintre, a lu mon roman *Die dunkle Seite der Liebe* (La face cachée de l'amour) et m'a dit : « Si jamais un général syrien lit ce roman, tu n'auras pas d'amnistie, mais la perpétuité. » Elle faisait allusion à l'initiative de mes amis qui avaient essayé en vain d'obtenir une amnistie pour moi. Depuis la mort de ma mère, je ne veux plus d'amnistie. Cette collègue connaît très bien mes livres. Elle est la première lectrice de tous mes ouvrages. C'est mon épouse.

Je pensais que ces deux femmes avaient discerné le double fond parce qu'elles étaient très fines et lettrées. Mais je dus apprendre bientôt que des ennemis moins avisés et à peine capable de lire m'avaient percé à jour

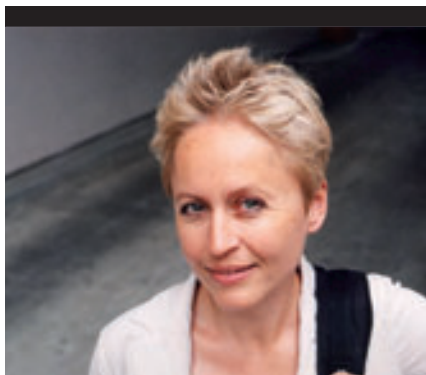
et, par conséquent, m'avaient déclaré la guerre de manière implacable. Aucun auteur ne supporte autant d'hostilité que moi de la part des dictatures et de leurs poètes de cour. Les nazis n'ont-ils pas déjà eu une perception plus acérée à l'égard des livres que les humanistes ? Et n'ont-ils pas brûlé également de façon barbare des œuvres d'auteurs dont on se moquait dans les milieux humanistes ?

Peu à peu, j'ai découvert que les mots ne sont pas adaptés pour construire des chevaux de Troie. Ils sont transparents comme le verre et même si, pendant un moment et avec un reflet favorable du rire, ils peuvent camoufler quelque chose, chacun finit, au bout d'un certain temps, par reconnaître le message d'une littérature. Si une histoire, malgré une lecture répétée et attentive, ne livre pas ses secrets, c'est qu'elle n'en a pas.

Mon nouveau roman est un livre apolitique. Il est intitulé *Das Geheimnis des Kalligrafen* (« Le secret du calligraphe ») et se déroule de 1954 à 1958. Il traite seulement de l'amour et du secret d'un calligraphe qui finira par le ruiner. J'ai volontairement choisi la seule longue phase de démocratie dans mon pays, parce que je voulais pour une fois écrire un roman détendu, sans politique. Cette phase de liberté la plus longue qu'ait connue mon pays a duré du début de l'année 1954 jusqu'à l'union avec l'Égypte en février 1958. La démocratie parlementaire fonctionnait avec de nombreux partis et journaux. Personne ne se retrouvait en prison pour ses opinions. Ce fut une période merveilleuse.

Rafik Schami, né en 1946 à Damas, vit en Allemagne depuis 1971. Aujourd'hui, il fait partie des auteurs germanophones qui connaissent le plus de succès. Son œuvre a été traduite en 22 langues.

L'Europe : libre-service au-delà des frontières En ce qui touche l'Europe, il n'est pas rare de rencontrer la métaphore de la famille : éparpillée au loin, généralement absente, mais, justement, apparentée. C'est un euphémisme. Elle n'est pas une famille, mais un programme politique. La « culture » dans le meilleur des cas, s'organise comme une naissance cérébrale. Nous n'avons nulle envie de nous imaginer le roman de la bureaucratie bruxelloise. *Ulrike Draesner*



Elle ne nous lâche pas, bien qu'elle soit insaisissable. Du dehors, de loin depuis un autre continent, voilà ce que l'on voit : l'Europe, le petit coin de terre déchiqueté, la fin de l'Asie au-dessus de l'Afrique. Si, à l'inverse, on s'y trouve au beau milieu, donc au bord de l'Europe, car des bords, elle en a partout, on ne sait ni ce que c'est ni où c'est : si vite, parfois déjà au bout de quelques kilomètres ou miles, les couleurs changent, et la lumière, le paysage, la langue, les gens. Certes, en comparaison d'il y a cinquante ou trente ans, la monnaie et les marchandises sont devenues similaires. Et pourtant, c'est aux fleuves, aux montagnes et à la mer que je respire la frontière, c'est à la longue file d'attente « UE » à l'aéroport que je la sens.

Que la question de l'Europe revienne

sans cesse est symptomatique. Pourtant, c'est un secret de Polichinelle que cette Europe n'existe pas. Elle fut inventée il y a longtemps, et puis oubliée, et, après la Seconde Guerre mondiale, énergiquement remise au goût du jour. Elle s'avère utile ; même dans la crise financière qui s'est amorcée à l'automne 2008, elle s'est montrée à la hauteur. Sur le plan économique et financier, l'Europe a fait preuve de poigne, son espace économique est dense.

L'autre cadre pour la définir se nomme « la politique ». Là, elle a plutôt tendance à passer pour molle, un peu amorphe, éclatée, hésitante. On joue sur la scène politique, sans savoir vraiment ni qui on est, ni qui on pourrait être. Les pourparlers autour de l'agenda de Lisbonne montrent, entre autres, à quel point fiction et réalité sont éloignées l'une de l'autre.

Ensuite vient « la culture ». À présent, cela se complique. Ici, l'Europe est un marécage, ou au moins une région extrêmement spongieuse. C'est surtout l'ancien bloc de l'Est qui en réclame « davantage ». On est (plus) petit, nouveau, curieux. C'est rafraîchissant et parfois, agaçant ; au sous-sol, l'argent des caisses spéciales s'agite, qui donnent naissance aux projets.

C'est un mot-clef ambivalent qui vient de tomber : l'Europe est synonyme d'argent. À peine a-t-on quitté le continent que cela devient plus que flagrant : en Europe, on constate peu de pauvreté. Le luxe d'un climat agréable. Peu d'inondations. Une relative sécurité face aux séismes. L'Europe, un continent sans véritables bidonvilles, sans mégacités de la misère.

La culture européenne, pour moi, cela signifie en premier lieu prendre conscience de tout cela, donc regarder depuis l'Afrique, par-delà ce bras de mer de 14 km entre Tanger et Gibraltar. Voir comme c'est loin, et comme c'est près. Mais combien sont petites les embarcations qui entreprennent la traversée depuis la côte marocaine, clandestine et risquée.

L'Europe, deuxièmement, est très blanche. On l'oublie assez vite, bien que cela joue sans cesse un rôle dans notre histoire.

Et l'Europe est deux choses à la fois : vieille et neuve. Un avantage culturel pourrait s'en dégager : voir de manière stéréométrique. L'Europe est synonyme d'historicité palpable. C'est un cliché – et cependant une clef. Mais d'autres aussi, bien entendu, ont une histoire ; l'Europe signifie une culture spécifique de la mémoire : elle était déjà archiviste à l'âge du bronze.

Je reprends une nouvelle fois cette idée. Ce n'est pas facile de s'approcher de la boîte « Europe » – qui réussit si bien, de l'extérieur, à ressembler à une forteresse – de manière à ne pas glisser le long de ses murs, astiqués durant des dizaines d'années de travail, luisants de devises et de bonnes intentions.

Au sous-sol, l'argent des caisses spéciales s'agite, qui donnent naissance aux projets

Tant que le monde était un disque, l'Europe était à la fois présent et préfiguration d'un salut à venir. Cela ne fait pas si longtemps qu'elle est aussi petite qu'aujourd'hui ; la globalisation contribue encore plus à son rétrécissement. Mais même géographiquement, en tant que continent, l'Europe n'arrive pas vraiment à quitter la ligne de départ et n'atteint, dans le meilleur des cas, que le rang de sous-continent ! Le terme en devient d'autant plus important : nous avons besoin d'unités et de frontières, de voisins et d'étrangers comme objets de projection. Le Proche-Orient par exemple, ou l'Extrême-Orient. Nous avons besoin des « autres » pour pouvoir projeter nos peurs, pour nous sentir, et, en quelque sorte aussi par déduction, nous avons aussi besoin d'un « nous ». L'Europe est un module ou un dé dans ce jeu du « Miroir humain » et, si l'on veut, est aussi un « symptôme » de notre état d'esprit réfléchissant, ancré entre appartenance et exclusion, nous et vous.

Dans le cadre de cette constellation, il apparaît clairement pourquoi une « Europe culturelle » donne sans cesse des signes de faiblesse. Le symptôme, lui, sourit malicieusement et avec condescendance. Et cela est juste : tant que cette Europe sera envisagée sous l'image de l'unité organisatrice du même nom, essentiellement d'ordre économique et politique, et qu'elle est sensée toujours avoir été là, afin, précisément, d'enjoliver un peu cette unité politico-économique en la parant du petit manteau de la culture, l'idée d'une Europe culturelle restera fondée sur un raisonnement erroné. Il n'est pas rare de rencontrer, dans ce contexte, la métaphore de la famille au sujet de

l'Europe : éparpillée au loin, généralement absente, mais, justement, apparentée. C'est un euphémisme. L'Europe n'est pas une famille, mais un programme politique et ici la « culture » ne s'y fait pas tout simplement, et « comme ça », et, dans le meilleur des cas, elle s'organise comme une naissance cérébrale. Heureusement. Ne serait-ce que la mémoire, comprise comme archives tout autant que souvenir actif, donc inventif, ainsi que nos langues et leurs traductions réciproques les unes dans les autres surtout, nous mèneront sur sa trace.

Bricolage

L'Europe est un mythe : hétéroclite, moult fois dépeint, changeant et toujours douteux. C'est souvent un puissant point d'intersection de registres nationaux, étatiques, culturels, historiques et linguistiques. L'Europe se dévoile toujours petit bout par petit bout, comme un patchwork, une mosaïque, et revêt la fonction d'un memory. Ce sont ses langues qui font sa richesse culturelle. Les langues sont des archives du savoir, des malles au trésor qui nous racontent, au travers de leurs métaphores et jusque dans leurs structures grammaticales, comment nous voyons le monde, quelles images ont été inventées, comment nous ressentons. L'Allemand le dit sans détour lorsqu'il parle de mâcher le sens. Ces appropriations ou expropriations de la langue font preuve de plus ou moins de comique : les Anglais sautent de la poêle dans le feu (de Charybde en Scylla), les germanophones se demandent s'ils ont encore toutes les tasses dans l'armoire (pour quelqu'un qui déraïlle), les Français

ont parfois le cul bordé de nouilles et quand les Espagnols s'en fichent, c'est le raifort qui leur est égal !

L'Europe : huit grandes familles linguistiques dans un espace des plus réduit. Le latin a présidé des siècles durant aux échanges, aujourd'hui, c'est l'anglais la lingua franca, chacune des langues est maintes fois imbriquée dans les autres. Les singularités du danois, du rhéto-roman, du vieux bavarois, etc. sont en vigueur, et en Finlande, on existe sans faire la différence entre « il » et « elle ». Peut-on vraiment arriver à le comprendre, quand on est né avec une tête indo-européenne sur les épaules ? On s'en étonne et on s'en réjouit : elles ne sont pas encore mortes ! Et l'on comprend : l'Europe est une créature herméneutique. Un continent du rapprochement qui ne coule pas de source.

Là, cela tombe sous le sens d'en appeler à Bruxelles : nous attendons de vous que vous entreteniez cette diversité. Et Bruxelles de répondre sagement : bien sûr, bien sûr... C'est gentil et pas faux, mais pas assez réfléchi.

J'avais sept ans quand je suis partie pendant mes vacances d'été pour la première fois au bord d'une mer européenne, l'Adriatique, avec un puzzle dans mes bagages, dans un pays au cœur de l'Europe qui n'existe plus. Des photos d'un homme avec une grande barbe étaient accrochées dans les magasins, le pays était bon marché, l'eau bleue, et le rideau qui me posait un casse-tête parce qu'il était en fer, mais n'était visible nulle part, était en fait baissé devant ce pays, dans lequel on pouvait néanmoins se rendre. Le puzzle était multicolore. Du côté droit com-

On devrait comprendre la traduction comme une notion européenne centrale

mençait l'Union soviétique. Seuls les petits États me donnaient de la peine, ils étaient trop courts pour leur nom et tombaient si facilement dans le sable. L'Autriche était violette, la France verte.

Les couleurs des pays n'avaient rien de symbolique ni de national, elles ne suivaient que le principe du plus grand contraste avec tous les voisins. C'était pédagogiquement voulu. Et plus malin que prévu : leur bariolage faisait d'eux un tout. Leur diversité les unissait. L'« Europe culturelle » est une sorte de grande boîte remplie de ce qui est petit. Ici et là vide, ou spacieuse, ou en transit. Le vide est le bien, le manque de culture européenne (homogène), un avantage. Cela signifie mobilité. On peut en retirer quelque chose ou l'y remettre. L'Europe culturelle n'est pas une maison en dur, ce n'est même pas une maison, mais un espace qui n'est ni effectif ni rationalisé. Il offre de la place à ce qui est petit ; ici s'assied qui veut, tout seul sur sa montagne ou sur sa digue, unique et particulier.

Sur la plage de Sidon

À l'intérieur d'une structure de fiction ainsi comprise, toujours floue et en mouvement, du nom d'« Europe », le terme « littérature européenne » ne pourra que rester incommensurablement fictif. Cette littérature, à la différence de l'américaine ou de la chinoise, n'a aucune raison d'exister. Là-bas, on parle ou on écrit une langue. « Européen » en revanche, par la diversité de ses langues, cela signifie : une compréhension qui ne coule pas de source.

La traduction s'avère donc être une no-

tion européenne centrale. Il est temps de le démontrer. Que le noyau ne contienne pas une chose, mais un processus, rend peut-être l'« Europe » plus difficile, mais aussi plus intéressante. Déjà le mythe grec d'Europe en parle : il raconte, s'il est lu correctement, une histoire de traduction (faire passer). Et d'emblée, triplement.

Europe, fille du roi phénicien, jouait sur la plage de Sidon (au sud de Beyrouth, sur la Méditerranée, aujourd'hui l'une des quatre plus grandes villes libanaises), lorsqu'elle se retrouva entourée d'un troupeau de taureaux. C'était Hermès qui menait les bêtes, elles étaient paisibles, et l'une d'entre elles, entièrement blanche, se distinguait par sa beauté. Ce taureau se réjouissait de voir la jeune fille, lui tendit ses cornes blanches sur lesquelles elle enfila des roses avant de grimper sur son dos. À présent, le troupeau s'avancait en cachette et sans bruit vers la mer ; lorsque Europe le remarqua, il était trop tard. Le taureau se jeta dans les flots, elle appela et fit des signes, s'agrippant fermement. Le taureau nagea rapidement avec elle vers la Crète où il reprit – par Zeus ! – sa forme divine. Une fois encore, le maître de l'Olympe avait réussi à tromper la jalousie de son épouse Héra. Il eut trois fils d'Europe, puis il donna la jeune fille orientale en mariage au roi de Crète, qui adopta les enfants.

Ainsi donc : aller chercher une femme étrangère pour se baptiser soi-même – se comprendre. L'acte reflète à quel point le regard des autres sur notre propre pays est important, sur le mini-continent qui apparaît ici aussi comme un sous-traitant du grand Orient : c'est de lui que surgit son nom.

La « traduction » d'Europe s'est déroulée par ruse et avec violence. Mais apparemment, le taureau et la jeune fille ont su s'entendre : pour finir, il lui dévoila qui il était. Et elle, mariée au roi de Crète, se mit

donc à apprendre ... le grec.

Voilà quelqu'un à qui on a « fait passer » la mer, en emportant le nom et la langue. En allemand, le mot « Übersetzung » possède encore un troisième sens qui, lui aussi, touche le noyau d'une Europe culturelle, telle que je veux me la représenter : Übersetzung signifie la transformation de la force en mouvement.

Effectivement, traduire signifie, en tout cas en littérature, un transfert complexe, car, bien entendu, on ne traduit jamais mot à mot ou geste par geste, mais on remue toujours l'espace historique et culturel, linguistique et scientifique d'une langue, ses abysses historiques usuels, ses valences de sentiments, ses qualités particulières « avec » : il n'est pas rare que cela ne marche pas, ou peu. C'est déjà ce que raconte le mythe : pour traduire, il ne faut pas forcément être Zeus (même si on se le souhaite parfois !), ou un mari trompeur, mais un peu de ruse, de duperie et de violence entre toujours en lice, lorsqu'il s'agit de ces métamorphoses qui engendrent la compréhension.

L'Europe porte, selon le mythe du même nom, une étrangère en elle. C'est aussi pour cela que ce mythe est particulier : il reflète dans le nom de l'Europe qu'elle est un lieu de valeurs frontalières. Oui, c'est bien à comprendre littéralement : des frontières et de la valeur qui leur est attribuée. C'est aussi pour cela que la traduction devrait enfin être comprise comme la notion européenne centrale et appréciée en tant que telle. C'est la compréhension qui ne coule pas de source qui maintient sans cesse l'Europe en mouvement à l'intérieur du continent. Le développement de la culture spécifiquement européenne de

l'écriture et de la mémoire, oui, l'obsession, y est ainsi étroitement lié.

Dans le domaine de la littérature, les désignations des nations se rejoignent pour former des unités singulières de souvenir et de signification : les États imaginaires de la langue, reportés sur une carte mentale, dans les courbes de niveau de l'écoute et de la lecture. Des structures perméables, lacunaires, voient le jour : des êtres chimériques aux nombreuses langues (un Anglais à Berlin écrit un poème avec des mots allemands, coréens et polonais), des lézards linguistiques (comment puis-je dire *mind* ?), des vides historiques (comment exprimer l'aventurier du moyen haut-allemand ?) et des têtes hybrides (comme le handy allemand pour un téléphone portable).

Se dessine alors une Europe qui est à la fois vieille et neuve : des formes littéraires comme le sonnet ou le roman sont des inventions européennes qui ont conquis les langues et les systèmes culturels européens. Elles ont déclenché des traductions et ont été propagées par des traductions.

Chaque texte écrit entre dans cet espace : il n'est ni allemand ni anglais etc., ni seulement d'aujourd'hui ou d'hier, ni fixé qu'uniquement par écrit ou par oral. On peut se le représenter comme une « surface d'écriture déterminée par ce qui est européen », sachant que la surface d'écriture réelle, de laquelle naît un texte, s'éloignera toujours davantage. Déjà les langues de mots sont imbriquées les unes dans les autres par

Des formes littéraires comme le sonnet ou le roman sont des inventions européennes qui ont conquis les langues et les systèmes culturels européens

delà les frontières continentales : a fortiori les univers iconographiques et mythiques, les BD et la techno, la mode, Microsoft, CNN et les Rolling Stones. Pour ce qui touche à l'Europe, la modestie est de mise ; il semble approprié de comprendre sous « européen » à la fois poids et présences, dominances et positions erronées et de tenter ainsi de prendre conscience des lacunes de son propre savoir. Cela aussi, c'est la « valeur de la frontière ».

À l'encouragement de la traduction de qualité revient un rôle clef. La littérature est une langue, elle dépend du fait que dans la traduction, on agit par et avec la langue. C'est seulement ainsi qu'un morceau de réalité étrangère peut être véhiculé dans une autre partie de l'Europe.

Cela signifie reculer d'un pas – et pourquoi pas de deux – du marché du livre. Les marchés se développent selon les lois du profit, de l'importance et de la concurrence. On va devoir intervenir, aider et regarder de plus près ce que l'on entend vraiment par littérature européenne. L'Allemagne se repaît volontiers de la gloire du titre de « championne du monde de la traduction ». Mais là aussi, on traduit surtout de l'anglais, là aussi, on effectue des traductions à partir de traductions au lieu de l'original, là aussi les traducteurs sont en permanence rémunérés en dessous de la valeur et du temps passé et, à toute allure, les moulins de la production du livre sont alimentés de manuscrits traduits. Ce n'est pas comme écrivain, mais comme lectrice que je souhaiterais précisément de ce point de vue que l'on remplisse l'Europe de contenu, qu'on encourage la formation de traducteur, et qu'on se réjouisse de cette boîte du multilinguisme et des identités diverses,

à l'aménagement décontracté, toujours un peu exposée aux courants d'air, et qui vit du grand nombre de voies potentielles qui sont en elle.

Pas une fiancée innocente

L'Europe est aujourd'hui constituée de 48 États, et elle est tout, sauf une fiancée innocente. Elle s'est installée en étrangère – et elle est restée. Le taureau, lui, appartient à la bourse, tandis qu'elle – un morceau de « culture » (?) – agite le drapeau de la métaphore, de la traduction et de l'interprétation. Une fois découvert, le rapprochement qui ne coule pas de source sait se mettre en valeur.

On peut comprendre la notion de « littérature européenne » dans un deuxième sens, à savoir de par son contenu. Nous ne voulons à aucun prix nous imaginer le roman de la bureaucratie bruxelloise. En effet, l'Europe est un thème littéraire rare et presque toujours lié à une thématique de guerre. C'est valable, quoique dans une moindre mesure, pour le roman *Zeno Cosini*, écrit par l'auteur italien Italo Svevo (paru en 1923). En le lisant, j'ai éprouvé pour la première fois un sentiment prononcé d'Europe, et, bien entendu, j'en ai cherché la cause : d'un côté, il y a les « codes » auxquels se rapporte le roman, comme, par exemple, la psychanalyse de Freud, éminent produit européen. De l'autre, il y a les thèmes des personnages, leurs rituels alimentaires et amoureux, leurs conflits et leurs stratégies. J'y ai reconnu des valeurs et un climat de vie. Soudain, il n'était plus du tout important que le roman se déroule en Italie ; le récit de Svevo s'était fait un chemin jusqu'au fanon épais et au grognement du bœuf qui, après Gustave Flaubert, un autre écrivain européen, font la vivacité d'un roman. C'est là que j'ai compris : mon sentiment d'Europe, c'était à l'humour que

je le devais. Le rire asiatique est tellement différent du mien, l'africain, je ne le connais pas, l'américain, je le connais mais je le comprends si rarement. Par contre, dans l'humour européen, l'âge de la moitié du continent se fait sentir. Le cynisme, qui peut être modéré, le sarcasme, qui tient compte de lui-même, mais sans être jamais vraiment sérieux, la grosse farce, oui, mais le comique de Shakespeare. Pas aussi papillonnant que Chaplin ou aussi nerveux que Woody Allen, mais volontiers avec un humour comme dans *Madame Bovary*, que la plupart ne remarquent qu'à la seconde lecture.

L'Europe est déchiquetée, glissante et vieille. Il serait nécessaire et fructueux de traduire ceci aussi encore une fois. L'Europe est vieille, mais pas forcément intelligente, pas aussi emplie de gens (en comparaison de certaines agglomérations asiatiques ou sud-américaines) que de matériel : savoir, technique, archives.

Pour les écrivains, cela signifie d'après moi : utiliser, activer, se servir au-delà des frontières. C'est uniquement grâce aux traductions qu'il est possible de jouir de notre différence et de la densité historique échelonnée de l'espace européen et de ses langues. Cela signifie :

- Renforcement de la mémoire collective. Accès aux textes en tout genre par le biais de la traduction.
- Les bonnes traductions littéraires doivent être encouragées, le marché ne les produit pas.
- Formation des traducteurs. C'est une nécessité urgente car il existe toujours des petites maisons d'édition qui aimeraient bien faire traduire des livres, mais qui ne trouvent personne qui en soit capable. La conséquence : le livre ne sera pas traduit, ce qui conduit à ce qu'encore moins de traducteurs suivent

une formation, parce qu'ils croient que, de toute façon, personne ne s'intéresse à leur travail, etc.

- Le mot « culture » vient du domaine agricole. L'Europe aussi. Le mythe du taureau le montre, il a cependant largement dépassé le bœuf de trait. Ce que nous devrions enfin faire aussi : il est plus que temps que l'Europe sorte de son enfance agricole.
- Emploi du principe de la double trame qu'est : think big – and small. Encourager ce qui est petit, spécifique, autant que les grands projets, qui ne peuvent exister que grâce au regroupement. À savoir : rendre également visible une Europe des points communs, dont les possibilités dépassent celles des États faisant cavalier seul, comme cela se passe dans l'aérospatiale.

Et que faisons-nous de la littérature ? Et bien, ce n'est pas que l'idée manque : nous créons une grande bibliothèque européenne, un bâtiment spectaculaire, un fonds spectaculaire. Accès électronique pour tous. Connectée à un réseau électronique de traducteurs, afin que tous les livres et tous les textes soient vraiment traduits, parfois même deux ou trois fois, certes, afin que l'on puisse entendre les poètes dans les autres langues européennes et en savoir plus sur leur vie. Et célébrer ainsi la valeur des frontières du continent.

Ulrike Draesner, née en 1962, est écrivain et essayiste. Son œuvre, qui comprend des romans, des récits, des poèmes et des essais, a été récompensée par de nombreux prix littéraires. Entre autres par le Prix d'encouragement Hölderlin (2001) et le Prix des Literaturhäuser (2002). Sont parus récemment : *Berührte Orte* (Munich 2008), *Schöne Frauen lesen* (Munich 2007), *Spiele* (Munich 2005), *Hot Dogs* (Munich 2004).



ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
1234567890

La voie la plus sûre vers la gloire Cela fait toujours du bien d'entendre parler de l'échec d'autres pays. Quand on lit Thomas Bernhard ou Elfriede Jelinek, on pense toujours en frissonnant à quel point l'Autriche doit être effroyable. Assurément, l'UE est un concept trop amorphe et trop éclectique pour que les lecteurs se réjouissent d'une injustice qui s'y produit. Personne n'écrit de roman là-dessus. *Tim Parks*



Qu'est-ce qui amène un jeune homme ou une jeune femme à écrire un roman ? L'ambition pure et simple ? Des démons qu'il s'agit d'exorciser ? L'amour de la langue et de la narration ? Peut-être le désir de séduire les autres autant qu'on a été séduit et enchanté soi-même un jour par d'autres écrivains. Ou le sentiment que l'écriture rend possible l'interaction avec le monde extérieur, pour ainsi dire sans se salir les mains. On peut critiquer les plus hautes autorités et même demander des comptes à Dieu, mais on est en sécurité dans son bureau, devant son PC, avec les courriels en arrière-plan.

En outre, on va récolter l'admiration des autres, sa propre identité se verra confirmée et renforcée.

Est-ce que cette jeune personne pense à l'Europe ? C'est plutôt improbable. Au cas où elle poursuit un objectif politique, il s'agira d'une grande injustice quelconque. Le lecteur réagira avec compassion à sa sollicitude pour les victimes de ce monde, son évocation de leurs souffrances. Malgré toute sa corruption et sa stupidité, l'Union européenne ne fait pas encore partie jusqu'ici des grands criminels, et le jeune écrivain ne pensera donc pas à elle.

S'il s'agit d'une injustice plus personnelle, elle se passera dans son environnement local ou, tout au plus, national. Une jeune femme a été harcelée sexuellement, et son humiliation a été ignorée par la police et les tribunaux. Il est compréhensible que son parcours l'amène à écrire : elle dessine une caricature du système juridique britannique. L'écriture est un appel à un tribunal supérieur et permet de transformer la douleur en argent.

Ou un jeune homme a été court-circuité pour un poste à l'Université au profit de la fille d'un professeur. Il est compréhensible qu'il condamne le népotisme italien,

ce don pour l'injustice qui règne depuis toujours dans ce pays. Et si ces livres paraissent ensuite à l'étranger, les lecteurs se réjouiront de ce que l'Angleterre ne soit pas du tout un pays aussi civilisé que cela, et que l'Italie soit toujours aussi corrompue. Cela fait toujours du bien d'entendre parler de l'échec d'autres pays. Quand on lit Thomas Bernhard ou Elfriede Jelinek, on pense toujours en frissonnant à quel point l'Autriche doit être effroyable. À la lecture du livre sur la mafia, Gomorra, les Français et les Allemands se réjouissent de ce que Naples ne sera jamais aussi civilisé que Marseille ou Munich. Mais hélas, l'Europe est un concept trop amorphe ou trop éclectique pour qu'un lecteur se réjouisse d'une injustice qui se produit dans la Communauté européenne. Personne n'écrirait de roman sur ce qu'il ou elle a vécu d'horrible en Europe.

Enfants sorciers et conspiration

Pourquoi le dixième ou douzième éditeur contacté (fût-ce après avoir imposé de nombreuses « améliorations ») se déclare-t-il prêt à publier l'ouvrage de ce jeune écrivain ? Parce qu'il a un potentiel commercial. D'autres raisons seront invoquées, mais c'est la seule qui compte vraiment. De nos jours, il est difficile de trouver un éditeur britannique qui tienne compte en premier lieu, en second ou voire même en troisième lieu, de la « performance litté-

À la lecture du livre sur la mafia, Gomorra, les Français et les Allemands se réjouissent de ce que Naples ne sera jamais aussi civilisé que Marseille ou Munich

raire », quoi que cela puisse vouloir dire exactement. Des éditeurs de ce type ont été depuis longtemps écartés de leurs postes et travaillent désormais en free-lance chez eux, où, sous la direction de gens plus prudents, dotés d'une formation sérieuse en marketing et en comptabilité, ils lisent et éditent des manuscrits.

Par chance, il y a beaucoup de thèmes qui portent en eux ce potentiel commercial, des enfants sorciers jusqu'à la pornographie et l'infamie de l'injustice, en passant par les conspirations internationales, les histoires d'amour bien sûr, le crime, la violence, la misère de minorités ethniques. Tous ces sujets sont les voies les plus sûres vers le succès.

Avant même la publication du roman de notre jeune homme, on va se démener pour vendre les droits à l'étranger. Est-ce parce que, au Portugal ou en Irlande, l'écrivain est trop impatient d'être lu en Belgique, en Grèce ou en Slovaquie ? Certainement pas. Même si le roman est une présentation captivante de la culture et de la politique d'un petit pays européen, c'est loin de vouloir dire que l'écrivain se réjouisse d'un échange avec les milieux culturels d'autres pays européens, petits ou grands. Du reste, il lui est relativement égal qu'ils comprennent sa propre culture. S'il a écrit sur sa culture, c'est parce c'était son moyen de s'exprimer. Ce qui importe à présent, c'est que tout le monde lise son livre. L'auteur moderne n'est ni un Anglais, ni un Français, ni un Allemand : c'est un individu indépendant, et tout le monde fait partie de son lectorat. La traduction à laquelle il s'intéresse le plus est celle

en langue anglaise, puisqu'elle implique non seulement la Grande-Bretagne, mais aussi les USA, le Canada et l'Australie, et l'opportunité d'une visibilité qui conduira à d'autres traductions. Ce n'est ni à son pays natal, ni à l'Europe, mais au monde qu'il s'adresse.

Le fait que l'écrivain écrive plutôt pour un lectorat mondial que national est d'une importance cruciale. Cette évolution a transformé et continuera à transformer le rôle de la littérature. Cela signifie que l'écrivain portugais ou grec peut effectivement veiller à ne pas trop entrer dans le détail à propos de sa propre culture, et surtout à ne pas écrire pour des lecteurs qui connaissent cette culture, car cela réduirait son lectorat international. En lisant Hugo Claus, l'un des grands écrivains des années 1940 et 1950, on est surpris de la naïveté de l'auteur qui supposait que son lectorat international en savait suffisamment sur la Belgique pour lire ses livres. Les romanciers contemporains se montrent plus avisés. On n'a pas besoin de savoir quelque chose sur la Norvège pour lire Per Petterson, et l'on n'apprendra rien de lui sur le pays. Il en va de même pour la Hollande de Gerbrand Bakker. Ces deux hommes sont d'excellents écrivains internationaux.

Cette situation nouvelle a des répercussions sur la traduction, dont Milan Kundera traite dans son essai presque délirant en neuf parties, *Les Testaments trahis*. Les traducteurs devraient cesser d'obéir aux conventions du « bon français, allemand ou italien ». Au lieu de cela, leur « autorité suprême » devrait être « le style person-

nel de l'auteur ». Un style qui fait éclater les règles en langue tchèque doit les faire éclater de la même manière en français, en allemand, en japonais ou en cantonais. Kundera est tellement résolu à présenter Kundera au lecteur international, et non pas quelque métamorphose espagnole ou italienne, que cet homme intelligent et extrêmement talentueux oublie que le style existe en relation avec la langue et la culture dans lesquelles un texte a été écrit, et ne peut valoir isolément.

Ce style ne peut jamais être reproduit comme un équivalent absolu de l'original. Kundera parle de « ses traducteurs » comme d'un groupe éclairé qui a accepté son autorité suprême. Les identités de chacun des traducteurs sont subordonnées à l'identité de Kundera. Une situation insolite.

D'autres traducteurs écrivent des traités sur la nécessité de « s'opposer » à leurs auteurs et de s'exprimer eux-mêmes à travers leurs traductions. Ils sont trop avides de reconnaissance. Pour l'Europe, tout cela veut dire que toute idée selon laquelle les écrivains pourraient favoriser un « dialogue entre les cultures » est naïve. Il peut exister un échange marqué entre différentes cultures, et un livre peut comporter, ou non, quelque chose d'authentique que

Même si le roman est une présentation captivante de la culture et de la politique d'un petit pays européen, c'est loin de vouloir dire que l'écrivain se réjouisse d'un échange avec les milieux culturels d'autres pays européens, petits ou grands

l'écrivain a exprimé sur son environnement immédiat. Mais en fin de compte, c'est secondaire.

L'important pour l'écrivain ambitieux est que son œuvre soit accessible partout. Pour atteindre cet objectif, il est disposé à modifier le contenu et le style de son livre. L'écrivain britannique d'origine japonaise, Kazuo Ishiguru, a parlé de la nécessité d'écrire dans un anglais qui est facile à traduire, le meilleur moyen d'atteindre le monde entier. J'ai appris par des écrivains scandinaves qu'en choisissant les noms de leurs personnages, ils pensent à leurs lecteurs étrangers. Le lectorat à l'intérieur du pays et l'impact national d'un livre sont moins importants, non pas au profit de l'Europe, mais au profit du monde entier. Ou plutôt, au profit de l'auteur lui-même.

Les écrivains italiens, espagnols et même allemands demandent haut et fort à être traduits en anglais, leur passeport pour la gloire internationale. Mais naturellement, la grande majorité des traductions prend l'autre voie, de l'anglais dans toutes les autres langues. Ici en Italie, où je vis, plus de soixante-dix pour cent des livres publiés sont des traductions, et la plupart viennent de l'anglais.

Un ego gonflé

À Milan, j'enseigne la traduction dans le cadre d'un cursus de troisième cycle. Tous les étudiants doivent apprendre deux langues, dont l'une doit être l'anglais. Même s'ils préfèrent le français, l'allemand ou l'espagnol, on part du principe que leur futur travail consistera en majeure partie

à traduire de l'anglais.

Ce n'est pas, bien sûr, parce que l'Europe regarde l'Angleterre avec admiration, mais parce que l'Amérique est toujours perçue comme l'avant-garde du progrès culturel dans le monde. Ainsi, non seulement l'Europe est trop amorphe pour être considérée comme « le lieu où se déroule une histoire », mais, même par ses habitants, elle est jugée vieille, ou dépourvue de l'énergie innovatrice de l'Amérique, ou, simplement, de sa manière vigoureuse de faire passer ses intérêts.

Il serait vain de se fâcher ou de lutter contre cela. Peut-être même est-ce un avantage, parce que cela permet aux Européens de vivre leur vie et de poursuivre leurs objectifs sans souffrir des feux de la rampe qui tombent sur tout ce qui vient d'Amérique.

Ce qu'il y a de crucial à comprendre ici, c'est que, même si l'écrivain brûle de la gloire et de la richesse qui peuvent venir de la traduction et de la reconnaissance internationale, c'est probablement la pire chose qui puisse lui arriver en tant qu'homme et écrivain que d'atteindre ces objectifs. Rien ne diluera, ne détournera et n'altérera davantage son travail qu'un succès international important et les inquiétudes qui font gonfler l'ego quand il est publié dans plusieurs pays en même temps.

Rien ne dépossède davantage une culture nationale des précieux apports de ses auteurs que la tentation d'une célébrité mondiale. Même si les écrivains ne se rendent pas forcément à l'étranger, comme les footballeurs talentueux d'Afrique, c'est la même chose, leur esprit est ailleurs.

Davantage que la gloire désirée, ce qui compte le plus pour l'écrivain, c'est la liberté de travailler, la liberté de dire ce qu'il veut – maintenant, à cet instant, à Glasgow, à Bonn, à Dijon –, et pas avec un œil braqué sur les chiffres de ventes à New York. C'est précisément là que l'Union européenne est essentielle. C'est le seul rôle auquel elle doit s'employer dans la mesure où ses auteurs sont concernés : pourvoir à la liberté. À l'intérieur de l'UE, les écrivains britanniques, irlandais, italiens et polonais jouissent d'une totale liberté d'expression. Ils sont rassurés de savoir qu'il sera très difficile pour leur cercle culturel national de les poursuivre à l'intérieur de la communauté plus vaste. Cette liberté est le plus beau cadeau que tout gouvernement puisse faire à ses artistes et, en même temps, la plus énergique réprimande aux pays qui se comportent différemment.

Il est très important de comprendre que je ne parle pas de liberté économique. Ce n'est pas à l'Union européenne de décider si tel ou tel écrivain doit bénéficier de subventions, tandis qu'un autre doit se débrouiller lui-même. Des décisions de ce type seront toujours d'ordre politique ou – pire – personnel. De nos jours, pour publier ses opinions, ses propres poèmes, histoires ou même romans, il suffit d'ouvrir un blog, qui ne coûte rien, à part de l'énergie et de l'application. Le flux d'informations, de créativité ou de simples mots donne le vertige.

Pendant ce temps, le marché traditionnel du livre devient de plus en plus l'affaire de grandes chaînes, qui ont au

programme un nombre de plus en plus décroissant de titres médiocres dont on suppose qu'ils vont bien se vendre. Cela conduit à ce que les véritables innovations soient de plus en plus locales, fragmentées, ou qu'elles trouvent leur propre zone de distribution, à la fois régionale et mondiale, sur l'Internet. Le cas échéant, cela peut vouloir dire un mode de vie moins privilégié pour l'écrivain, mais ce peut être aussi énormément libérateur, puisque ce qui lui importe, c'est d'écrire ce qui convient pour les gens qui peuvent vraiment le comprendre.

Le document qui m'invitait à rassembler ces observations posait les questions suivantes : « La culture peut-elle jouer un rôle stratégique important et contribuer au sentiment d'appartenance européenne qu'il faut encore atteindre ? Pourrait-elle même créer une âme européenne ? » Je trouve cela inquiétant. Les gens ont un sentiment d'appartenance quand ils sont agressés, ou quand ils s'engagent dans le vaste monde pour une cause commune. Puisse tout cela nous être épargné ! Puisse nous continuer à nous arracher les yeux et à nous regarder avec méfiance. Puisse nous ne jamais inscrire une religion commune dans notre constitution. Puisse nous ne jamais avoir une « politique de défense » commune. Puisse nous ne jamais voir l'Europe comme un « bastion » ou un « bloc de forces ». Le génie de l'Europe, c'est précisément qu'il s'agit d'une organisation dans laquelle chaque pays peut mettre de côté le délire de son identité nationale, non pas dans le but de le remplacer par un délire plus vaste, tout aussi délirant, une identité continentale, mais de manière à permettre à tout(e) citoyen(ne) d'avoir une identité nationale, européenne, ou simplement individuelle,

selon ce qu'il ou elle choisit.

Être un humain devrait suffire comme sentiment d'appartenance.

Quant à l'« âme », je suis toujours à la recherche du dictionnaire qui pourra me dire ce que ce mot signifie, mais si jamais ce genre de chose existe, j'ai du mal à imaginer qu'une quelconque stratégie culturelle puisse l'activer.

Tim Parks, né en 1954, a étudié à Cambridge et Harvard. En 1981, il s'est établi en Italie où il vit depuis comme écrivain et traducteur. Il a écrit onze romans, dont *Europa* (1997), *Le Silence de Cleaver* (2006), et *Dreams of Rivers and Seas* (2008). Parmi ses nombreuses traductions de l'italien, on trouve des ouvrages d'Alberto Moravia et Italo Calvino. Sous le titre *Translating Style*, il a publié un livre dans lequel sont analysées des traductions italiennes de modernistes anglais. Il a reçu de nombreux prix littéraires, entre autres le Somerset-Maugham-Award.





Je ne crois pas en l'Europe, je crois en la culture Lorsqu'on sait comment vivent les gens dans l'un ou l'autre pays, il est difficile d'éprouver pour eux du mépris ou de la jalousie, de dire quoi que ce soit de méchant sur eux ou même, tout simplement, de faire comme s'ils n'existaient pas du tout. C'est précisément en cela, selon l'écrivain lituanien Sigitas Parulskis, que réside le sens des liens culturels – dans le fait de ressentir la vie intime d'un prochain. *Sigitas Parulskis*



Mon ordinateur portable affiche la mauvaise heure – qui diffère d'une heure de celle de la Lituanie. J'ai vécu au printemps de cette année deux mois à Berlin et il a gardé l'heure allemande en mémoire. Pour moi, cet écart d'une heure est symbolique et significatif. Dans mon roman *Trys Sekundes Dangaus* (« Trois secondes de ciel »), j'ai aussi décrit une différence d'heure – un trou de trois secondes dans la vie et la conscience d'un homme qui a servi deux ans dans l'armée soviétique (une autre analogie fortuite : j'ai moi-même effectué mon service militaire justement en Allemagne). Lorsqu'une personne passe un long moment en prison, en exil ou en solitaire, il s'ouvre toujours un fossé – une fêlure qui, jusqu'à la fin de sa vie, refusera souvent de se re-

fermer. C'est un drame. Du point de vue social comme du point de vue existentiel. Un fossé qui retire à l'homme le sens de l'instant présent.

Cela peut aussi arriver à un peuple entier, comme par exemple au mien, les Lituanien. Jusqu'à aujourd'hui, ce décalage horaire d'une heure se fait sensiblement ressentir au quotidien et dans l'éducation, dans l'économie et la politique, et incontestablement jusque dans la culture aussi.

Nous nous consolons à l'idée que, depuis la christianisation déjà, dès 1387 donc, les Lituanien font partie de la culture européenne, la cultivant et se nourrissant d'elle. En gros, c'est aussi vrai, mais des circonstances historiques compliquées ont en permanence repoussé notre petit pays dans l'oubli le plus total, en marge ou même au-delà de la politique et de la culture européennes.

Après la Seconde Guerre mondiale, notre peuple a été terriblement blessé et torturé, cinquante ans durant, et c'est pour cela que notre culture s'est trouvée dans un état que l'on pourrait qualifier de schizophrénie perpétuelle. En l'occurrence, il s'agissait de deux cultures : la soviétique, c'est-à-dire la russe, une culture étrangère

qui nous a été imposée de l'extérieur par la puissance d'occupation, et notre propre culture lituanienne. Pour les Litvaniens, dans le passé et le présent, être Européens a pratiquement toujours signifié d'avoir à rattraper, à fournir un effort constant pour fermer ce sacré trou, pour surmonter ce fichu fossé et développer un sentiment approprié pour l'heure européenne, pour les traditions et les valeurs européennes.

Je ne sais que faire de la question du rôle de la culture en Europe, elle me laisse perplexe. D'après moi, la culture est de toute façon la seule chose qui importe dans la vie de l'homme. Si on la comprend comme l'antithèse de la Nature, comme l'ensemble des valeurs matérielles et intellectuelles créées par l'homme, alors tout est produit de la culture, même des armes et des idéologies stupides et agressives qui détruisent des millions de vies humaines. Ce n'est pas sans raison, en fin de compte, que l'on dit que la guerre est le moteur du progrès. Et la culture et le progrès, comme l'évoquait par exemple Albert Schweitzer, sont quasiment chose semblable.

Je ne saurais comment définir encore mieux le terme de culture. Peut-être que la culture et ses différentes formes d'expression – comme, par exemple, l'architecture – seraient une alternative. Mais rien d'autre en fait que la culture ne me permet de communiquer avec d'autres personnes. Je ne me rends pas à l'étranger pour y acheter ou y vendre quelque chose, pas plus que pour y chercher une femme ou une religion, je

Nous nous consolons à l'idée que depuis la christianisation déjà, dès 1387 donc, les Litvaniens font partie de la culture européenne

voyage pour la culture en tant que telle : pour la partager, la trouver, vivre avec elle et ainsi de suite. Je ne suis pas en mesure de me prononcer sur son sens et son absurdité, car elle est le sol sur lequel je bâtis mes demeures, le palais de mon existence, mon univers. La question de la culture, pour moi, est semblable à la question de savoir si pour les hommes, il est utile d'avoir une tête. Joseph Guillotine m'approuverait certainement d'un rire joyeux.

Ossip Mandelstam, l'un des plus intéressants poètes russes, a défini l'acméisme comme étant le « désir d'une culture universelle ». En Lituanie, cette conception a toujours été répandue, et les artistes ont particulièrement ressenti ce désir de culture universelle ou européenne, car chez nous, elle était rare en quantité et qualité. Pour nous, le rideau de fer n'était pas qu'une métaphore politique confortable, mais bien la réalité repoussante. Seules les œuvres autorisées par le Bureau politique de Moscou, la censure, le KGB, pouvaient passer le rideau de fer. De nombreux livres étrangers furent traduits chez nous avant tout en raison de leur première date de parution, qui devait de préférence se situer avant 1972. En effet, en Union soviétique, les droits d'auteur d'avant 1972 des œuvres parues à l'étranger n'étaient limités qu'à 15 ans, tandis que pour les livres parus ultérieurement, ils étaient de 25 ans. C'est seulement depuis 1996, lorsque la Lituanie a ratifié la Convention de Berne, que sont valables des droits d'auteur de 70 ans. Mais je doute sérieusement que les Soviétiques, du reste, aient jamais respecté une quelconque règle de savoir-vivre.

Pour ne citer rien qu'un tout petit exemple : j'ai lu le roman d'Aravind Adiga *Le tigre blanc* dès qu'il a reçu le Booker Prize, dans l'original. Il y a vingt ans encore, cela aurait été impensable.

D'un autre côté, je dois cependant reconnaître que, malgré ces tristes évocations, transpirant la pitié de soi, je ne crois pas en l'Europe. Je ne crois absolument pas qu'il existe une culture européenne en tant que phénomène autonome avec ses règles spécifiques, des objets et des sujets concrets. La culture européenne est un terme inventé par des bureaucrates et des politiciens. La culture européenne se compose d'un grand nombre de cultures nationales qui, indubitablement, perdront à long terme leur caractère indépendant et deviendront de plus en plus cosmopolites.

Jadis, la culture européenne était assise sur la civilisation antique et s'était nuancée de valeurs chrétiennes, de traditions, de symboles et de sujets correspondants, etc. Mais je ne saurais vraiment pas comment la définir aujourd'hui, puisque toujours davantage de religions, cultures et traditions font leur entrée dans l'Union européenne. Un ancien dictionnaire dispose encore de la définition suivante : « *Europides*, la race blanche (eurasienne) – l'une des trois races primaires ou grandes races, qui s'est répartie sur toute la terre ; typiques sont : la peau claire selon différentes nuances, les cheveux lisses ou ondulés, souples, une barbe abondante, une forte pilosité, un visage fin, un nez fin aux ailes plutôt verticales, la racine du nez haute et des lèvres minces. »

L'atrophie de la pensée

Si l'on observe aujourd'hui la population européenne, cette définition ne tient plus. Mais que peut donc bien être cette

malheureuse Europe, si ce n'est ses habitants, les êtres ? Nous employons de plus en plus de définitions et de termes, de projets et de visions, et nous en oublions le plus élémentaire : ces abstractions ne sont que des moyens qui devraient en fait nous aider à vivre, à communiquer et à ne pas nous tuer les uns les autres. L'Europe, la politique et même Dieu, ne sont rien d'autre que de tels moyens, qui sont là pour aider l'homme à supporter sa terrible solitude sur la terre et son destin tragicomique.

Je ne crois pas les écrivains capables de changer quoi que ce soit de fondamental, car personne ne les écoute. Et c'est probablement bien ainsi. Un véritable écrivain crée toujours un monde irréel, donc idéal, dans lequel de véritables hommes ne pourraient jamais vivre.

Bien entendu, dans des circonstances historiques particulières, les écrivains se font, dans un certain sens, le porte-parole de la société dans laquelle ils vivent. Dans la Lituanie occupée par les Soviétiques, les Lituanais ont toujours espéré entendre de leur part des paroles de vérité. Les mouvements lituanais réformateurs et nationaux qui ont vu le jour en 1987-1988, *Sajūdis*, ont montré que l'autorité des écrivains pouvait être très grande lorsque les gens ont besoin de belle rhétorique, de paroles virulentes, de comparaisons fortes ou d'images bouleversantes. Néanmoins, la poésie des manifestations et des barricades a très rapidement pâli lorsque le temps fut venu de prendre vraiment en main la destinée de la Lituanie. Lorsque les politiciens, les hommes d'affaires et les banquiers prirent l'initiative, les écrivains ne jouèrent bientôt

plus aucun rôle. Je ne crois pas que leur influence soit autre dans les pays dont la tradition démocratique est plus ancienne. L'art et la politique ne devraient pas être mélangés, ce sont des choses d'origine différente.

La culture encourage notre humanité, c'est-à-dire notre sensibilité, notre compassion et notre dévouement pour l'autre – pour quelqu'un de plus faible, de plus fragile que nous, ou simplement différent et qui est tout de même un être humain, exactement comme nous, juste différent. De son côté, la culture pop ne s'est consacrée qu'au divertissement, ce qui n'est pas forcément plus mal. Malheureusement, selon le Britannique John Fowles (un écrivain que j'aime beaucoup), l'omnipotence de la culture de divertissement a pris de telles proportions que la culture sérieuse n'arrive plus à se défendre contre elle. Cela limite les possibilités qu'ont les gens de pouvoir résister à la poignée de cyniques intelligents et cultivés qui se désignent eux-mêmes comme des politiciens et des hommes d'affaires. De moins en moins de personnes lisent des livres, et cela mène à une atrophie contaminante de la pensée. J'observe la culture à travers la fenêtre de la littérature, ce qui signifie que mon code d'accès au monde de la culture est le mot. De ce fait, je donne raison à Joseph Brodsky, qui a dit un jour que l'homme cultivé se laisse moins facilement gruger. Un homme cultivé se laisse moins facilement manipuler, ce que les politiciens et les financiers tentent sans cesse de faire, par pur égoïsme.

Lorsque les politiciens, les hommes d'affaire et les banquiers prirent l'initiative, les écrivains ne jouèrent bientôt plus aucun rôle

Au cours des dernières années, j'ai pas mal voyagé à travers l'Europe. Je suis allé au nord, à Trondheim par exemple, en Norvège, et le point le plus méridional d'Europe auquel je me sois rendu était Rhodes, en Grèce. Je suis allée en Pologne, en Italie, en Slovaquie, en Allemagne, en France et en Israël. Mes livres sont traduits en huit langues européennes. Et pourtant, je ne saurais dire en quoi consiste cette Europe. Je ressens souvent l'envie de dire, en m'appuyant sur les mots de Louis XIV : l'Europe, c'est moi. Car si moi, je ne peux pas me considérer comme un Européen, qui donc le pourra ? Quelle devrait être la culture de cette personne, son origine, quels devraient être ses points de vue ?

Je rentre presque toujours de mes voyages à travers l'Europe avec le même sentiment, à la fois singulier et quelque peu contradictoire : si, du produit de la culture ou de l'art, on ne peut tirer une marchandise qui se vende bien, l'œuvre laisse toujours une impression un peu bizarre. Et même les manifestations culturelles auxquelles ne participent aucune « star », qui sont qualifiées de « petites », d'« intimes » ou de quelque chose du même genre, ne communiquent pas vraiment la sensation d'être vivantes. Elles ne s'adressent qu'à un cercle restreint d'auditeurs et font l'effet d'être un peu désuètes, non motivées et apathiques. L'art doit être bien vendu, il doit plaire à beaucoup de gens, car s'il n'est du goût que d'un petit groupe de personnes, il est condamné à disparaître. C'est de l'économie de marché, élémentaire et impitoyable. Lorsque je vois, à un quelconque festival, une poignée de poètes se déclamer mutuelle-

ment leurs œuvres parce que le public se fait terriblement rare, je sens comme une sorte de répugnance s'emparer de moi : à quoi bon tout cela ? À quoi bon une poésie à laquelle ne s'intéressent que son auteur et son éditeur ? Tout cela ne présage rien de bon. Devrait-on peut-être voir en cette poignée de poètes quelque chose comme les petites sectes des premiers chrétiens ? Des apôtres qui, à l'avenir, répandront leur bonne nouvelle parmi les foules ? Non. Cela ne se passera pas ainsi. La poésie va disparaître, tout comme la notion de vieille Europe. Oui, c'est cela, je viens peut-être et enfin de trouver la comparaison adaptée : le terme d'« Europe » n'est probablement plus qu'un topique poétique, une métaphore qui, en fait, a déjà presque perdu sa signification traditionnelle et tombe à présent dans l'oubli.

P.S.

Mais plus tard, au retour de mes voyages – la plupart du temps, ce n'est pas immédiatement mais un mois ou un an après –, je me souviens soudain d'une quelconque bricole, d'une histoire que quelqu'un m'a racontée, ou du détail d'un paysage, et je me sens alors plus humain. Lorsque je sais comment vivent les gens dans l'un ou l'autre pays, il m'est plus difficile d'éprouver pour eux du mépris ou de la jalousie, de dire quoi que ce soit de méchant sur eux ou de faire tout simplement comme s'ils n'existaient pas du tout. Je pense que c'est exactement

en cela que réside le sens des liens culturels : dans le fait de ressentir la vie intime de ton prochain. De comprendre que c'est assez proche de ce que tu ressens toi-même, de ce pourquoi tu vis et tu te tortures, de ce que tu regrettes et de ce qui te réjouit. Ton prochain est un reflet de toi, et qu'il habite à mille kilomètres ou tout près de chez toi, cela n'y change rien. Et sans l'Europe (quoi qu'elle puisse être, pour l'amour du ciel !), nous en sommes capables, mais ... mais pas sans la culture ni sans l'art.

Sigitas Parulskis, né en 1965, vit à Vilnius.

Son premier recueil de poèmes paru en 1990 a reçu en 1991 le Prix Zigmas Gele pour les débuts en poésie de l'année. Son premier roman « *Trys Sekundes Dangaus* », dans lequel il décrit ses expériences en tant que membre d'une division de parachutistes soviétiques à proximité de Cottbus, a été couronné meilleur livre de l'année 2002 par l'Association des écrivains lituaniens. En 2004, il a reçu le Prix National de la République de Lituanie pour ses œuvres déjà existantes. Elles ont été traduites jusqu'à présent en onze langues. « *Trys Sekundes Dangaus* » fait en ce moment l'objet d'une adaptation pour le cinéma.



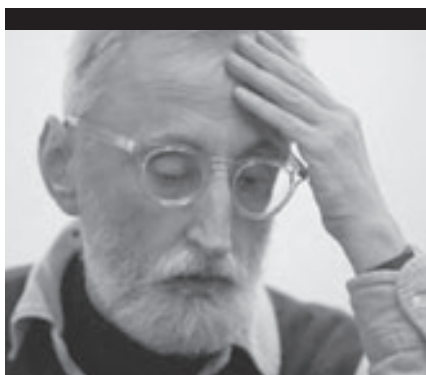
abcdefghijklmnopqrstuvwxy

ABCDEFGHIJKLMN OPQRSTUVWXYZ

1234567890

Le ventre en fermentation du vieux continent L'Europe n'est-elle qu'un organisme financier et économique, sans aucun soupçon d'âme ? Si l'UE, qui a grandi, ne tient compte que de sa dimension économique, elle ne pourra subsister. Ce continent, déchiré pendant des siècles par des guerres que menaient des royaumes ennemis, se voit aujourd'hui offrir des ressources qui ne se présenteront qu'une fois. Que peut lui apporter la culture ?

Antonio Moresco



Qu'est-ce qui est en train de mijoter dans le ventre de l'Europe ? Quels sont les changements s'opérant en ce moment dans les entrailles de notre continent ? Car il n'y a pas que ce qui se passe dans sa tête qui devrait retenir notre attention, mais aussi ce qui se déroule dans son ventre. On pourrait avoir l'impression que quelque chose de monstrueux est en cours sous nos yeux, quelque chose d'imprévu qui n'est pas encore totalement visible, qui n'a pas encore revêtu de forme précise. Tant et tant de choses – de bonnes comme de mauvaises – mûrissent en ce moment dans le ventre de l'Europe, qu'on ne peut prévoir ce qui va advenir de notre continent, et je ne dis pas dans cent ans, non, même pas dans vingt ans.

Nous avons affaire à de profonds bou-

leversements géopolitiques. Accompagnés de migrations de populations. D'identités culturelles et de communautés religieuses diverses qui se font face ou se chevauchent. Avec des insécurités, des peurs, des antagonismes. De ceux-là même qui sont construits de toutes pièces par des gens dont le pouvoir se nourrit du fossé qu'ils maintiennent entre les identités politiques et religieuses, et des conflits qu'ils attisent. C'est une offensive éternellement réfrénée de pouvoirs politiques et religieux, un cycle de dynamique et de restauration, d'avidité et de manque de courage, de soumission, de corruption, d'égoïsme et de monopoles économiques. C'est également le combat de structures criminelles qui sont devenues partie intégrante de l'économie, tant européenne que mondiale. Un émoussement perpétuel des mécanismes démocratiques. Un jeu pipé, sur lequel le pouvoir économique et l'influence médiatique, la démagogie et le populisme exercent leur ascendant. Une reprogrammation des têtes et de la perception individuelle, qui mène à ce que, au beau milieu de la pléthore d'informations, on perd la capacité de juger de ce qui se passe réellement, et de décider.

Toutefois, nous voyons aussi naître des ordres nouveaux, de nouvelles structures, de nouveaux liens et synergies. Une monnaie unique. Toujours plus de pays qui se bousculent pour entrer dans la communau-

té. De nouvelles et grandes ressources, qui ne se présenteront qu'une fois, s'offrent à ce continent qui, des siècles, des millénaires durant, a été déchiré par des guerres fratricides, des conflits entre royaumes ennemis. Qui, jusqu'à hier, était encore divisé en deux, prisonnier de deux blocs qui se faisaient face. Des pays qui, jadis, dominaient le continent et étaient des puissances coloniales, doivent à présent cohabiter. À cela s'ajoute à présent le monde aux multiples facettes, dramatique et créatif, de l'Europe de l'Est, qui pénètre résolument dans cet espace commun, avec son potentiel humain, son intelligence et ses exigences.

Que va-t-il bien pouvoir résulter de toute cette dynamique, constituée de forces contraires ? Ce n'est certainement pas rien qu'en grattant la boue des anciennes idéologies et des bonnes intentions, des identités – nationales comme ethniques et religieuses – qu'il va être possible de maintenir ensemble toute cette foule et ces espoirs. Ou en ne se limitant qu'à la dimension économique et en métamorphosant tout le continent en un seul et unique organisme financier et économique, mais qui ne posséderait aucun nerf, serait exsangue et sans aucun soupçon d'âme, et, de ce fait, destiné sous peu à se désintégrer, à exploser. Pour réaliser le miracle d'un autre monde pour les femmes et les hommes qui habitent notre petit continent sur cette petite planète, complètement surpeuplée, surchauffée et épuisée, il va falloir

Il se produit une reprogrammation des têtes ; au beau milieu de la pléthore d'informations, on perd la capacité de juger de ce qui se passe réellement

faire preuve de bien d'autres projections et d'horizons bien plus larges. Tout doit être repensé et réinventé, et ce, d'une manière dynamique, en rapport avec la situation européenne et globale dans laquelle nous vivons. D'énormes énergies latentes qui sont, peut-être, encore prisonnières dans le ventre de l'Europe doivent être libérées.

Fractale et radeau

L'Europe n'est pas une île. Elle est géographiquement reliée à l'immense continent asiatique, et elle ne représente que la plus petite des six parties du monde, Antarctique blanc inclus. C'est le seul continent qui se trouve entièrement dans l'hémisphère nord de la planète. L'Europe est comme un énorme contrefort, une fractale. Il y a quarante mille ans, les premiers hommes venus d'Afrique et d'Asie de l'Ouest atteignaient ce radeau, peu avant la disparition soudaine de l'homme de Neandertal. Depuis lors, le continent a subi des siècles, des millénaires durant, de violents déchirements, des génocides et des guerres. Des nations ont vu le jour, des peuples entiers se sont massacrés. Des structures dynastiques se sont formées, des révolutions économiques et politiques ont eu lieu, de nouvelles classes sociales ont surgi avec leurs idéologies qui se révélaient être chacune en soi des vérités universelles et finales. Au cours du siècle qui vient de s'achever, on a mené ici deux guerres mondiales, avec leurs excès de cruauté et de folie, les destructions monstrueuses, les carnages, l'Holocauste.

Tout comme la Grèce antique, avec son millier d'îles de la mer Égée, formait un creuset de peuples, de cultures et de royaumes, l'Europe représente elle aussi un creuset de peuples, de nations, de langues et de cultures, et aussi de petits et de grands

royaumes. Moi-même, bien qu'étant Italien, je porte un nom de famille qui révèle des origines espagnoles et avant tout juives, dans lequel est gravé l'histoire de la migration des peuples et de la persécution, de la diaspora, du combat pour la liberté et la survie.

L'embryon de cet ancien et nouveau continent politique existe enfin, né du rêve prophétique de quelques Européens au milieu des décombres de l'Europe des années quarante. Ils surent anticiper, parfois même comme le firent, du fond d'une prison, Altiero Spinelli et Ernesto Rossi, qui comptent parmi les pères fondateurs de l'UE, et eurent la vision de l'avenir de l'Europe. « Les années sur cette île, se souvient Spinelli bien plus tard en repensant à l'île de Ventotene, où il était emprisonné avec Rossi pendant le fascisme, sont toujours présentes en moi avec la richesse que seuls les instants et les lieux acquièrent lorsque s'accomplit ce mystérieux processus que les chrétiens nomment "devenir l' élu ". Je compris que jusqu'à ce moment-là, je n'étais qu'un fœtus en train de se former, dans l'espoir de naître un jour et que, au cours de ces années, à cet endroit, je suis venu au monde une seconde fois. »

À l'époque, afin de survivre, il était essentiel de sortir de l'impasse suicidaire des idéologies dans laquelle nous nous étions fourvoyés, de surmonter les forces et les puissances qui nous avaient entraînés dans cette guerre, et de trouver un accès à un espace plus grand, vers un horizon européen plus vaste. Aujourd'hui, comme autrefois pour chaque nation européenne, la tâche de toute l'Europe est de se redéfinir et d'emprunter une nouvelle voie, de plus grande envergure et dans une perspective globale.

Nous prenons part à une expérience qui, jusqu'à présent, n'a jamais été tentée sur notre continent. Un agrégat dynamique, qui ne résulte pas de l'abolition d'une fron-

L'embryon de cet ancien et nouveau continent politique existe enfin, né du rêve prophétique de quelques Européens au milieu des décombres de l'Europe des années quarante

tière et de l'annexion de toujours davantage de peuples par des États plus belligérants et plus puissants, mais qui s'accomplit d'un commun accord.

Il pourrait s'en dégager un caractère exemplaire et pionnier. Des peuples, des tribus, des groupes ethniques d'origines variées qui y vivent, mais viennent en partie de pays qui ont été colonisés durant les siècles passés de la manière la plus dure qui soit ; des nations qui, au fil du temps, se sont combattues et qui sont à présent imbriquées les unes dans les autres, dans une situation géopolitique d'un tout nouveau genre qui fera date, qui pourrait se révéler pour elle soit comme l'ultime corps à corps de boxeurs amochés qui ne sont plus capables de combattre, soit, au contraire, comme un nouveau départ.

En même temps surgissent sans cesse de nouveaux défis et de nouvelles menaces : pour la première fois ou, de nouveau, de grands royaumes voient le jour en Orient, et d'autres, en raison de leur aveuglement et de leur avidité, se trouvent peut-être au bord du gouffre parce qu'ils n'ont pas appris la leçon du crapaud qui voulait devenir aussi gros que le soleil et se gava jusqu'à en éclater. C'est donc d'une importance vitale que cette expérience réussisse. L'Europe peut jouer un rôle nouveau dans le contexte global.

D'autant plus qu'en ce moment d'accélération, les vieux fantômes resurgissent et que le ventre de l'Europe, comme celui du monde, est toujours prêt à ressor-

tir les anciennes images de la folie et à en faire naître de nouvelles : notre responsabilité est immense. L'Europe, en ce moment, est un trou d'aiguille, infiniment petit, un passage qu'il faut agrandir, non seulement pour nous, mais aussi pour le reste du monde. Cela ne suffit pas de faire face aux idées subversives qui renaissent sans cesse, en Europe et dans le monde. En adoptant pour ainsi dire un comportement inversé qui laisse indéfiniment le champ libre à ces idées. Nous devons en imaginer de nouvelles et de meilleures. Cette Europe, qui a déjà fait personnellement l'expérience de l'échec auxquels menaient les anciens chemins, pourrait à présent être le ventre à l'intérieur duquel vont s'en former de nouvelles.

Il faut bien envisager les choses sous un angle différent pour arriver à voir ce passage et le chas de l'aiguille, ce quelque chose comme une projection, qui nous donne un sens pour cette Babel de langues, de peuples, d'identités. Il faut déplacer le centre de l'attention, élargir l'horizon de ces groupes de gens qui s'agrippent ici au radeau de ce continent, qui flotte sur la masse liquide d'une petite planète, née il y a plus de quatre milliards d'années dans la panse du cosmos, et dont l'effondrement imminent d'ici un siècle est prévu par d'éminents scientifiques, tant que ce style de vie avide et insensé ne voit pas l'utilité de se remettre en question et de changer de cap.

Échouer sans perspective

Que va-t-il se passer, si ces structures encore bien fragiles de l'Europe doivent subir le poids de grandes masses de migrants, qui s'échouent sans perspective, en raison des changements climatiques et environnementaux et de la rareté croissante des ressources ?

Le moment est venu, pour toutes ces iden-

tités, particularités et richesses de se surpasser pour atteindre une plus grande identité, qui ne saurait être une minimalisation niveleuse, mais devrait aboutir à une multiplication des forces. Ce n'est pas uniquement le futur de l'Europe qui en dépend, mais celui du monde entier.

Il n'y a plus de temps à perdre. Il faut créer les premiers embryons de structures continentales et globales, tels qu'ils n'ont jamais existé auparavant, et correspondants à ce qui se passe vraiment autour de nous.

Récemment, j'ai lu dans le journal un communiqué qui m'a impressionné. Près de Mantoue, la ville où je suis né, des archéologues ont découvert un couple de squelettes étroitement enlacés, datant du néolithique. Il s'agit, selon toute probabilité, d'un homme et d'une femme. Ils ont les jambes repliées et entremêlées, ils se tiennent par les épaules et le cou, et leurs têtes sont proches comme s'ils voulaient échanger un baiser. Ils devaient être tous les deux très jeunes, un garçon et une fille – la mâchoire complète en témoigne – enterrés ensemble dans un tendre enlacement, qui dure depuis six mille ans.

Un enlacement européen, qui remonte à bien loin dans le temps. Bien plus ancien que le Moyen Âge, Rome, Byzance et Charlemagne, que les courageux peuples du Nord, les Vikings et les Normands, les Slaves, les Celtes, que les peuples de l'Islam. Ils sortent directement d'une époque que nous nommons avec arrogance « pré- et protohistoire ». Les femmes et les hommes d'Europe ont commencé à souffrir et à rêver bien avant que les premiers royaumes se soient formés, tels que nous les connaissons de nos livres d'histoire.

Mais qui pouvaient-ils bien être, ces deux-là ? Et quelle a pu être la raison d'un enterrement si étrange ? Un acte d'amour ou une mort violente ? Un sacrifice humain, un

couple surpris – comme Paolo et Francesca du début du Moyen Âge ? Ou bien Roméo et Juliette, ou Tristan et Isolde, ou Eugène Onéguine et Tatiana, le Maître et Marguerite ? Qui pouvaient-ils bien être, selon notre compréhension ? L'histoire a explosé. Des amants de Mantoue, on a fait les amants européens. Nous sommes tous nés de cette étreinte. C'est à nous de dire qui ils sont, tous les deux, et qui nous voulons devenir dans un avenir proche.

Étant auteur, je sais bien comment, à notre époque, la force élémentaire du mot écrit, le tatouage des paroles sur le papier, son souffle et son pouvoir, ont été bafoués. Néanmoins, la littérature ne signifie pas pour moi cette petite chose chétive, sortie de machines énormes qui se déplacent devant un horizon limité, en l'espace d'une durée éphémère, où tout est aplani et anémié, où aucune tension ne règne plus, rien qui puisse faire naître le trouble, la perte de contrôle, des idées.

Pour moi, cette chose appelée, de manière stupide et généralisatrice, littérature, reste aussi – du moins potentiellement – une apparition, une invasion, une invention, une préfiguration et une explosion. Elle peut aussi être un passage, un chas d'aiguille.

Les écrivains qui se sont révélés à la hauteur de cette définition ne sont pas les laquais ni de l'esprit du temps, ni des idées qui s'avèrent rentables. Ce ne sont ni des animateurs, ni des domestiques qui ne seraient là que pour nous distraire un bref instant, celui qui nous sépare de notre mort, ou au plus, d'inoffensives créatures édifiantes. Ils ne l'ont jamais été, même pas à l'époque où tous les espaces étaient devenus trop étroits et que seul le mot souterrain était resté incontrôlable, inflexible et contestataire, le seul état d'âme, le seul gué, le seul chas d'aiguille au travers duquel, plus tard, bon nombre passèrent.

Les écrivains, les artistes, sont des destructeurs et des constructeurs, des éclaireurs et des penseurs, des dérangeurs, des anticipateurs et des rêveurs. C'est pourquoi je voudrais ici faire quelques remarques sur les écrivains et les artistes, les penseurs et les scientifiques d'Europe, sur leurs apparitions et leurs inventions.

Rendu ici, je voudrais m'imaginer comment, au milieu de la nuit, quand personne ne les voit, tous ces personnages se retrouvent dans les rues de ce continent septentrional, qui tente de naître et de renaître encore. Ils se déplacent tout d'abord en meutes. Ils sont nombreux, un fleuve de femmes et d'hommes, qui défilent dans la nuit. Bonté divine, il y en a tant ! Je réussis à en reconnaître un ici et là : le poète aveugle, qui s'est penché sur la marmite génétique de la vie en temps de guerre et qui chanta l'humanité sans paix, le courage sans espoir, l'autre, avec capuche et au nez crochu, qui a voyagé dans l'au-delà et qui, de là, nous a montré le monde que nous avons tous devant les yeux et dans lequel nous vivons, puis vient Shakespeare, barbare et tendre, qui nous a raconté l'histoire des deux jeunes amants européens de Vérone, et de la folie sanglante dont naissent les royaumes.

Là se trouvent nos penseurs et nos savants, Copernic, Galilée, Newton, Darwin..., qui nous ont appris l'impétuosité et la patience, Spinoza, le rêveur en pensées, qui nous a initié au courage joyeux des êtres éléments et fervents, Leopardi et Hölderlin,

Étant auteur, je sais bien comment, à notre époque, on a bafoué la force élémentaire du mot écrit, son souffle et son pouvoir

avec leur désespoir et leur soif. Les personnages de femmes, fiers, radicaux et fins des romans russes, avec leurs grandes catastrophes, les grands rêves et la grande littérature, les femmes écrivains d'Europe, à la fois douces et farouches comme Emily Brontë et Virginia Woolf... le Méphisto mélancolique, séducteur et éducateur, le jeune Julien Sorel, avec sa jeunesse trahie, livrée aux griffes des désirs et du monde, avec le rustre, le téméraire et l'émouvant Balzac, qui nous a peint comment les sociétés et les mondes voient le jour et comment ils explosent.

Et là, il y a aussi une silhouette maigre comme un clou et brinquebalante, qui s'avance pourtant fièrement, en cadence avec les autres. C'est la marionnette Pinocchio, qui nous a enseigné cet art difficile dont nous avons désespérément besoin en ce moment : celui de la métamorphose. Tout près de lui se trouve un insecte humain du nom de Gregor Samsa, avec la vieille pomme, littéralement entrée dans son dos.

Il y a aussi Raskolnikoff, avec sa solitude et sa hache, et voilà les météores Büchner et Rimbaud, qui nous ont inculqué l'intransigeance et la passion, la rébellion, la douceur et le mépris.

Puis viennent Héloïse et Käthchen de Heilbronn, qui nous ont montré la prévenance amoureuse, et Pouchkine, qui a enseigné l'élégance face à la mort, et Dostoïevski, qui a fait de la douleur son sujet.

Voilà les personnages de La Ronde de Nuit de Rembrandt, tous en rang, évoqués d'une manière fabuleusement hardie, et, au milieu, notre petite fille, toute vêtue de blanc, avec sa poule, sur laquelle se concentre toute la lumière du monde.

Le corps nu de David avec l'insondable Mona Lisa qui, les cheveux dénoués, ébouriffés par le vent, se promène au côté de son courageux mari de marbre. Il règne un calme

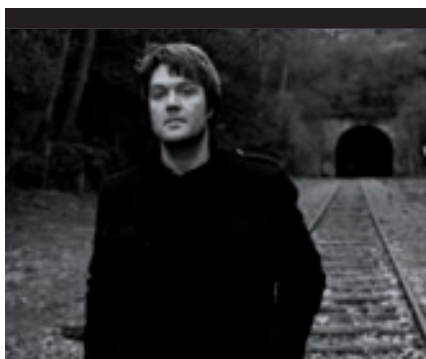
impressionnant, seule une petite musique flotte dans l'air. Quelle est cette musique et d'où vient-elle ? C'est la musique qu'ont produite les inventeurs du royaume psychique de la musique, ceux qui ont soutiré au plus profond de la matière sonore, dans l'atmosphère, une autre sonorité au cosmos. Et bien d'autres encore. Comment pourrait-on les compter tous ! Nous sommes nous aussi du nombre. Et, nous devançant, sur son grand cheval branlant et dégingandé, toujours lui, Don Quichotte, le plus grand chevalier d'Europe, notre meneur.

Antonio Moresco, né à Mantoue en 1947, vit aujourd'hui à Milan. Il a publié de nombreux romans et essais auprès d'éditions renommées, et passe aujourd'hui pour être le pionnier incontestable de la jeune littérature italienne.





Pour une Littérature hybride Les défis que l'Europe doit relever sont souvent de nature technique, assez prosaïques, tels que la rémunération des traducteurs et des interprètes. Mais où donc un auteur pourrait-il sinon s'abreuver aussi abondamment qu'à la diversité culturelle, dans laquelle un Kafka a enrichi l'allemand de Goethe du tchèque et du yiddish, et devenir le nomade et l'immigré de sa propre langue ? *Alban Lefranc*



Un des principaux risques quand on doit s'exprimer sur l'Europe, c'est de tomber dans des banalités rassurantes et incontestables sur lesquelles tout le monde s'entend inévitablement, du moins dans le milieu qui lit ces lignes : oui, l'étranger est digne de découverte, oui la traduction est une bonne chose, oui la paix entre les peuples dans nos contrées est un acquis extraordinaire, etc. Néanmoins, une fois assésés ces principes considérables, rien n'a été fait pour leur permettre de se déployer concrètement. Pour essayer de déjouer ce piège, je voudrais tenter de ressaisir quelques mo-

ments concrets de mon expérience, partielle, ténue et contestable – expérience de traducteur (de l'allemand) et d'écrivain (en français, ayant écrit plusieurs livres sur des personnages allemands).

Je voudrais commencer par relater une expérience tout à fait significative et symptomatique des difficultés à articuler une pratique (concrète) et un discours général sur l'Europe. J'étais invité à animer un débat à Paris à la Maison de l'Europe avec Werner Kofler, écrivain autrichien remarquable, et son non moins remarquable traducteur, Bernard Banoun, dont le travail a été récompensé cette année par le prix Gérard de Nerval de la traduction. Le débat était censé porter sur l'Europe. N'ayant rien à dire sur l'Europe en général, ou ne nous sentant pas compétents pour cela, nous parlions tous les trois des spécificités de la littérature autrichienne, des accusations de régionalisme à son encontre dont a été également victime Jelinek, de l'influence de Bernhard, etc. Les échanges se faisaient en allemand et je traduisais en français pour le public. Rien dans nos propos de très universitaire ni de très abscons : bien plutôt une expérience concrète de circulation des langues

et des thèmes européens. Et voici que le directeur de cette vénérable maison essaye de nous interrompre, monte sur l'estrade et nous indique avec insistance le thème annoncé : l'Europe ! A ses yeux, Bernhard, Jelinek, Kofler, ce n'était pas assez « européen ». Il répète alors avec emphase une phrase célèbre de Umberto Eco : « la traduction, c'est la langue de l'Europe ». Au-delà des questions de personne, qui n'importent aucunement ici, et sans nulle volonté de polémique, je crois qu'on tient là un exemple très marquant du risque des généralités creuses qui parasitent le débat. L'Europe – cela passe très souvent par des enjeux très simples, parfois techniques et même assez prosaïques, de traduction, d'interprétariat, de rémunération des traducteurs et des interprètes, etc.

*Un signe, tels nous sommes, et de sens nul,
Morts à la souffrance, et nous avons
presque*

Perdu notre langage en pays étranger.

*Hölderlin, Mnemosyne
(Traduction de Gustave Roué)*

*Ein Zeichen sind wir, deutungslos
Schmerzlos sind wir und haben fast
Die Sprache in der Fremde verloren*

Hölderlin, Mnemosyne

Il y a quelque chose de rassurant à parler de la traduction en général ou de l'importance des littératures étrangères, mais force est de constater que très peu d'auteurs sont perçus en dehors des frontières de leur langue et que les milieux culturels continuent de s'organiser autour des auteurs nationaux (exception faite de la littérature américaine qui rencontre un écho important – et largement mérité – partout.)

Il faut donc rappeler sans cesse le rôle essentiel des traducteurs. Bien trop souvent, et c'est une expérience que j'ai faite tout autant comme romancier français traduit en allemand (par Katja Roloff) que comme traducteur en français de Peter Weiss, le nom du traducteur n'est pas même mentionné dans une recension ou dans une présentation du livre. Bien trop souvent est compté pour rien le passage fragile d'une langue à une autre, les heures passées à s'arracher les cheveux sur tel ou tel idiomatisme, à interroger l'auteur ou des native speaker pour comprendre et reconstituer une expression inconnue – tout ce travail est considéré comme une vague prestation de service anonyme. La croyance en une transparence des langues, l'idéologie doucereuse du tout communicationnel sont bien plus répandues qu'on ne croit.

On se souvient qu'en février 2007, une polémique avait éclaté en Allemagne et que plusieurs éditorialistes avaient critiqué vertement les exigences des traducteurs allemands, les traitant de divas parce qu'ils réclamaient une meilleure rémunération. Quand on sait que le feuillet étalon est de 1 800 signes en Allemagne contre 1 500 signes en France, et que ce feuillet plus long est souvent moins payé qu'en France, on est atterrés. Il faut savoir aussi que la plupart du temps, un traducteur effectue plusieurs métiers : il est censé être l'agent de l'auteur qu'il veut traduire et c'est souvent à lui de convaincre un éditeur étranger de s'intéresser à un quasi inconnu (je ne parle pas ici de Houellebecq ou Nothomb – mais des auteurs aussi importants que

Christian Prigent ou Régis Jauffret, pour n'en citer que deux, sont presque totalement inconnus en Allemagne, et l'inverse est vrai naturellement pour des auteurs allemands de premier plan). C'est ce même traducteur qui traduira le dossier de presse, livrera une traduction d'essai d'une dizaine de pages, sans aucune garantie que toutes ces démarches aboutissent. Je voudrais donc qu'un débat sur la traduction ne fasse jamais l'impasse sur des questions très simples, mais vitales, de rémunération du traducteur et de prise en compte (ne serait-ce qu'en le mentionnant dans une recension) de son identité et de son travail.

Notre rapport à Dostoïevski ou à Döblin, nous Français, dépendait de traductions qui ont récemment changé en profondeur, nous rendant l'opacité et l'étrangeté de ces auteurs, les dégageant de la gangue de la syntaxe française où leurs premiers traducteurs avaient voulu les faire passer de force. Pour la redécouverte du romancier russe, il faut saluer ici André Markowicz, qui, quand on l'interrogeait sur son statut de traducteur-vedette objet de polémique, nous répondait : « Voilà une chose que j'ai réussie, au moins. Qu'on mette l'accent sur la traduction, qu'on remarque que le bouquin est traduit. Généralement, au théâtre, on ne signale pas que la pièce est traduite. C'est la première fois qu'un traducteur acquiert un statut d'auteur. Et c'est bien. »

Orientation syntaxique

Pareillement, la nouvelle traduction de *Berlin Alexanderplatz* par Olivier le

Pourquoi en effet chercher à gommer l'étrangeté du texte, puisque c'est précisément elle que nous allons chercher ?

Lay, tout récemment, a permis de découvrir complètement ce roman, amputé du quart dans la première traduction, et lissé à l'extrême. De pareils chocs – découvrir un tout autre livre, découvrir qu'un même nom propre : (« *Berlin Alexanderplatz* », « *Crime et châtiment* », ces noms qui nous accompagnent depuis si longtemps), recèle de nouvelles secousses syntaxiques, de nouvelles sensations – permettent de prendre conscience de la fragilité de nos appuis sur le monde, dans la mesure où notre perception du monde, notre vie même, se nourrit de la lecture des chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Le risque permanent, quand on traduit, c'est de franciser le texte, de le couler dans notre moule, et c'est pourquoi Olivier Le Lay, auteur de la nouvelle traduction du roman de Döblin, dit se réjouir quand on lui dit qu'on sent la traduction quand on le lit. Pourquoi en effet chercher à gommer l'étrangeté du texte, puisque c'est précisément elle que nous allons chercher ?

C'est ce rapport à l'étrangeté que je voudrais décrire, cette perte de l'évidence du langage, cette prise de conscience quasi corporelle que le langage n'est jamais donné, qu'il est sans cesse creusé d'opacités et de résistances. J'ai vécu presque sept ans en Allemagne, en alternant avec des périodes de retour en France. En des termes bien sûr beaucoup moins violents que ceux de Hölderlin placés en exergue, j'ai fait

l'expérience, comme beaucoup d'autres, de cet entre-deux étrange qui s'ouvre après quelques mois passés dans un pays dont la langue, aussi maîtrisée soit-elle, restera toujours une langue étrangère. On est pris à la fois entre un français mâtiné d'allemand (de nombreux germanismes commencent à malmener notre langue maternelle) et un allemand traversé par du français. Cette situation peut être douloureuse, notamment comme traducteur, quand on s'aperçoit qu'on commence à perdre, en français, ses intuitions les plus naturelles (ou qu'on croyait telles) en matière de syntaxe et même de lexique (la différence imparfait/passé simple, le système prépositionnel, pour ne nommer que deux points).

On a le sentiment aussi de perdre le contact avec sa langue maternelle contemporaine, avec ses multiples métamorphoses, son argot qui se renouvelle sans cesse, et je découvrais quantité de nouvelles expressions à chaque retour à Paris. Mais ce mélange peut nous apprendre aussi à « danser sur la corde raide », comme le disent Deleuze et Guattari dans leur livre sur Kafka (Pour une littérature mineure). Creuser le langage, devenir le nomade et l'immigré de sa propre langue, voici l'injonction que nous proposent les deux philosophes, devenir minoritaire, comme Kafka, qui va creuser l'allemand de Goethe avec le tchèque et le yiddish. Il va épurer l'allemand et le dégager des formes sclérosées et des clichés qui l'avaient appauvri à Prague au début du siècle. Les livres de Bernard Lamarche Vadel (Vétérinaires ; Sa vie son œuvre), d'une

manière tout autre, offrent un exemple saisissant d'une greffe de l'allemand sur le français, produisant une langue aberrante, inutilisable, mais très belle et très inquiétante, comme si Thomas Bernhard s'était glissé à notre insu dans le français classique des moralistes du Grand Siècle.

Un autre aspect de ces hybridations, c'est le choix de thèmes qui relèvent d'une autre histoire nationale que celle de l'auteur : le sujet de mes trois premiers romans (Angriffe, en allemand, dans la traduction de Katja Roloff), c'est l'Allemagne de la reconstruction, des années 60 et 70 essentiellement, à travers Fassbinder, Bernward Vesper et la Fraction Armée Rouge, la chanteuse Nico. Et ce n'est jamais en historien, en spécialiste de ces questions que je me suis aventuré sur ce terrain éminemment glissant et problématique : c'est en y projetant mes propres tensions biographiques, en essayant d'imaginer un Baader ou un Fassbinder possibles (tout aussi crédibles et vraisemblables que leurs versions historiques) avec le regard d'un Français tout autant nourri aux collages cinématographiques de Godard et aux poèmes d'Apollinaire que fasciné par la technique pugilistique de Mohammed Ali, en allant donc puiser à des matériaux historiques, artistiques ou sportifs, étrangers à l'histoire allemande.

C'est que l'hybridation peut être aussi celle des genres et des influences, comme l'exprimait magnifiquement Malcolm Lowry dans sa préface à *Au-dessous du volcan*, en disant de son roman : « On peut le prendre pour une sorte de symphonie, ou encore une sorte d'opéra, ou

même pour un opéra western ; c'est du jazz, de la poésie, une chanson, une tragédie, une comédie, une farce... c'est une prophétie, un avertissement politique, un cryptogramme, un film loufoque et un Mané, thécel, pharès. »

Ce sont ces chemins de traverse, ces greffes aberrantes d'histoires, de genres et de langues, qui composeront peut-être un jour, qui constituent déjà, la spécificité de la littérature européenne – et ce sont des traducteurs qui les rendent possibles.

Alban Lefranc, né en 1975, vit en tant qu'écrivain et traducteur à Paris, il est co-éditeur du magazine littéraire franco-allemand *La mer gelée*. Début 2009, son dernier roman *Vous n'étiez pas là* est sorti chez Verticales/Gallimard. En octobre 2008 est sorti en allemand chez Blumenbar Verlag : *Angriffe. Fassbinder, Vesper, Nico. Drei Romane*.



abcdefghijklmnopqrstuvwxyz

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ

1234567890

Un kit bien utile La culture peut être un paquet-cadeau à vocation touristique-pédagogique, qui contient un petit peu d'histoire, un petit peu de folklore, une ou deux rimes. Elle peut être un simple produit de marketing ou servir de kit d'identité. Ce qui, toutefois, est évident : le mot culture s'intègre parfaitement dans le dictionnaire du jargon administratif de l'UE, puisque les termes les plus fréquents y figurant sont aussi les plus vagues. *Dubravka Ugrešić*



Zeus, le père de tous les dieux, sourit ces jours-ci avec bienveillance, lorsqu'il regarde les activités de sa bien-aimée Europe. On ne peut pas dire qu'elle a déçu ses attentes, car il n'en avait aucune. En la quittant, il lui a laissé, gaillamment, deux cadeaux dont toute femme ne peut que rêver : une lance qui ne rate jamais son but, et de précieux bijoux. Après avoir utilisé son soupire comme moyen de transport le plus rapide afin d'atteindre des contrées plus avantageusement situées, et après quelques escapades amoureuses avec un animal à cornes, auquel elle donna même des fils, elle épousa, satisfaite, un gaillard autochtone du nom d'Astérion. Dans le CV du pauvre Astérion figure seulement qu'il a épousé la maîtresse de Zeus, et qu'il adopta ses trois fils illégitimes, rien de plus. Grâce

à son talent naturel qui lui permettait de s'en tirer aussi bien avec les dieux, les bêtes et les hommes, et un capital petit mais précieux qui lui avait été laissé dans le cas d'un préjudice moral, Europe continua à jouir pleinement de la vie. Ce premier voyage sur le dos de Zeus avait stimulé son appétit géographique et elle découvrit ainsi toujours davantage de pays et de continents. Elle en colonisa de nombreux, mais finalement les décolonisa aussi. Elle sut faire prospérer ses richesses. Elle s'imagina de nombreuses choses. Pour des termes comme démocratie, humanisme, art, littérature et philosophie, elle réclama le copyright pour elle seule. Elle était aussi agressive, mena de nombreuses guerres et atteignit la perfection dans l'extermination. Il y a quelques décennies, elle a commis le plus grand et le plus terrible des crimes, l'assassinat d'environ six millions de juifs, ce qui ne l'empêche pas de jouer le rôle d'un arbitre de la morale, dès que l'occasion s'en présente. Aujourd'hui, l'Europe, en bonne et sage maîtresse de maison, réunit ses pays, bien que récemment, elle n'ait pas réussi son examen d'unification. Elle, qui n'est pas accourue pour empêcher la division de la Yougoslavie et la guerre, place aujourd'hui des mots comme unités post-nationales et cons-

tellations post-nationales. Elle qui, par exemple, n'a même pas remarqué la disparition des « Yougoslaves » (et c'était une minorité ethnique « mélangée » neutre, qui vivait dans la Yougoslavie d'alors, plus nombreuse que les Slovènes qui se sont éveillés à une conscience nationale), et exige aujourd'hui comme condition principale d'admission dans ses rangs, le strict respect des droits des minorités.

Qui sait, peut-être est-ce justement pour cela que la culture est l'un des plus importants leviers idéologiques de l'unification européenne. Tout comme chaque petit village des anciens pays communistes possédait sa « maison de la culture », la carte européenne de l'unification est elle aussi revêtue d'un réseau virtuel et réel de « maisons de la culture ». La culture peut être un paquet-cadeau à vocation touristique-pédagogique, qui contient un petit peu d'histoire, un petit peu de folklore, une ou deux rimes ; elle peut servir de kit identitaire ; de vague point de respect de soi et d'autrui ; de liberté pour attribuer et interpréter des significations. La culture peut être comprise comme une forme de vie, whether of Berbers or Barbarians, comme le remarquait avec esprit le théoricien littéraire britannique Terry Eagleton, comme une série historico-culturelle allant de Sénèque à Seinfeld, comme opposition au terme du barbarisme, comme symbole romantique, comme forme de manipulation et de supériorité, comme simple produit de marketing ou comme synonyme du mot

Aujourd'hui, l'Europe, en bonne et sage maîtresse de maison, réunit ses pays, bien que récemment, elle n'ait pas réussi son examen d'unification

identité nationale. Le mot culture s'intègre parfaitement dans le dictionnaire du nouveau jargon administratif de l'UE, puisque les termes les plus fréquents y figurant sont aussi les plus vagues, comme, par exemple, mobilité, fusion, etc. Répondant à ce sens néo-européen, la culture devrait être traditionnelle, nationale et cosmopolite, elle devrait être tout, en gardant cependant une mesure raisonnable et un rapport équilibré. La culture devrait présenter ses spécificités tout en restant ouverte, la culture devrait ouvrir les frontières tout en étayant les stéréotypes. Chaque touriste termine son voyage en Hollande par l'achat d'au moins une paire de petits sabots, un petit moulin à vent et un oignon de tulipe. Et cela bien que la tulipe représente une inspiration florale turque et que l'ensemble de la population rurale dans le nord de l'Europe marécageuse porte de tels sabots et que les moulins à vent tournent aussi dans « Don Quichotte », néanmoins, cela ne dissuadera pas le visiteur de renoncer à la décision tenace de rapporter de son voyage quelque chose de hollandais. Mais les magasins de souvenirs, eux aussi, s'occupent des visiteurs. Personne d'autre ne sait mieux qu'eux que celui qui envisage de libérer le marché des stéréotypes est destiné à faire faillite.

La culture est aussi une représentation de quelque chose. Dans cette fusion très courante des termes, la culture est liée au terme très vaste de l'« art ». En ce qui concerne l'art, l'Europe a établi, au cours de sa riche histoire de la culture, le mécénat, cette fructueuse liaison de l'art et de l'argent, qui a également fait voir le jour à « l'âge d'or », et au canon culturel européen. L'Europe a

continué à goûter à la liaison de l'art et de l'idéologie, des périodes au cours desquelles, selon Walter Benjamin, « le fascisme esthétisait la politique » et « le communisme politisait l'art ». L'Europe a vécu différents canons esthétiques, concepts et périodes artistiques – de longues périodes de la culture avancée et élitaire, et ensuite aussi l'époque de la « reproduction mécanique » et de la démythification de l'aura de l'art, pour finir par se retrouver dans la totale désintégration des concepts, mais qui se révèle être en même temps une puissante dynamique de désintégration, dans laquelle sont mêlés la démocratisation de l'art et la domination du marché, et aussi la géopolitisation de la culture, puis, pour finir aussi, les vestiges des concepts culturels traditionalistes et leur politisation. Dans ce processus, l'Europe, qui se sert justement de la culture comme kit idéologique décisif, a besoin de réarticuler et de redéfinir cette culture qui est la sienne.

Des enthousiastes de l'Europe payés pour

Au premier coup d'œil, cela ne semble procurer aucun souci. Un petit tour sur Internet montre que l'Europe, aujourd'hui, est couverte d'un ample réseau de centaines de highways, autoroutes et routes, de centaines de fonds et de fondations, d'organisations de parrainage, d'ONG, de networks, de services culturels et de bureaux virtuels, dont la seule tâche consiste à faciliter un libre transfert culturel. Dans le domaine des services et de la protection de ce trafic et de la coopération culturels travaillent de nombreux managers culturels, « officiers », « avocats » de la culture, ainsi que des médiateurs culturels. Ces personnes sont des enthousiastes de l'Europe qui sont payés pour, des nationalistes, des post-nationalistes et internationa-

listes, des cosmopolites et des globalistes, des nationalistes européens et régionaux, des défenseurs des particularités et des différences européennes, mais aussi de l'unification européenne, des professionnels aux multiples identités, des gens à plusieurs têtes sur un seul corps. À l'intérieur de cette dynamique, dans le riche réseau de bureaucrates européens de la culture et de proches producteurs culturels qui ne sont pas encore connectés, c'est là que se joue l'actuelle et la future vie culturelle européenne. Bien que la littérature ait depuis longtemps perdu sa position dominante et qu'elle l'ait abandonnée à des médias plus attrayants et plus représentatifs, sa vie se développe aussi, justement, selon cette dynamique. L'auteur européen actuel, particulièrement des pays de l'Est, est lui aussi un produit de cette dynamique culturelle embrouillée. Il est un corps à plusieurs têtes, il s'efforce, en harmonie avec les changements, de trouver sa place. Il tente discrètement de garder la traditionnelle « âme de son peuple ». Dans les pays de l'Europe de l'Ouest, cette fonction d'auteur est depuis longtemps dépolitisée, mais en secret, elle continue d'exister comme une sinécure. Dans les pays de l'Est nouveaux, qui n'ont pas encore réussi à se détacher de leur nationalisme libérateur, l'écrivain est toujours utilisable comme « âme du peuple ». Le modèle n'a donc rien perdu de son attrance. Car c'est avec l'« âme » d'un peuple qu'une autre « âme » d'un autre peuple communique le plus facilement. La communication d'une « âme » sans frontières et sans adresse fixe est déjà plus difficile, n'est-ce pas ? Dans les conditions d'autrefois, notre Lituanien ou Slovène, qui défendait l'autonomie de l'«

art littéraire », refusait totalement d'être un représentant de son peuple (communiste). Aujourd'hui, il est à nouveau prêt à l'être. À cause de son peuple (post-communiste) ? Parce que son attitude vis-à-vis de la littérature a changé ? Non, à cause de la loi de l'offre et de la demande artistique. Le marché européen de la littérature ne peut pas faire face à l'assaut de cinquante écrivains lituaniens (c'est la même chose pour le lituanien, qui ne peut pas faire face à plus de deux écrivains hollandais), et c'est pour cela que seuls un ou deux sont les bienvenus. Ces deux élus passent pour les « représentants » de la culture lituanienne. Notre citoyen d'un pays de l'Est est ainsi (mais celui d'un pays de l'Ouest aussi) autant une « âme » orientée vers l'Europe, qui aspire à une reconnaissance sur le marché européen, qu'une âme « globaliste », qui vendrait dès demain sa reconnaissance européenne pour celle, plus profitable, de l'Amérique. Quitter le paradis des littératures nationales, où l'écrivain est toujours traité comme le « représentant » et l'artiste des mots, comprend le fait de consentir à la démocratie du marché.

Les écrivains de la Slovaquie ou de la Slovénie, qui étaient jusqu'à présent entourés de collègues myopes aux derrières imposants, sont sur le point d'être confrontés au marché. Sur ce marché les attend, entre autres, David Beckham qui a, il y a quelque temps, reçu le British Book Award, car le livre muni de son nom a rapporté beaucoup d'argent à l'industrie du livre. C'est pourquoi notre premier, à condition qu'il soit un optimiste du marché, va dorénavant devoir prévoir, dans

sa vie littéraire, une visite régulière au studio de remise en forme. Car la concurrence est forte, inégale et décourageante. Pour être honnête, pendant la transition au moins, le différé de la confrontation avec le marché brutal est facilité par la bureaucratie européenne de la culture, qui veille toujours à l'échange d'identités nationales-littéraires et le stimule. Elle encaisse pour cela, comme tout autre agent, un pourcentage ou un autre. Toutefois, là aussi les lecteurs ne sont pas innocents. Pour se tenir informés à la vitesse, ils sont même capables de lire quelque chose en estonien. Et qu'en est-il de ceux qui n'ont pas d'identité nationale ? De la racaille cosmopolite, prolétaire, intellectuelle, des défenseurs d'une identité européenne, d'un melting pot européen, qui aimerait effacer les frontières d'État, les séparations nationales et ethniques et les régler grâce à un passeport européen et au statut d'un citoyen européen ? De telles personnes vont forcément devoir persévérer. De telles personnes peuvent uniquement investir leur espoir utopique dans la mobilité du grand capital, aussi paradoxe que cela puisse paraître. À l'avenir, une puissante corporation pourrait surgir comme nouvel identity maker, et dans ce cas, il pourrait se produire que la logique de l'argent balaye, tout simplement, les frontières d'État et les identités. Si cela devait se produire, la Serbie s'appellerait Ikea, ses habitants des Ikeaner, la Slovénie Siemens avec des Siemensiens comme habitants. Et on s' imagine déjà voir devant soi le dirigeant d'un petit pays européen, qui envoie à son peuple le message suivant : « Si vous n'êtes pas sages, je vous vends à Bill Gates. »

Et même la vie semble se diriger discrète-

Dans les pays de l'Est nouveaux,
l'écrivain est toujours utilisable
comme „âme du peuple“

ment dans cette direction. Avec l'adhésion de nouveaux membres de l'Est, ce n'est pas l'Est qui s'est installé à l'Ouest, ce que redoute tout chauviniste peureux de l'Ouest, mais c'est plutôt l'Ouest qui s'est installé à l'Est. Je ne sais rien des chemins du grand capital, mais je sais que la côte croate est vendue, que la ville bulgare de Varna est peuplée de Hollandais, de Belges et d'Allemands moyennement solvables, de ceux qui ont laissé passer l'occasion d'acquérir à temps des logements à Dubrovnik, Prague ou Budapest, si bien qu'à présent, ils achètent là où c'est encore possible. Il n'est pas à exclure que ces nombreux petits migrants invisibles, auxquels personne ne prête attention, ces petits propriétaires de mètres carrés de superficie habitable en Croatie, Bulgarie ou Roumanie, décideront de l'avenir de l'Europe, et pourquoi pas du culturel aussi ? Ils savent que la vie dans les pays européens fraîchement entrés (et dans ceux qui attendent d'être admis) est moins chère et plus joyeuse que dans les ghettos urbains d'Europe de l'Ouest. Il y a aussi cette identité « diabolique » à exporter : des *cevapici* bulgares ridiculement gros aux chants bouleversants des grands-mères bulgares. En ce qui concerne l'entrée de nouveaux membres, mon cœur fait des bonds de joie à l'idée des Français en train de prononcer des noms lituaniens, et des Allemands des noms lettons. De surcroît, je me réjouis que les Lituaniens, qui s'étaient jusqu'à présent vantés que Vilnius était le centre géographique de l'Europe, aient été obligés, depuis leur entrée dans l'UE, de réfréner leur enthousiasme débordant quant à leur spécificité nationale. Et la littérature elle-même, subit-elle un changement du fait de cette interaction ? Je suppose que dans une première phase d'adaptation, des écrivains slovaques, lituaniens et lettons vont ajouter l'un ou l'autre ouvrage sur leur souffrance personnelle sous

le communisme à la montagne de livre déjà existante. À Belgrade, en ce moment, des vendeurs de souvenirs vendent des petits bustes de Tito (à 30 euros la pièce). « Ben oui, c'est à cause des touristes, ils veulent ramporter quelque chose de communiste », disent les vendeurs. Dans la littérature – comme je le suppose – la topographie qui avait été perdue avec le temps va vite revenir. Dans les romans croates plus évolués, au seuil du dix-neuvième au vingtième siècle, et dans la première moitié du vingtième siècle (c'est la même chose également dans les littératures tchèques, hongroises et d'autres encore), les héros étaient en route entre Vienne, Prague et Budapest, ils parlaient l'allemand ou le français, leurs livres étaient imprimés sans notes en bas de la page avec des répliques en croate. Cette topographie va l'emporter. Le thème de l'exil, du passeport et du visa va lentement disparaître du répertoire topographique du citoyen de l'Est, tout comme la division de l'Europe en « nous » et « eux ». Et cet emphatique élément impérial va aussi disparaître du champ de vision d'un nombre négligeable de citoyens de l'Ouest, qui témoignaient de la curiosité pour l'Est. Assurément, il ne serait pas inintéressant que des auteurs européens se regardent dans les yeux les uns les autres et écrivent quelque chose là-dessus. Toutefois, en raison de l'enthousiasme dû à l'unification et à la correction politique, on ne leur en donnera pas la chance. Et le marché va lui aussi miser sur des thèmes littéraires plus légers et plus entraînants.

Et pour finir, puisque nous en sommes déjà au thème de l'unification littéraire européenne et de la géopolitique littéraire,

qu'il soit autorisé de jeter un œil dans les pensées de Miroslav Krleža ??? : que signifie donc, dans le monde actuel, un livre isolé, sa parution aurait-elle vraiment un sens ? Moins qu'une minuscule gouttelette dans l'Amazone. Il y a quatre cents ans, lorsqu'un certain Érasme faisait publier ses livres en deux cents exemplaires, c'était pour l'élite européenne de Cambridge et Paris jusqu'à Florence un événement, mais aujourd'hui, entre des centaines de salons du livre, dans lesquels des centaines de milliers de nouveautés surgissent, comment un simple livre, isolé, pourrait-il encore attirer l'attention ? Les grands maîtres, qui ont fait du livre une affaire profitable, les autocrates des métropoles de la littérature et de l'art, dicent le marché du livre, le goût et les critères esthétiques, et sans le tintamarre de leur propagande des milliers et des milliers de livres disparaissent dans un silence absolument anonyme. Je ne veux pas dire par-là que la presse et la promotion fabriquent des succès littéraires, tout comme les victoires des courses de chevaux ne peuvent pas être devinées par un froissement de journal, mais une réévaluation imaginaire des valeurs littéraires pourrait transmettre aujourd'hui une autre image de l'état de la littérature européenne, que celle présentée par la presse des grands centres, je pense que c'est indiscutable. La structure de la valeur de la moyenne ou de l'ensemble de la production littéraire revêtirait alors d'autres dimensions. Peut-être que cela n'ébranlerait pas les critères

Ils savent que la vie dans les pays européens fraîchement entrés est moins chère et plus joyeuse que dans les ghettos urbains d'Europe de l'Ouest

actuels, mais en tout cas, la galerie des voix audibles serait enrichie des pays qui, en raison de leur langue inconnue, n'ont pas accès aux métropoles de la littérature. Au moins sur la carte, les frontières des bons livres en viendraient à s'élargir. Aujourd'hui encore, et de nombreuses décennies après sa création, le lamento de Krleža n'a rien perdu de son sens. Nous allons devoir patienter, en ce qui concerne une répartition juste de la littérature, car elle est un terrain géopolitique. Il existe de grandes littératures impériales, qui apparemment possèdent des valeurs universelles, et il existe de petites littératures nationales, dont on attend qu'elles fassent de leurs spécificités locales, régionales, ethniques, idéologiques et d'autres encore, un ballot et l'apportent. Durant la guerre à peine achevée dans la Yougoslavie d'autrefois, de nombreux étrangers, qui

étaient liés pour des raisons professionnelles ou autres à ce territoire, se sont vantés devant moi d'avoir lu Ivo Andrić et Miroslav Krleža. Pourquoi ?, ai-je demandé. Afin de mieux comprendre la mentalité balkanique, fut la réponse. Si je disais à un Allemand que je lis Günter Grass pour mieux comprendre l'esprit allemand » ou à un Américain que je lis Philip Roth pour mieux saisir l'essence de la mentalité américaine, je suis certaine que cela ne leur serait pas agréable. Grass et Roth sont de grands auteurs, pas des auteurs de guides touristique-spirituels. La périphérie et le centre ne reçoivent pas aujourd'hui le même traitement, pas plus que ce n'était le cas jadis. C'est pourquoi les livres de Krleža et d'Andrić continuent de n'être pour de nombreuses personnes que des guides littéraires à travers les Balkans.

Il existe une différence semblable dans le traitement de la littérature et de la littérature féminine. La première porte le fardeau des valeurs universalistes, tandis que la seconde ne s'occupe que de spécificité restreinte, typiquement liée au sexe. Lorsque les femmes, par exemple, écrivent sur le sexe, il s'agit d'un point de vue féminin, si les hommes le font, le point de vue est toujours universaliste. Chaque écrivain est une apparition en soi, quelque chose de particulier. Les femmes écrivains sont en pratique (de la théorie de la littérature, de l'histoire de la littérature et de la sociologie) presque toujours « traitées » en groupes, en formations, à deux, à trois, à quatre, surtout lorsqu'elles viennent de petits pays. Deux Bulgares, deux européennes de l'Est ... Les critiques littéraires féminines, s'orientant au sexe, interprétant avec acharnement les textes littéraires comme un phénomène sexuel, ne se différencient pas sensiblement des critiques littéraires rigides et chauvinistes. Elles aussi voient exclusivement, dans la littérature que des femmes écrivent, un phénomène sexuel. C'est pour cela que le souci qu'ont porté des « sœurs » au statut de la littérature dont les auteurs sont des femmes, a contribué à ce que les sœurs continuent à languir dans leur ghetto sexuel, sauf que le ghetto, cette fois, heureusement, existe moins dans l'ombre. Le droit longuement désiré à la réalisation de l'identité sexuelle, ethnique ou raciale se transforme pour finir en cauchemar ou en sanction.

Certes, sur la carte littéraire mondiale, les choses sont bien plus compliquées, elles ne se laissent pas réduire à des relations binaires, comme celles du centre et de la périphérie, entre grandes et petites littératures, ou à la problématique du genre. D'ailleurs, cela suffit amplement de s'imaginer un instant la puissante production littéraire de la

Chine et son public de millions d'individus, et aussitôt, le peu d'augmentation des actions lituaniennes ou estoniennes sur le marché européen de la littérature devient totalement insignifiant. Mais pour comprendre les rapports qui sont compliqués et qui régissent dans la « République des Lettres » mondiale, ce sont plutôt le recours et le discours économique et politique qui y contribuent (auxquels se réfère le critique français Pascal Casanova dans son livre *La République mondiale des Lettres*), ce sont plutôt des termes comme capital littéraire, économie de la littérature, marché verbal, marché mondial des biens intellectuels, richesses immatérielles, politique de la littérature, que le système traditionnel de terminologie. C'est pourquoi, chers collègues écrivains, ouvrons-nous aux défis du capital et de la ... physique ! Car la métaphysique ne sert plus que d'alibi aux criminels pour leurs agissements.

Dubravka Ugrešić est née en 1949 dans l'actuelle Croatie. Jusqu'à son émigration forcée pour des raisons politiques en 1993, elle enseignait la littérature à l'Université de Zagreb. Ensuite, elle a été professeur dans différentes universités américaines et européennes. Elle a reçu de nombreux prix, entre autres en 1995, le Prix européen de l'Essai Charles Veillon. Ses récentes parutions en allemand : le roman *Das Ministerium* (2005) et l'essai *Keiner zu Hause* (2007, tous deux chez Berlin Verlag).



abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
ABCDEFGHIJKLMNPOQRSTUVWXYZ
1234567890





Au moins comme des collègues ! Sur le continent européen, il existe une Europe modeste, périphérique, des peuples de l'Est et du Sud-Est, une Europe repoussée dans le coin, sans cesse assujettie depuis des siècles. La littérature est une possibilité d'en connaître la normalité aux multiples facettes. Car : celui qui lit a le privilège de se mettre dans la tête d'un autre. On se met à l'aise entre les pensées de l'auteur. *Andrea Grill*



D'avance, que le lecteur veuille bien me pardonner si je parle ici de mon propre livre. Cela ressemble à de l'autopublicité. Surtout parce qu'il est question de mon livre le plus récent. Sans autopromotion, personne ne s'en sort. Mais dans ce cas, interrogée sur le rôle que joue la littérature multilingue d'Europe pour la compréhension réciproque et le progrès de l'Europe, il s'agit pour moi de me limiter à quelque chose que je connais bien. Vouloir s'y connaître en quelque chose est toujours très risqué. Mais avec ses propres livres, un écrivain peut tout de même le prétendre avec une certaine bonne conscience.

Mon troisième livre a été commenté dans des journaux albanais avant qu'on ait vraiment remarqué en Autriche qu'il était paru. Comment est-ce possible ?

Le roman est écrit en allemand, publié dans une édition autrichienne. Visiblement, les critiques albanais ne l'avaient pas lu ; la quintessence de l'intrigue est en effet bien réinventée, le personnage principal est même rebaptisé. Il s'appelle Galip. Ils le nomment Dalip. Et font l'éloge du livre. Du livre inconnu. Et pourquoi ? Pourquoi cet intérêt pour un livre que quasiment personne ne peut lire en Albanie ? Pas même les journalistes qui écrivent à son sujet ?

« Ce genre d'histoires dans lesquelles des Albanais deviennent des personnages principaux dans les livres d'écrivains européens sont maintenant une réalité manifeste qui peut aussi nous motiver (...), mais surtout, elle nous amène à nous sentir mieux, au moins comme des collègues ! », dit un article d'Aleko Likaj.

Au moins comme des collègues ! Je ne m'étais pas attendue à ce que la simple présence de mon héros de roman puisse amener quelqu'un à se sentir mieux... Pour moi, en tant qu'auteure de l'histoire, c'est aussi agréable qu'inquiétant. Vous est-il déjà arrivé de vous réjouir parce que le héros d'un roman était allemand, anglais, français, italien, autrichien, portugais, suisse ? En tant qu'Allemand, Anglais, Français, Italien, Autrichien, Portugais, Suisse, avez-vous déjà été fiers de rencontrer un compatriote imaginé dans un livre que vous ne pouvez pas lire ?

Je dois dire que je n'arrive pas à me souve-

nir avoir jamais été particulièrement fière ou contente de rencontrer un Autrichien dans un livre. Aucune occasion de joie manifeste à propos d'un héros de roman autrichien ne me vient à l'esprit. Je crois que l'on ne se réjouit que de ce qui semble exceptionnel. On ne se réjouit pas de ce qui est normal. Peut-être devrait-on se réjouir ; se l'inculquer. Ce qui, à moi, me paraît normal, c'est pour les autres l'exceptionnel.

Au moins comme des collègues... La première de la série de questions qui précédaient l'invitation à écrire cet essai était formulée de la manière suivante : Quel rôle la littérature peut-elle jouer pour l'échange en Europe ?

La réponse peut être simple, résumée en une phrase : la littérature est une possibilité de connaître les multiples facettes de la normalité d'habitants d'autres langues dans d'autres régions géographiques. Il existe aussi d'autres possibilités, comme le cinéma ou la télévision. Un tableau. Un voyage dans la région. Mais ce que ces possibilités ne possèdent pas, qui est propre à la littérature, ce sont les vides. Les espaces entre les mots qui permettent au lecteur d'incorporer cette autre réalité sous une forme toute personnelle ; et de se l'approprier vraiment. Celui qui lit a le privilège de se mettre dans la tête d'un autre. On se met à l'aise entre les pensées de l'auteur. Celui qui mange des livres se mange lui-même, morceau par morceau, écrit la poétesse albanaise Luljeta Lleshanaku dans un poème intitulé « Livres jaunes »,

Vous est-il déjà arrivé de vous réjouir parce que le héros d'un roman était allemand, anglais, français, italien, autrichien, portugais, suisse ?

dans lequel il est question des livres autrefois interdits. Des livres qui étaient cachés et lus en secret, ou seulement cachés, car le seul fait de les posséder était déjà quelque chose de particulier, des livres dont la poétesse en tant que lectrice n'a guère d'autres souvenirs que le processus de la cachette. Malgré tout, le livre – en tant que prise de vue instantanée – demeure l'une des seules vérités.

Vrai et important même s'il n'était pas lu, témoin d'une autre réalité en dehors du régime communiste ; une réalité alternative qui tolérait tous les livres. Le livre non lu est porteur d'espoir, il se niche par sa seule présence dans les têtes de lecteurs potentiels.

Relié pour l'éternité

À présent, Luljeta tient mon livre dans la main, fait les louanges de sa fabrication. Le papier. La reliure. Mes livres ont l'air d'être reliés pour l'éternité ; une éternité infime, du moins. On voit le côté éphémère des livres albanais qui commencent souvent à partir en lambeaux après avoir été feuilletés dix fois, ils l'incarnent et sont peut-être plus honorables que les nôtres avec la reliure solide. Elle se trompe comme un enfant, elle parle bien./ Elle respire doucement, comme un lézard sur les tuiles chauffées par le soleil,/ comme un brin d'herbe,/ comme un bouton de chemise ouvert, écrit Lleshanaku dans un autre poème. Elle veut avoir mon livre, encense mon livre. Bien qu'elle ne puisse pas le lire.

Surtout, elle nous amène à nous sentir mieux. Dans le roman « Dieu à reculons et ses maîtresses » de l'écrivain albanais Visar Zhiti, l'ami du personnage principal est autrichien, plus précisément viennois, et photographe. Est-ce que je me suis sentie mieux pour autant ? Est-ce que cela m'a surpris de rencontrer un Viennois dans le roman d'un auteur qui n'est allé à Vienne qu'une seule

fois dans sa vie jusqu'à présent ? Pas le moins du monde. Je n'ai pas été surprise. J'ai trouvé cela normal. Les Viennois sont des héros et des personnages principaux évidents. Les Albanais – et je les prends comme exemple parce que je les connais, alors qu'il y a bien sûr incontestablement beaucoup de personnages principaux potentiels que je ne connais pas –, les Albanais sont absents. Comme s'ils n'existaient pas. Pourtant, la littérature est souvent un très bon miroir des conditions politiques réelles. Désormais, l'Albanie est presque complètement entourée par Euland. Même au Montenegro voisin, les guichets automatiques distribuent des billets d'euro. Mais pas à Tirana. À Tirana, ce sont – oui, qui sait en fait comment s'appellent les coupures qui sortent d'un guichet automatique à Tirana ? Ils s'appellent des lekë. L'Albanie a sa propre monnaie. Et personne ne sait ce qu'on paie avec ça.

Bien sûr, il est généralement plus facile d'écrire sur soi-même que sur les autres. Plus facile de se mettre à sa propre place (si l'on n'y est pas déjà) qu'à celle des autres.

En 1988, l'auteur autrichien – et cette désignation s'applique chez lui de fait absolument au lieu de naissance et à la langue maternelle, car sur quelle contrée, quels groupes de populations d'Europe quasi inconnus n'aurait-il pas écrit – Karl-Markus Gauß, écrivait dans son volume *Tinte ist bitter* (« L'encre est amère ») : À côté de l'Europe occidentale classique, aux musées grandioses, à l'histoire pathétique, il en vit une deuxième, l'Europe modeste des peuples de l'Est et du Sud-Est, repoussée dans le coin, sans cesse assujettie depuis des siècles.

Il s'est révélé prophète. Vingt et un ans plus tard, la phrase semble comme neuve. Plus loin, il est dit : ... pour qui il est établi qu'ils ne vivent pas à l'intérieur de murs européens, mais hors les murs, formant une

sorte de glacis contre le danger ottoman et mongol et contre toutes les autres menaces de type militaire et politique. Cela n'a certainement pas été « établi » par une puissance supérieure, comme par la grâce de Dieu, en quelque sorte. On pourrait dire que c'est arrivé comme ça. On pourrait dire aussi : ce sont les pays les plus riches d'Europe qui l'ont décidé.

À la fin de son voyage en Europe, qu'à la vérité, il parcourt dans une sorte de marche arrière, le héros de Visar Zhitis débarque à Vienne. Pour le changement de millénaire. Et que fait-il dans la Vienne du changement de millénaire ? Il se tue. Plus tard, l'auteur m'a expliqué qu'il a fait mourir son héros à Vienne pour faire honneur à la ville qu'il aime.

Le héros de mon roman ne se tue pas. Il retourne en Albanie frais comme un gardon après avoir séjourné un moment en Autriche qui, au début des années quatre-vingt-dix, lui paraissait dorée et radieuse, une sorte de pays de Cocagne, mais qui s'était trouvée n'être qu'un gigantesque stand de saucisses. Et même qu'en plus, après que la nationalité autrichienne lui a été accordée, il doit protéger ; des dangers qui, semble-t-il, viennent de l'extérieur (voir ci-dessus les paroles prophétiques de Gauß), et ce précisément à la frontière par laquelle il est entré illégalement à l'époque. Au lieu de se tuer à Vienne, il revient à Tirana.

C'est quelque chose que je remarque seulement maintenant. Cette opposition entre les deux romans, *Tränenlachen* (« Larmes de rire ») et le « *Dieu à reculons, et ses maîtres-*

Même au Montenegro voisin, les guichets automatiques distribuent des billets d'euro

ses » de Zhiti. Dans les deux livres, il s'agit fondamentalement d'un trajet dans l'Europe de l'Union ; et de l'amour. Dans l'un, le voyage mène à Vienne et dans le Danube, une mort mouillée, dans l'autre, finalement, au retour à Tirana.

Je peux donc répondre avec bonne conscience à une deuxième question à laquelle cet essai doit répondre. Devrions-nous nous intéresser davantage aux écrivains de nos voisins pour en apprendre plus sur eux ?

Oui.

Qu'est-ce qui distingue la « culture européenne » ? Peut-elle contribuer au sentiment communautaire européen encore absent ?

Autres questions.

La peau fumante de vapeur

Dans une certaine mesure, la première est étrange pour moi. Car, d'un côté, je ne manque pas de sens communautaire. Au contraire, quand on est déjà allé en Californie et que l'on s'est rendu en voiture dans la Death Valley, l'endroit le plus chaud de la terre ; quand, au cours des cinq minutes durant lesquelles on est descendu pour prendre une photo, durant lesquelles on sent sa peau fumante de vapeur, et que l'on demande à quelqu'un d'autre dont la peau est également fumante de vapeur de prendre une photo, si celui-ci s'avère être européen, on sait qu'il existe un sens communautaire. Cependant, éprouver est une chose. Définir ce qu'est cette communauté en est une autre.

Pour citer encore une fois Karl-Markus Gauß, même si c'est sous une forme légèrement modifiée, c'est-à-dire si je remplaçais Europe Centrale par Europe.

En définitive, l'Europe Centrale n'est pas, comme on le revendique si souvent sans réfléchir, un continent « englouti », mais un continent encore largement méconnu ; ce

n'est pas une « patrie perdue » que l'on avait jadis, mais l'ébauche d'une identité culturelle, d'une identité multiple...

Nous nous définissons volontiers au travers des nationalités et, si l'on est honnête, c'est encore plus absurde pour un Européen que pour un Australien ou un Américain. Car il n'y a guère de pays européen qui ait aujourd'hui encore les mêmes frontières qu'il y a cent ans. En l'espace des vingt dernières années, d'innombrables personnes ont changé de nationalité sans jamais avoir déménagé. Habitant dans le même immeuble, dans la même rue, elles sont tout à coup devenues autres. C'est ce qui s'est passé pour le poète macédonien Salajdin Salihu. Il a grandi comme Yougoslave. À présent, il vit en Macédoine. Il écrit en albanais. Oui, l'albanais est une des langues que l'on parle en Macédoine.

L'affaire est simple, dit Abel. L'État dans lequel il est né et qu'il a quitté il y a presque dix ans a été divisé entre-temps en trois à cinq nouveaux États. Et aucun de ces trois à cinq États ne pense devoir une nationalité à quelqu'un comme lui. Un autre personnage principal. Nommé Abel et inventé par l'auteure hongroise Terézia Mora ; elle écrit en allemand. Son premier roman s'intitulait « *Tous les jours* ». C'est du reste aussi, et certainement pas par hasard, le titre d'un poème d'Ingeborg Bachmann. La guerre n'est plus expliquée, / mais poursuivie, dit le premier vers. L'inouï / est devenu quotidien.

Voilà qu'elle a assuré, promis dès le départ qu'elle ne parlerait que de son propre livre, que de ce qu'elle connaît bien. Et que fait-elle donc ? Elle enfile les citations. L'une après l'autre. Là, vous avez raison ! Cela me frappe moi-même et me plaît. Comment les voix, très différentes, se présentent l'une après l'autre. Une étincelle de rébellion, comme Gauß a appelé cela, pas un cierge de pénitence

tence du conservatisme. J'ajouterais : pas un cierge de pénitence du communisme.

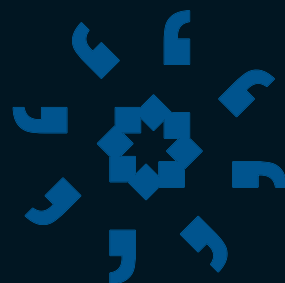
Récemment, j'étais à Berlin. Là-bas, il y a la Hamburger Bahnhof, qui abrite un Museum der Gegenwart (musée du présent). Musée du Présent, une contradiction en soi ? Il y avait une exposition intitulée ainsi « The Murder of Crows » ; un énorme hall avec un sol en bois, des fauteuils rabattables rouges sur lesquels se trouvent des haut-parleurs noirs. Dans la boutique du musée, j'ai trouvé une carte postale, une photo d'un groupe de différents hommes, des artistes, je suppose – je ne l'ai pas achetée, elle me manque donc maintenant pour vérifier si je me souviens bien. Ils posent devant le musée et il y a au-dessous une phrase qui dit à peu près ceci : Je suis content qu'il ne se passe rien aujourd'hui, sinon que je me lève, prends mon petit-déjeuner et retourne plus tard me coucher. Le musée se trouve à proximité immédiate d'un pont qui, entre 1961 et 1989, représentait un passage frontalier entre Berlin-Est et Berlin-Ouest. Cette phrase doit avoir été prononcée par quelqu'un pour qui le « normal », le fait qu'il ne se passe rien, est tout à fait extraordinaire. Parce qu'il sait ce quotidien constamment menacé, qu'il s'attend à tout moment à le perdre ; en un instant, comme on tourne une clé, tout ce qui est confortable pourrait s'inverser en extrême.

Plus de la moitié de toutes les traductions actuellement publiées dans d'autres langues européennes viennent de l'anglais ou de l'américain. Il n'existe quasiment pas, par exemple, de traductions de l'albanais en lituanien. Cela pourrait changer et changera. Jusqu'ici, peut-être que le livre non lu est-il tout de même le sens communautaire européen. Le livre dont on sait qu'il existe doit exister, il est très près, à quelques centaines de kilomètres à peine. On l'ouvre, on admi-

re l'impression, les caractères qui, même si on les connaît isolément – la majeure partie de l'Europe (l'Albanie aussi !) écrit avec des lettres latines –, paraissent exotiques. L'Europe est la conscience des livres non lus. Ce que nous avons en commun, c'est de savoir que quelque part, un compatriote est un héros de roman qui parle une autre langue. Et je ne pourrais pas formuler l'épilogue mieux que Salajdin Salihu :

Les poètes arrivent trop tard. Leur patrie, c'est le matin. (...) Habituellement, ils sont pressés, les cardinaux rouges présomptueux, ils font l'effet d'enfants et s'amuse avec des jouets qu'ils ont eux-mêmes imaginés. (...) Les poètes arrivent trop tard (...) Et ne savent jamais s'ils sont arrivés.

Andrea Grill a fait des études de biologie, d'italien, d'espagnol et de linguistique à Salzbourg, Thessalonique et Tirana. Elle a vécu pendant plusieurs années à Cagliari, en Sardaigne, et elle a obtenu en 2003, à l'université d'Amsterdam, un doctorat en philosophie avec un travail sur les papillons de Sardaigne. En dehors de son travail scientifique, elle écrit des textes littéraires et fait des traductions de l'albanais. En 2007, elle a participé au concours Ingeborg Bachmann à Klagenfurt. Ont été publiés : *Endemism in Sardinia*, Amsterdam, 2003, *Der gelbe Onkel*, Salzbourg, 2005, *Zweischritt*, Salzbourg, 2007, *Tränenlachen*, Salzbourg, 2008.



abcdefghijklmnopqrstuvwxy^z

ABCDEFGHIJKLMN^{OP}QRSTU^{VW}XYZ

1234567890

Le nom qui est devenu verbe La lutte pour la survie dans le capitalisme de western de l'ex-Yougoslavie ne laisse ni argent ni énergie pour la culture : alors que, par exemple, le revenu moyen s'élève à quelques centaines d'euros, un livre coûte exactement aussi cher qu'à l'Ouest. Pourtant, la culture et les arts sont la voie la plus avantageuse et la plus rapide vers l'Europe.

Slavenka Drakulić



Je dois avouer que je n'aime pas le nom Balkans. Vous pourriez, à juste titre, vous demander : comment est-ce possible ? Les noms ne sont-ils pas neutres et aussi, dans un certain sens, innocents, puisque tout dépend de la manière dont nous les employons, et du contexte. Ou bien le nom Balkans est-il plutôt une sorte de supermarché, dans lequel différentes personnes circulent avec un panier à provisions qu'elles remplissent de significations déjà disponibles dans les rayons ? Et quelles raisons pourrais-je avoir de réagir avec autant de sensibilité à ce nom particulier ? Après tout, le nom d'une région géographique n'est pas une personne que l'on aime ou pas...

Mais je peux objecter à cela que j'ai une raison – une raison valable – pour cette animosité : j'ai vu comment ce nom, Bal-

kans, s'est transformé en verbe, balkaniser, et, avec des milliers d'autres personnes, j'ai souffert des conséquences de cette métamorphose. Néanmoins, je ne voudrais pas commencer à discuter de la façon dont nous aurions pu empêcher ce fait – cela voudrait dire déplorer sottement ce que l'on ne peut plus changer –, mais je voudrais réfléchir à la manière dont ce verbe pourrait redevenir un simple substantif.

Nous avons tous entendu parler de la balkanisation de l'Union soviétique. J'ai souvent trouvé dans le journal un titre comme « La balkanisation du Kenya » ou bien « Washington poursuit la balkanisation de la Bolivie ». Tout récemment, dans un livre de Ryszard Kapuściński sur l'Afrique, je suis tombée sur la phrase : « L'Africain en sait long sur cette géographie des relations de clans amicales et haineuses, qui ne sont pas moins inquiétantes que celles qui règnent aujourd'hui dans les Balkans. » Si vous allez voir dans Google, vous trouvez 13 000 pages sous le mot-clé « balkanisation », et la page anglaise de Wikipedia explique que le concept de balkanisation est « une notion géopolitique, qui désignait à l'origine l'éclatement ou la subdivision d'une région ou d'un État en régions ou

en États plus petits, qui entretiennent souvent entre eux des relations hostiles ou non-coopératives. (...) Le terme s'est d'abord appliqué aux conflits qui ont éclaté dans les Balkans au XXe siècle. La première balkanisation s'est manifestée pendant les guerres balkaniques et a été plus tard confirmée par les guerres en ancienne Yougoslavie. Avec ce mot, on désigne aussi d'autres formes de morcellement, par exemple la subdivision de l'Internet en enclaves séparées. Quelquefois, on parle aussi de balkanisation pour le développement divergent de langues de programmation et de formats de données. (...) Dans la planification urbaine américaine, on entend par là le développement de quartiers d'habitation fermés. (...) En janvier 2007, à propos des aspirations grandissantes de l'Écosse à l'indépendance, Gordon Brown a parlé de la "balkanisation de la Grande-Bretagne". »

Le Merriam-Webster anglais ajoute que « balkanize » est un verbe transitif dont les synonymes sont « séparer » et « diviser ». Il est superflu de mentionner que c'est un mot suspect, et que le substantif (ou le nom), à la suite du verbe, a également pris une signification particulière : ce n'est plus simplement un nom et ce n'est plus innocent.

Ce que l'Europe n'est pas

Pour revenir à la métaphore du supermarché : ce que vous avez aujourd'hui dans votre panier à provisions dépend naturellement de l'endroit où vous faites vos achats. Si vous achetez dans la ville de Vienne ou

encore à l'« Ouest » ou en « Europe » (là aussi il y a des supermarchés qui sont pleins à craquer de significations !), vous acquérez l'idée – pour l'exprimer très simplement – que les Balkans sont ce que l'Europe n'est pas. Si vous laissez la géographie de côté, la frontière passe quelque part dans les têtes, pas dans le paysage lui-même. Pour les contemporains, elle est, selon toutes probabilités, définie par les images télévisées de la dernière guerre.

Si vous fermez les yeux un moment et que vous dites Balkans, vous voyez probablement devant vous les images de masses de fugitifs, de femmes en larmes avec des foulards, Vukovar en ruines, des cadavres, encore plus de cadavres, la reporter de CNN, Christiane Amanpour, qui fait un communiqué sur un arrière-plan de tragédies et de dévastations. Puis, vous vous souvenez peut-être des chiffres (plus de 7 000 hommes musulmans assassinés à Srebrenica, 60 000 femmes violées, 200 000 morts en Bosnie, 10 000 enfants blessés...). Ou bien, si vous n'avez pas la mémoire des chiffres, des visages vous viennent probablement à l'esprit, surtout celui d'un jeune homme squelettique derrière les barbelés d'un camp de concentration à Omarska, en Bosnie.

Ou les visages de criminels de guerre comme Ratko Mladić, Radoslav Karadžić et ses cheveux longs, ou Slobodan Milošević. Je me souviens d'un pull-over, un pull-over blanc tricoté à la main avec des taches rouges. Il appartenait au père d'une petite fille qui avait été tuée par un éclat de grenade. Tandis que le père tenait le corps minuscule dans ses bras, le sang de sa fille s'écoulait sur le pull-over qu'il portait

La frontière passe quelque part dans les têtes, pas dans le paysage lui-même

encore une demi-heure plus tard, quand il fut filmé par une caméra de CNN.

À qui pourrait-on reprocher d'avoir toutes ces idées qui lui viennent en tête quand il entend le nom Balkans ? Certains d'entre vous se souviennent probablement aussi du bleu irréal de l'Adriatique, de la nourriture succulente, des plages avec les petits graviers blancs sur lesquelles vous passiez les vacances avec vos parents autrefois, dans les années soixante, quand tout était encore différent. Je crains cependant que l'idée des Balkans considérée comme « non-Europe » se soit fixée dans les têtes depuis qu'elles ont visité ce paysage idyllique la dernière fois.

Le livre de l'historienne Maria Todorova, *Imaginarni Balkan* (« L'Invention des Balkans »), a fait comprendre que nous avons affaire ici à une « géographie imaginaire », pour reprendre l'expression d'Edward Said. Rappelons-nous, Todorova disait que les Balkans étaient un nom ancien (le nom turc pour la montagne Stara Planina en Bulgarie), mais une expression assez récente, qui est née à la fin du XIXe siècle, quand les Balkans, lentement – dans une sorte de « colonisation littéraire » –, devinrent le lieu obscur et dangereux, mais aussi exotique.

Différents auteurs occidentaux y avaient contribué, parmi lesquels on trouve Rebecca West, Agatha Christie, Bram Stoker, Karl May, jusqu'aux souvenirs d'après-guerre d'hommes politiques comme David Owen et Richard Holbrooke ou aux « livres de voyages » de Robert Kaplan et Peter Handke. Les Balkans devinrent un espace dans lequel la mythologie est plus puissante que l'histoire, dont les habitants sauvages et exotiques ne connaissent pas de valeurs plus élevées que le sang et le sol et qui, ombragé à tout jamais par les conflits et les guerres

de religion, est un lieu de l'insécurité.

Naturellement, cela a pour conséquence que les gens qui habitaient cet espace-nom-verbe-image-symbole sont devenus prisonniers des connotations négatives. Cela ne leur (nous) plaisait pas d'en faire partie, ils essayèrent donc de se distancier. Personne ne veut faire partie des Balkans. Cela vaut aussi pour le regard porté depuis des lieux que l'on attribuerait en fait au centre des Balkans : « Les Balkans, ce sont les autres ! », comme l'exprimait le sociologue slovène Rastko Mocnik dans sa formule très juste. Chacun de nous (Slovènes, Croates, Serbes, etc.) regarde plus loin vers l'Est, et cette frontière imaginaire symbolique se déplace ainsi de la gare du Sud à Vienne vers Trieste et Ljubljana, puis vers Zagreb et Sarajevo, pour finir vers Belgrade et même plus loin au sud-ouest, vers Pristina. Aucune frontière de cette terre n'est aussi flexible, et cela vient de ce que ce n'est pas une frontière, mais une perception.

Rixe dans le bistrot des Balkans

Il est très intéressant de voir comment Maria Todorova analyse historiquement l'image négative des Balkans (elle me cite du reste comme l'une des auteures qui utilisent l'image négative en l'employant comme verbe transitif et non comme substantif – j'admets que je l'ai fait.). Je me souviens toutefois encore personnellement de ce changement dans les dernières décennies – bien que la métamorphose, comme il a été dit, n'ait pas commencé en 1991, mais avec les guerres balkaniques, qu'elle se soit poursuivie ensuite avec l'attentat de

Gavrilo Princip sur François-Ferdinand, une génération plus tard avec la Deuxième Guerre mondiale et seulement après avec la désintégration de la Yougoslavie. Cette expression « Balkans » n'était pas souvent employée en ex-Yougoslavie, et pas exclusivement dans un sens négatif. Certes, on désignait par là le comportement d'une personne, par exemple celui d'un homme qui battait sa femme. Ou l'on utilisait la célèbre paraphrase de l'écrivain Miroslav Krleža pour la politique : *balkanska kréma*, le bistrot des Balkans, où la rixe commence quand la lumière s'éteint. Mais pour les jeunes gens, il y a eu aussi au milieu des années quatre-vingt la chanson populaire de Johnny Štulić, *Balkane moj* « Mes Balkans », qui était dépourvue de ces vieilles significations.

Pourtant, nous ne pouvons tout bonnement ignorer ces représentations négatives, car elles ne sont pas seulement imaginaires ; les guerres récentes ont corroboré ce paysage mental comme lieu réel de la frayeur et du morcellement. Par ailleurs, il y a maintenant les nouvelles frontières, et elles ne sont pas symboliques, mais concrètes, tracées avec la couleur rouge vif du sang.

Pour moi personnellement je veux dire en tant qu'écrivain, l'histoire des Balkans comme « nom qui est devenu verbe » est particulièrement douloureuse, parce que la « guerre des mots » a précédé les guerres réelles, et que j'ai dû assister au malheur que les mots pouvaient occasionner. Aucune guerre n'arrive simplement comme ça ; il faut qu'il y ait d'abord une phase de pro-

pagande pour préparer psychologiquement à tuer. Habituellement, ce sont des représentants de la culture, de l'enseignement et des médias – des intellectuels, des écrivains, des professeurs, des artistes et, naturellement, des journalistes – qui sont chargés de cette mission par le régime, ce qui, soit dit en passant, devrait aussi nous rappeler que la culture et ses représentants ne sont pas nécessairement ou par définition une force positive dans la société : n'oublions pas que Radovan Karadžić était poète et Dobrica Ćosić, écrivain.

Sincèrement, je suis toujours étonnée qu'à chaque lecture ou intervention, le public de l'Ouest pose éternellement la même question. Cela se produit indépendamment du thème traité, même quand il s'agit d'une discussion purement littéraire. C'est sans importance : tant que je viens de là-bas, je fais partie de ceux-là. Et bien que de tant d'années se soient écoulées, que tant d'articles aient été imprimés dans les journaux, tant d'émissions télévisées aient été diffusées et tant de livres publiés, la question demeure toujours la même : comment et pourquoi la guerre a-t-elle commencé en Yougoslavie ? Pourquoi un pays florissant, dégagé du communisme à la façon soviétique et indépendant du bloc, a-t-il sombré dans une guerre aussi sanglante et brutale ?

Ma réponse préférée, très laconique : notre pays s'est désagrégé à cause de... la chaussure italienne ! Parce que nous croyions que nous étions libres, nous n'avons développé aucune alternative politique démocratique, et le vide a été rempli par des nationalistes.

Mais songeons à la chose suivante : après

N'oublions pas que Radovan
Karadžić était poète et Dobrica
Ćosić, écrivain

toutes ces années, dix-huit depuis le début de la guerre, quatorze depuis la fin, une génération entière a eu le temps de grandir, pas seulement dans les Balkans, mais aussi à l'Ouest, et que savent ces jeunes gens ? Que savent-ils ici sur les Balkans, en dehors des clichés ? Pour dire la vérité, j'ai un problème avec les Européens de l'Ouest : après que tant d'années sont passées, je soupçonne que les gens ici ne veulent pas du tout comprendre comment c'est arrivé. Trop compliqué, disent-ils en règle générale.

D'abord, j'ai cru qu'ils étaient simplement trop paresseux pour se donner le mal d'apprendre ces quelques faits historiques. Mais après que cette question, toujours la même, m'a été constamment posée, j'ai changé d'avis : aujourd'hui, je pense que ces horribles images télévisées des guerres dans les Balkans sont une excuse très confortable pour ne pas nous comprendre. Les gens de là-bas et nos guerres ne peuvent tout bonnement pas se comprendre puisqu'ils sont si complètement différents.

De fait, ces images et ces souvenirs font office d'une sorte de bouclier protecteur. Si les Européens disaient qu'ils comprennent ces événements angoissants, cela voudrait dire que nous serions tous pareils, ou du moins similaires. Il est plus sûr d'exclure cette éventualité et de garder la bonne distance nécessaire avec de tels voisins. Souvenons-nous : les Balkans sont ce que l'Europe n'est pas.

Comme si l'Ouest était un territoire vierge, jamais effleuré par le souffle pestilentiel du Mal, comme si les États nationaux européens ou les révolutions ne renvoyaient pas à des débuts sanglants, comme si Auschwitz n'avait pas existé... Oui, pourrait-on objecter, mais du moins était-ce plus élégant ! Pas de sang, pas de couteaux, pas de massacres, pas de brutalité visible. Les

images des cadavres décharnés ? On ne les a pas oubliées, mais seulement casées plus profondément dans la mémoire, il faut tout de même qu'il reste un petit peu de place pour les nouvelles horreurs, pour Bagdad ou pour Abou Ghraib, par exemple.

Au-delà du quota de l'horreur

La capacité de réception est limitée ; il doit y avoir un quota d'horreur, un point au-delà duquel la violence ne nous touche plus. Ce qui m'amène à considérer combien de temps il a fallu aux Allemands pour se débarrasser des préjugés concernant leur machinerie d'anéantissement génocidaire et l'idée de l'obéissance aveugle allemande. Cette perspective historique me donne de l'espoir : treize ans depuis la fin de la guerre des Balkans, ça laisse encore du temps, n'est-ce pas ?

Mais d'un autre côté, si, après presque neuf décennies, le nom « Balkans » s'est réduit au sens d'un verbe transitif, la question se pose de savoir combien de temps il faudra pour revenir en arrière. Ce nom peut-il se blanchir ; peut-il reprendre l'éclat du substantif ? La question est donc : comment pouvons-nous y parvenir ?

Je pense que, d'abord, nous – je parle maintenant de nous de l'ex-Yougoslavie – nous devrions admettre que nous avons nous-mêmes contribué à la revivification de la balkanisation, puisque c'est bien avec notre aide que le verbe « balkaniser » a pris une nouvelle vigueur : en fin de compte, c'est nous (pas quelqu'un d'autre, pas des étrangers) qui avons fait la guerre les uns contre les autres. Ce serait l'amorce d'un

changement, le début du blanchiment et repolissage.

Mais qu'en est-il aujourd'hui des possibilités (matérielles) de la culture en ex-Yougoslavie ? Je pose cette question parce que, dans ce que l'on appelle le processus de transition, la culture et les arts sont clairement les perdants : tandis que les subventions de l'État diminuent constamment, il n'y a pas de système établi d'aides privées. Les entreprises privées locales préfèrent investir... dans le sport ! Pire encore est le fait que l'intérêt du public pour la culture et l'art est aussi en recul. La lutte pour la survie dans le capitalisme de western ne laisse ni argent ni énergie pour la culture : alors que, par exemple, le revenu moyen s'élève à quelques centaines d'euros (200 à 700), un livre coûte aussi cher qu'à l'Ouest, sinon plus. C'est dans les médias qu'a lieu la compétition entre financeurs publics et financeurs privés. Les journaux deviennent des machines à profit, ce qui a pour conséquence que l'espace public se réduit et que l'espace destiné à la culture disparaît ; il n'y a plus d'argent pour la culture, sauf si elle consent à faire de la propagande – non plus politique, cela s'appelle maintenant de la publicité. Jusqu'à présent, il semble que le nouveau système politique et économique nous ait accordé la liberté dans le domaine culturel. Mais que pouvons-nous faire de cette liberté... sans argent ? Nous pouvons espérer de l'aide. Oui, nous avons besoin d'aide de l'étranger. Une consolation : la culture ne coûte pas cher ! Comparativement, en tout cas.

La culture et les arts sont la voie la plus avantageuse et la plus rapide vers l'Europe

Bien sûr, quand la culture est à la merci du marché, son destin est la marginalisation – mais la culture est trop importante pour n'être livrée qu'au marché. La valeur de l'art et de la culture est qu'ils produisent du capital, du « capital symbolique », capable d'opérer l'intégration sociale et de répandre des valeurs. Par culture, j'entends des gens qui créent aujourd'hui des artefacts culturels : performances, vidéos, livres, expositions, films, musique, théâtre.

Le paradoxe de l'art et de la culture réside (par rapport à l'argent investi) en ce qu'ils sont des produits d'exportation remarquables et qu'ils pourvoient à une présence appréciable du pays ou de la région au sein de la communauté plus large. Ils garantissent aussi un certain équilibre, parce que même un petit pays peut apporter une contribution importante : quand la Philharmonie de Zagreb a donné récemment un concert dans la ville de Vienne, l'ancien secrétaire d'État autrichien à la Culture, Franz Morak, a dit : « C'était le plus grand succès de la politique extérieure croate des dix dernières années. »

Si nous décrivons et percevons un pays par sa culture et son art, nous obtenons une image de lui autre et différenciée, et nous voyons mise en question cette représentation que les pays de la région réduisent habituellement à un unique dénominateur commun. La culture peut amener un pays dans le point de mire, lui apporter la reconnaissance et le rendre perceptible comme espace attirant, ouvert, intéressant et culturellement diversifié.

Mais le plus grand avantage est qu'avec une telle représentation de la culture et des

arts, chacun pourrait y gagner. Le pays pourrait y gagner, parce que les petits pays craignent pour leur identité nationale. Si l'art et la culture présentent cette identité sur la scène plus large, ils luttent contre l'appréhension d'être perdus dans l'UE et la peur de la globalisation. L'art et la culture sont, si vous voulez, des outils politiques pratiques pour obtenir des effets positifs sur le plan politique extérieur et intérieur. Ils sont la voie la plus avantageuse et la plus rapide vers l'Europe, leur effet est immédiat parce que les gens se présentent ici individuellement, eux et leurs œuvres. Étant donné que c'est avec leurs projets, et non avec des discours qu'ils participent à la culture européenne, leur influence est réelle.

En tant qu'écrivain, je n'ai aucun autre choix que de tenir ferme à la conviction que des projets culturels comme celui-ci sont peut-être les seuls instruments du changement et donc aussi les seules mesures qui méritent d'être encouragées.

La question sur le sens qu'il y a à présenter la culture de cette manière a aussi à voir avec l'avenir. Je pense que nous, dans les Balkans, nous devons encore nous poser une autre question importante : quelle sorte de contribution pourrions-nous apporter pour l'UE, notre future patrie à tous ? Quand on nous pose une telle question, nous restons d'habitude muets pendant un instant, un peu embarrassés, parce que nous ne nous la sommes pas posée nous-mêmes ! Mais (l'improvisation est l'une de nos plus grandes forces !) nous avons donc vite une réponse « spirituelle » bien à portée de la main : la survie ! Nous allons vous apprendre comment survivre malgré des conditions des plus pénibles ! Sans nous rendre compte que ce genre d'informations pourraient se révéler assez insignifiantes pour vous. Cela, nous ne pouvons pas

nous l'avouer. Sous le communisme, notre existence ne consistait qu'à survivre, alors reconnaître que plus personne aujourd'hui n'a besoin de le savoir nous donnerait le sentiment du superfétatoire. Nous aurions l'impression que, d'une certaine manière, notre vie a été gaspillée.

Malgré tout, il me semble évident que notre contribution pourrait porter sur deux choses : premièrement, la production culturelle et artistique et, deuxièmement, des jeunes gens cultivés, pleins d'esprit, d'intelligence et de curiosité.

Sans UE économique et politique, il ne peut probablement pas y avoir non plus d'UE culturelle. Mais le contraire est tout aussi vrai : sans culture, cela ne fonctionnera pas rien qu'avec l'économie et la politique, pas à long terme en tout cas. L'UE a besoin d'un liant, et cela ne peut venir que d'une autre sphère, une sphère à laquelle chaque pays, peu importe qu'il soit petit et politiquement controversé, peut apporter une contribution.

Même si ce n'est peut-être pas très notoire – mais cela se manifeste à plus d'un titre –, les gens recherchent davantage que de l'argent. Du moins en Europe. Venons-en donc à la conclusion : au cas où les Balkans reviendraient vraiment en Europe, ils doivent le faire en tant que nom, en tant que substantif, et non en tant que verbe.

Slavenka Drakulić est l'une des plus célèbres femmes écrivains croates, ses romans et ses essais ont été traduits dans de nombreuses langues, dont un jusqu'à présent en français. Dernièrement est parue la monographie *Leben spenden: Was Menschen dazu bewegt, Gutes zu tun* (« Donner la vie : ce qui pousse les gens à faire le bien ») (Vienne, 2008). Elle vit à Vienne et en Istrie.

La culture de la peur Ce sont précisément écrivains, journalistes, metteurs en scène et philosophes qui ont joué un rôle peu glorieux, lorsque la roue de l'histoire est revenue en arrière dans l'ancienne Yougoslavie. Aujourd'hui, là-bas, les horreurs du passé sont toujours vivantes. Les gens se font du souci pour l'avenir. La littérature, le film et l'échange intellectuel ne peuvent que décrire cet état de choses. Le récit d'un voyage au Kosovo. *Beqë Cufaj*



Mon voyage commence à la mi-juin. Si j'avais pris l'avion, il aurait été expédié en deux heures et demie. Mais cette fois, j'ai décidé de ne pas voler. Et c'est donc volontiers que j'endure le long voyage par voie de terre de l'Allemagne au Kosovo, en passant par l'Autriche, la Hongrie et la Serbie.

Le train pour Budapest est différent des autres trains stationnés en gare centrale de Munich. Il n'a que deux wagons de couleur foncée, devant lesquels un contrôleur attend et souhaite voir non seulement les billets, mais aussi les passeports des voyageurs, avant de désigner à chacun le compartiment dans lequel il aura à effectuer le voyage.

Le contrôleur est un Hongrois. Il porte une moustache, et son allemand est aussi

nonchalant que sa langue maternelle. Je lui tends billet et passeport, et je commande deux bières, que je lui règle au double du prix. Ce qui n'est pas un signe de générosité exagérée de ma part, mais cache des raisons pragmatiques. Je possède encore l'un de ces passeports bleus qui étaient établis en ex-Yougoslavie, et dans lequel figure une grande quantité de visas et de tampons d'États signataires et non signataires de Schengen. En fait, ce genre de passeport est déjà inutilisable, car toutes les inscriptions incitent les douaniers, surtout hongrois, à procéder à d'interminables interrogatoires, au cours desquels on a parfois l'impression de passer pour un vulgaire criminel.

Le contrôleur comprend le message de mon pourboire, ce qui me rassure considérablement.

C'est de l'hébreu

Je partage le compartiment avec des touristes coréens. Nous nous comprenons par le truchement de l'anglais. Un des touristes a mon âge, il vient de Séoul et voyage à travers l'Europe. Nous discutons de notre continent, et je constate que le Coréen parle de l'Europe comme nous, nous parlons ha-

bituellement de l'Asie, c'est-à-dire que pour lui, c'est de l'hébreu. Il m'annonce qu'à Budapest, il tient absolument à goûter un goulasch au paprika. Il s'intéresse à ce que moi, Allemand et Européen, je compte manger à Budapest. Je tente de lui expliquer que je ne suis pas allemand, même si je vis en Allemagne, et j'escamote la deuxième partie de la question qui concerne l'Européen en moi. « Mais tu es bien un Européen, non ? », demande le Coréen, sans pour autant réclamer d'autres détails sur mes préférences culinaires et la raison de mon voyage.

Cela me soulage. Avec une bière et un livre de Milan Kundera, que je voulais lire depuis longtemps (*L'insupportable légèreté de l'être*), je poursuis ce voyage un peu hors du commun.

Après une nuit passée dans le train en provenance de Munich, quand on s'éveille un peu avant Budapest, on se réveille dans un autre monde. Là d'où tu viens, tout était bien ordonné et parfaitement réglé, ici, tout semble dépressif, fatigué et précaire. Jusqu'à la mine du contrôleur hongrois qui a changé depuis Munich. Sans nous demander si nous avons bien dormi, il nous rend nos passeports et nous sert du café. Une fois bu, je suis à nouveau d'attaque pour mener une conversation. J'essaie alors de faire comprendre à mon compagnon de voyage coréen qu'il doit se méfier des escrocs à Budapest. J'entends par là bien moins les prestes voleurs à la tire que les chauffeurs de taxi et, et qu'en général, le personnel de la réception à l'hôtel. Ils veillent en permanence à ce que tu atterrisses chez quelqu'un avec qui ils ont des accointances. Le chauffeur de taxi t'amène dans un hôtel dans

lequel son neveu travaille à la réception, le neveu te recommande le restaurant de son cousin (un chinois, selon toute probabilité), lequel t'envoie dans un café tenu par l'un de ses bons amis. Il est pratiquement impossible, en tant que touriste en Hongrie, de se dépêtrer de ce réseau de relations. Le Coréen me confirme, d'un regard décidé, qu'il a compris. J'espère bien que c'est vrai. Puis le train s'arrête en gare de Keleti. À peine descendus, nous sommes assaillis par quelques douzaines de chauffeurs de taxi et de vieilles femmes portant des panonceaux, sur lesquels figurent des annonces rédigées dans un anglais étrange comme *Hotel for fast free*. À la différence d'hier soir, notre train fait presque bonne figure parmi les autres trains stationnés.

Dans la bousculade des Hongrois qui nous présentent leurs offres touristiques, je suis séparé du Coréen, sans avoir pu prendre congé de lui.

Pourtant, la Hongrie a beaucoup changé. C'est un mélange entre ce qui est typique de ce que l'on appelle l'Europe centrale, la globalisation et les traces du passé. En tant que citoyen de l'ex-Yougoslavie, je ne peux pas m'empêcher d'être jaloux : lorsque la Hongrie et les autres États semblables réussirent à se débarrasser du communisme, la Yougoslavie de Tito, à la fin des années 1980, était non seulement l'un des États les plus riches et les plus libéraux de l'ancien bloc communiste, mais en même temps, des lieux comme Budapest n'arrivaient pas

La Yougoslavie de Tito, à la fin des années 1980, était l'un des États les plus riches et les plus libéraux de l'ancien bloc communiste

à la cheville de nos villes principales, depuis Skopje jusqu'à Pristina et Belgrade, en passant par Zagreb, Sarajevo et Ljubljana.

Cependant, pour nos peuples, grâce à la politique nationaliste, la roue de l'histoire est revenue en arrière, encouragée en cela précisément par l'élite nationaliste serbe, par les écrivains et les journalistes, les metteurs en scène et les philosophes qui permirent que l'apparatchik nationaliste, Slobodan Milosevic, arrive à la tête de l'État. En l'espace d'une décennie, de la suppression de l'autonomie du Kosovo en 1989 à la fin de la guerre du Kosovo en 1999, sept nouveaux États et de nombreuses frontières ont vu le jour. En même temps, avec le déclin de l'ancienne Yougoslavie, c'est l'un des plus sanglants chapitres de l'histoire récente qui a été écrit.

Je crois que de tout cela subsistent aussi des traces du passé, quelque part dans mes souvenirs et mes impressions. C'est à un quelconque moment au milieu des années 1990 que remonte ma dernière rencontre avec la police serbe. J'étais à l'époque étudiant, et j'ai été battu jusqu'au sang par des policiers dans la rue, avec trois autres camarades. L'unique raison de cette attaque est que, soit disant, nous poursuivions nos études « illégalement », alors que nous avions été chassés des salles de cours. Après cela, j'ai quitté le pays, et les seuls policiers que j'aie jamais revus étaient à la télévision ou sur des photos.

À présent, je suis empli d'appréhension à la seule idée de faire face à nouveau à des uniformes bleus. Lors du départ matinal, mon ami allemand, avec lequel j'avais prévu de rejoindre en voiture le Kosovo depuis

Budapest en traversant la Serbie, s'efforce encore une fois de me rassurer. Tout va bien se passer, dit-il, beaucoup de choses ont changé en Serbie. Cela vaut aussi pour les policiers.

À l'approche du passage de la frontière serbe, j'essaye de me calmer en me disant que la peur est quelque chose de tout à fait normal. Surtout pour un Albanais du Kosovo, ici, à cet endroit, après tout ce qui s'est passé.

À une heure si matinale, le trafic routier à la frontière entre la Hongrie et la Voïvodine est encore clairsemé, et cela ne dure donc plus très longtemps avant que nous n'ayons atteint la barrière automatique rouge et blanche. Dans une cahute aux fenêtres sales est assis un policier qui prend les passeports que mon ami allemand lui tend. Depuis le siège du passager, j'observe qu'il écrit quelque chose et que c'est surtout le passeport qui n'est pas allemand et dont le nom du propriétaire fait très albanais qui attire son attention.

Mais le policier des douanes ne pose aucune autre question. Il informe mon ami allemand que pour entrer dans le pays, il doit acquitter une taxe pour la voiture, et quelques minutes plus tard, nous nous retrouvons dans la plus riche province de la Serbie, la Voïvodine. Ce matin blafard est le reflet de mes sentiments, tandis que nous traversons le paysage vert et plat sur lequel est suspendu un léger voile de brouillard. Qu'est-ce qui nous attend encore ?

Un Albanais arrive

Nous progressons rapidement, et nous sommes optimistes d'arriver bientôt à Belgrade. Sur les routes à la périphérie de la ville, il y a peu de camions et de voitures. Toutefois, plus nous nous rapprochons du

centre, plus la circulation ralentit, avant de stopper totalement, tandis que se forme un bouchon de plus en plus long, pire que dans les grandes villes allemandes aux heures de pointe. Mon ami allemand commence à s'inquiéter. Il n'a encore jamais vu une chose pareille, bien qu'il ait déjà souvent emprunté cette route en allant au Kosovo ou en Macédoine. Nous voilà donc coincés à Belgrade, qui, si l'on s'en tient au nom, devrait en fait être blanche, mais qui est en réalité d'un gris, d'un gris insupportable.

Je lâche une blague : peut-être que les habitants de Belgrade ont eu vent qu'un Albanais du Kosovo arrivait et c'est pour cela qu'ils ont bloqué toutes les rues. Entre-temps, effectivement, rien ne bouge plus.

C'est quand même bizarre. J'ai beaucoup d'amis et de connaissances ici, mais je n'arrive pas à en appeler un seul. Il semblerait que j'aie envie de me sentir étranger dans cette capitale.

Tellement étranger. que, pendant que mon ami vaque à ses occupations dans la capitale serbe, je vais me promener sur les terrasses des cafés, je lis les journaux serbes et continue à feuilleter Kundera. Cette ville reste, de toute façon, maculée par le passé sanglant. Elle laisse exprès les ruines des buildings sur lesquels sont tombées les bombes de l'OTAN. Comme un monument commémoratif et un vestige de la haine. Ici, on exhorte, et en même temps, on n'est pas en mesure de regarder le passé en face. Ce débat reste absent.

Plus tard, nous sommes invités dans un restaurant chinois. En fait, il n'est pas exagérément chinois, mais le cuisinier, lui, que l'on voit préparer les plats dans la cuisine, l'est. Pour les moyens d'un Belgradais, le copieux menu « chinois » est presque inabordable, il coûte huit euros.

Immédiatement après le déjeuner, nous

Belgrade, d'après son nom, devrait être en fait blanche, mais en réalité, elle est d'un gris, d'un gris insupportable

continuons notre route vers le Kosovo. Sur l'autoroute après Belgrade, il n'y a presque plus de véhicules, ce qui n'est pas surprenant vu les péages exorbitants. On passe au cœur de la Serbie, mais nous n'empruntons pas la route habituelle par Niš et Prokuplje, nous allons, sans y avoir vraiment réfléchi au préalable, de Niš vers Leskovac, afin de rejoindre le Kosovo en passant par Medveda.

La nuit descend lentement sur la province serbe. Nous traversons des petites agglomérations et des villages qui, dans l'obscurité probablement encore plus qu'en plein jour, donnent l'impression d'être loin de tout. Toute la Serbie fait l'effet d'une grande caverne sombre, emplie de gens brisés, épuisés et déprimés. « Rien n'est pire pour un peuple qu'une telle dépression », dis-je. Mon ami allemand acquiesce. Nous arrivons dans les rues sales et chichement éclairées de Leskovac. Ensuite, c'est de plus en plus dépeuplé. Nous montons à l'assaut d'une hauteur qui s'étire en longueur et, une demi-heure plus tard, nous atteignons le passage frontalier de Medveda. Quatre policiers armés jusqu'aux dents nous arrêtent. Ce sont des policiers serbes du genre grosses brutes, comme ceux qui ont fait leur « travail » au Kosovo pendant des années. Ils n'en finissent plus de feuilleter nos passeports, et mon ami allemand s'étonne qu'il soit possible qu'à une frontière qui, selon

la version officielle serbe, n'existe pas, on soit contrôlé aussi scrupuleusement. L'un des policiers nous fait remarquer que nous devons nous dépêcher si nous voulons encore passer aujourd'hui, car au point de contrôle, des troupes de la KFOR vont fermer la frontière de l'autre côté dans une demi-heure, donc à 20 heures. Démonstrativement, sans nous prêter attention, ses collègues prennent beaucoup de temps avec nos passeports. L'un d'entre eux prétend qu'il leur faudrait vérifier si ce ne sont pas des faux.

« Mais ce n'est pas possible, dit mon ami, dans cette cahute ici en haut, il n'y a sûrement ni ordinateur ni téléphone. Ils veulent juste nous retenir. » Le tout dure cinquante minutes, avec pour conséquence que les deux soldats de la KFOR, de l'autre côté, nous font aimablement savoir que nous devons retourner en Serbie, qu'il est déjà 20 heures passées.

C'est épouvantable ! Retourner dans ce grand trou noir ! Mon ami allemand me console : « Laisse-leur donc ce petit triomphe. Aujourd'hui ils te volent quelques heures, il y a dix ans encore, c'était la vie qu'ils auraient pu te prendre. »

Nous retournons à Niš et de là, à Merdare via Kuršumlija. Trois heures de perdues. Mais ici, les formalités frontalières sont vite expédiées. De l'autre côté, au pays, beaucoup de lumières nous attendent. Les routes sont asphaltées, et les affiches lumineuses des stations-service et des magasins donnent l'impression d'être arrivé dans un

autre monde. Nous avons laissé l'obscurité serbe derrière nous, pour aujourd'hui, pour toujours.

Le pays dans lequel nous entrons n'est plus celui qu'il était, avant l'invasion de l'OTAN, il y a dix ans, et il n'est plus tel qu'il existait avant l'indépendance, proclamée il y a un an et demi. À l'époque, peu après la guerre, deux tiers des villages du Kosovo étaient détruits, des villes à demi pillées étaient réduites en cendres, l'infrastructure complète, économique, politique et culturelle d'un pays de deux millions d'habitants, était anéantie. Ce qui est toujours là, c'est le torchis, caractéristique de toute la péninsule des Balkans. Mais sinon, au cours des années de la mission de paix de la KFOR, pratiquement tout a changé : les gens, les rues, les maisons, les magasins ... l'effervescence et la nervosité d'il y a deux ans a disparu.

Au bord des routes fraîchement asphaltées, des panneaux en deux et parfois même trois langues (albanais, serbe, anglais), des feux de circulation et, surtout, la police locale, que le devoir emplit de zèle, créent une image inhabituelle. Depuis qu'il existe la nouvelle troupe de police kosovare dans son uniforme bleu pâle, à laquelle appartiennent des Albanais, des Serbes et des membres d'autres minorités, hommes et femmes (quelle sensation pour les Balkans du Sud !), la « Police-Coca-Cola » internationale n'est plus sollicitée quand il s'agit de surveiller le trafic et de lutter contre la criminalité quotidienne. Pour combattre la corruption (cela aussi, c'est tout nouveau dans les Balkans), les amendes ne sont plus encaissées sur place, mais la police garde

Aujourd'hui ils te volent quelques heures, il y a dix ans encore, c'était la vie qu'ils auraient pu te prendre

plutôt le permis de conduire, que l'on récupère uniquement après avoir acquitté son amende.

Les cartes d'identité kosovares, nouvellement émises et provisoires, sont entre-temps reconnues par vingt-trois États. Les soldats de la KFOR sont bien sûr encore là, mais à présent, ils se tiennent discrètement à l'arrière-plan.

De l'ancienne apathie de la vie publique à Pristina, qui était tout simplement repoussante, il n'y a plus trace aujourd'hui. Aujourd'hui, on ne tue plus la journée entière au bistro, mais on y boit son café, on échange quelques mots avec ses amis, et puis on retourne à ses affaires. Un de mes amis est absolument persuadé qu'entre-temps, les Kosovars sont devenus comme les Allemands pour ce qui touche au zèle et aux soucis à propos de la propriété récemment acquise. Il n'est pourtant jamais allé en Allemagne et ne connaît pas les Allemands, mais il a quand même raison quand il constate que quelque chose de fondamental a changé. Avant, on pleurait sur les souffrances endurées et on déplorait que l'indépendance ne soit pas acquise, aujourd'hui, les gens vaquent à leur travail et ne redoutent rien davantage que l'éventuel départ des étrangers du Kosovo. Sur les 40 pour cent de salariés aujourd'hui au Kosovo, déjà rien que 25 pour cent travaillent dans des organisations internationales comme la KFOR, l'EULEX et l'OSCE ou dans différentes organisations non gouvernementales.

Peu à peu, je me réaccoutume. Mais je ne peux pas m'empêcher de constater que je n'en fais plus vraiment partie, que je ne suis plus un élément de cette nouvelle réalité, que l'on pourrait qualifier de début de commencement de retour à la normalité.

Et comment ne pourrais-je être un peu

déçu de ces maigres résultats obtenus par les efforts de rapprochement et de réflexion critique. Ce que j'aurais pu discuter ces dernières années avec des collègues, des Serbes, Croates, Bosniaques, Macédoniens, Monténégrins, Slovènes, mais aussi avec des Albanais ! Au cours de conférences, de séminaires, de lectures, de confrontations écrites. Tout cela s'est en majeure partie déroulé en Europe. Et à présent, tout cela me semble avoir été un peu en vain.

Ces visages toujours malheureux, encore couverts de cicatrices d'un passé qui remonte à si loin, en Serbie et au Kosovo, ne présagent pas une guérison rapide. Non pas qu'il y aurait des risques de guerre, mais parce que les soucis économiques et la peur de l'avenir rendent la coexistence si fragile. Et dans ces cas-là, la culture, la littérature, le film et l'échange intellectuel ne peuvent que décrire cet état des choses. Cette peur est sans cesse palpable, là où le gris cendre domine, depuis la frontière jusqu'au quidam dans la rue. C'est cela. Ni plus, ni moins.

Je décide de rentrer en avion dans ma deuxième patrie – l'Allemagne.

Beqë Cufaj, né en 1970, est écrivain. Il vit en Allemagne et au Kosovo. De lui est paru dernièrement en allemand chez Zsolnay : « *L'éclat de l'étranger* ».

abcdefghijklmnopqrstuvwxyz

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ

1234567890





Entre les pôles Pendant des dizaines d'années, le conflit en Irlande du Nord a dominé la vie des habitants. L'Europe, dans le meilleur des cas, n'était guère plus qu'un rêve lointain. Avec la paix conclue depuis quelques années, la normalité a été rétablie, une certaine prospérité s'est répandue. Et avec elle sont arrivés des travailleurs immigrés d'autres parties de l'Europe. C'est à eux que les Irlandais du Nord doivent de s'être un peu rapprochés du continent. *Glenn Patterson*



Le romancier irlandais Colm Tóibín raconte une histoire très intéressante. Une histoire qui, pour autant que je sache, n'avait encore paru dans aucun de ses ouvrages, eux aussi très intéressants. Le dimanche 30 janvier 1972, entré dans l'histoire sous le nom de Bloody Sunday, des soldats britanniques, lors d'une marche du mouvement pour les droits des citoyens, à Derry, deuxième grande ville d'Irlande du Nord, ont tiré et abattu quatorze civils non armés. Trois jours plus tard, à Dublin, plus de vingt mille personnes se sont rendues à l'ambassade britannique à Merrion Square. Il y eut une explosion de violence, des bombes incendiaires furent lancées. On essaya de faire sauter de ses gonds la porte de l'ambassade. À l'apogée de la manifestation, des drapeaux britanniques furent déployés

depuis la façade du bâtiment et incendiés. L'ambassade brûla de fond en comble.

Selon Colm Tóibín, qui était présent au moments des faits, cette nuit-là – ce moment historique – fut un tournant décisif, non seulement pour lui en tant qu'individu, mais pour l'ensemble de la société d'Irlande du Sud. Il n'y avait que deux possibilités : soit on suivait la logique des flammes et on se lançait corps et âme dans la conflagration qui faisait rage de ce côté de la frontière, soit on considérait l'incendie de l'ambassade comme un point final.

Comme la grande majorité, Tóibín choisit la seconde option. À la suite des événements du 2 février 1972, la République d'Irlande – « *le Sud* » en langage quotidien, et titre du premier roman de Colm Tóibín, bien que celui-ci se déroule en Espagne – tourna le dos au Nord et, dans le même mouvement métaphorique, elle tourna les yeux vers l'Europe.

L'étroitesse d'esprit provinciale

En janvier 1973, La République d'Irlande rejoignit ce qui s'appelait alors le Marché commun. L'adhésion de l'Irlande du Nord en tant que « province administrative de

Grande-Bretagne », selon l'appellation officielle, eut lieu au même moment. Mais tandis que le Sud embrassait l'idée européenne avec beaucoup d'enthousiasme, le Nord continua à trouver des occasions moins productives pour laisser parler ses armes. En effet, l'Irlande du Nord entra dans une phase d'étroitesse d'esprit provinciale, où l'on associait souvent un sentiment d'appartenance à un territoire de quelques kilomètres carrés, voire beaucoup plus petit. Belfast était tellement divisé que beaucoup de gens ne quittaient « leur territoire » que pour se rendre au travail, en supposant qu'ils en aient un justifiant qu'ils sortent de chez eux.

Les frontières entre ces deux districts séparés par leurs confessions étaient marquées avec des drapeaux, des peintures murales et, naturellement, des graffitis. L'un des slogans les plus répandus dans les quartiers loyalistes – protestants de la classe ouvrière – était celui-ci « No Pope Here » (Pas de pape ici). Ce slogan rappelait que, dans un passé très lointain, ce conflit qui coûtait tant de notre énergie et de notre économie, tellement de vies de nos citoyens, faisait partie d'une guerre de religion européenne plus vaste.

Quand, en octobre 1978, le cardinal Karol Jozef Wojtyla devint pape sous le nom de Jean-Paul II, le graffiti se transforma en « No Pole Here » (Pas de Polonais ici), notre humour à nous. C'était moins une

L'Irlande du Nord est connue pour être un lieu où vous ne pouvez pas marcher dans une rue sans croiser un poète, ou du moins entrer dans un bar sans en bousculer un

menace qu'un état de fait. Même dans les conditions qui régnaient en 1978 dans leur propre pays, très peu de Polonais en pleine possession de leurs moyens auraient eu l'idée d'émigrer à Belfast. Quand on regarde des films de cette époque, il y a presque trente ans, il règne dans la ville une atmosphère d'État policier. Le terme « police » pouvait s'étendre à ces organisations paramilitaires qui dominaient dans les districts loyalistes et républicains et employaient leurs méthodes brutales très particulières pour faire taire les voix de l'opposition : ruban adhésif sur la bouche, une capuche sur la tête et une balle dans la nuque.

L'Irlande du Nord est connue pour être un lieu où vous ne pouvez pas marcher dans une rue sans croiser un poète, ou du moins entrer dans un bar sans en bousculer un.

Toutefois, aucun poète n'a aussi bien traduit l'ambiance de ces années-là que les paroles d'un groupe de jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence : le groupe punk belfastien « Stiff Little Fingers », dont le premier album sortit quatre mois après les premiers graffitis « No Pole Here », contient une chanson simplement intitulée *Here We Are Nowhere* : « Here we are nowhere, nowhere left to go. Here we are nowhere, nowhere left to go. » (Ici, nous ne sommes nulle part et nous n'avons nulle part où aller. Ici, nous ne sommes nulle part et nous n'avons nulle part où aller).

Ou bien, comme le disait toujours un de mes amis à l'époque : « Ici, nous flottons dans l'Atlantique pas si loin du pôle Nord, et nous avons l'insolence de nous plaindre du temps. »

Nulle part ou près du pôle Nord, assuré-

ment, nous n'aurions pu nous sentir plus éloignés du reste de l'Europe : nous ne semblions pas être faits du même bois. Ce qui me reste le plus en mémoire de mon adolescence, c'est la quantité de verre des bâtiments à Strasbourg et à Bruxelles que l'on voyait dans les journaux télévisés. À Belfast, les fenêtres avaient laissé place à des grilles de sécurité et à des meurtrières. Non seulement nous n'avions pas le sentiment de faire partie de l'Europe, mais nous courions le risque de la perdre complètement de vue.

Dans les premières pages de sa magnifique histoire de l'Europe, l'historien britannique Norman Davies livre une interprétation précise du mythe d'Europe. Si l'on se souvient d'Ovide, Europe était la mère de Minois qui, en barbotant dans les vagues de sa Phénicie natale – le Liban actuel – rencontra Zeus sous la forme d'un taureau blanc comme neige. Europe se laissa convaincre de monter sur le dos de Zeus, et le dieu l'entraîna à travers les vagues vers la Crète. « Zeus, écrit Davies, transportait certainement les fruits des anciennes civilisations d'Asie de l'Est vers les nouvelles colonies insulaires de la mer Égée (...) À l'aube de l'histoire européenne, le monde connu se situait à l'Est, l'inconnu attendait à l'Ouest. »

C'est un renversement de presque toute l'histoire européenne qui suivit, dans laquelle le « centre » se déplaça constamment vers l'Ouest (bien qu'il se soit malheureusement arrêté non loin de nous, à Belfast) et l'Est fut de plus en plus représenté comme une menace, peu importe où l'on voyait le commencement de l'Est à tel ou tel moment : le détroit du Bosphore ou la porte de Brandebourg. L'ultime exemple de

ce courant vers l'ouest se trouve, selon moi, pas plus loin qu'à Disneyland, à Paris. La Disney Corporation a dépensé beaucoup de temps et d'argent pour essayer de localiser le centre exact de l'Europe, et décida finalement qu'il se situait à 21 km au sud-est de Paris. Mais au cours de la construction du parc, on découvrit, avec la chute du mur de Berlin et l'éclatement de la Yougoslavie, que l'histoire elle-même avait déplacé son axe.

Et bien entendu, toutes les incertitudes et les angoisses à propos de la frontière de l'Est surgissent précisément parce que, comme l'exprime encore justement Norman Davies, l'Europe n'est pas du tout un continent proprement dit, « clos sur lui-même », mais simplement une presqu'île, une excroissance de la plus grande masse de terre du monde.

Et je me souviens ici d'une autre grande figure littéraire, Albert Camus, dont l'œuvre fut un don du ciel pour beaucoup d'entre nous, dans notre nulle part d'Irlande du Nord de la fin des années 1970. Dans les derniers mois de la Deuxième Guerre mondiale qui, comme la plupart des grandes menaces que l'Europe a connues au XXe siècle, ne venait pas du tout de l'Est, Camus aborde la même question d'une définition. Dans la troisième de ses Lettres à un ami allemand, il parle de l'« idée de l'Europe » comme opposée à la « tache colorée [que les nazis ont] annexée sur des cartes provisoires. » Les

À Belfast, les fenêtres avaient laissé place à des grilles de sécurité et à des meurtrières. Non seulement nous n'avions pas le sentiment de faire partie de l'Europe, mais nous courions le risque de la perdre complètement de vue

véritables frontières de l'Europe, poursuit-il avec une imprécision admirable, sont « le génie de quelques-uns, et le cœur profond de tous ses peuples ».

Je lus Camus pour la première fois à l'école. J'ai lu Norman Davies pour la première fois à la fin de l'été 2000, en revenant à Belfast du « *Literatur Express* », un projet né à Berlin, qui emmena cent six écrivains dans une odyssée de sept semaines de Lisbonne à Berlin, en passant par l'Espagne, la France, la Belgique, l'Allemagne du Nord, la Baltique, la Russie, la Biélorussie et la Pologne. Parmi les nombreuses centaines de livres, j'avais choisi Europe de Norman Davies, en partie parce que je savais qu'il était spécialiste de la Pologne, le pays qui, après le mois et demi passé avec le « *Literatur Express* », m'intéressait le plus.

La machine à remonter le temps fonctionne

À cette époque, la Pologne se trouvait encore en pleines négociations interminables sur sa candidature à l'entrée dans l'UE et, pour le moment, c'était encore l'Est. Lors d'un détour matinal par Malbrog sur notre route de Hanovre à Kaliningrad, le « *Literatur Express* » dut attendre pendant une heure sur un pont au-dessus de l'Oder pendant que l'on vérifiait nos papiers. Par un hasard extraordinaire, un orage éclata presque en même temps que les douaniers nous faisaient signe de continuer : la pluie qui suivit était plus floue qu'un rideau de fer, mais pour ce qui était de l'atmosphère, elle était tout aussi efficace. Quand, deux jours plus tard, nous entrâmes dans Kaliningrad après un

autre contrôle douanier, un écrivain croate remarqua : « La machine à remonter le temps fonctionne : nous sommes passés des années soixante-dix aux années cinquante. »

Je me mis à rire avec lui, même si, à la vérité, je m'étais déjà entiché du pays que nous laissons derrière nous. Et plus qu'entiché : pendant les mois qui suivirent, je devins missionnaire de la Pologne et je parlais du pays à quiconque voulait bien m'écouter avec le zèle d'un converti. Sans comprendre l'histoire polonaise, on ne pouvait pas comprendre l'histoire européenne, et naturellement, sans comprendre l'histoire européenne, il était impossible de s'affranchir enfin de la politique du passé et, pour ainsi dire, de se libérer du folklore. J'aimais tellement la Pologne que je gardai punaisée au tableau au-dessus de mon bureau la contravention que j'avais eue à Varsovie pour avoir traversé au feu rouge dans ma distraction. (J'avais reçu l'amende et j'avais quitté le pays sans payer : il y a tout de même des limites à ma distraction.)

Presque quatre ans plus tard, le 1er mai 2004, la Pologne fut finalement admise dans l'Union européenne et, l'année suivante, il commença à y avoir des vols directs entre Belfast et Varsovie et, qui plus est, à bon marché.

Et il n'y a aucun doute : l'une des mesures les plus importantes et les plus populistes de ces dernières décennies a certainement été la dérégulation du trafic aérien. Si on laisse un instant de côté les conséquences potentiellement désastreuses de tous ces vols court courrier sur l'environnement et un service clientèle qui tient seulement à remplir les avions le plus possible, il n'y a rien qui ait davantage encouragé l'intégration européenne que les lignes aériennes low cost. Si l'Union européenne était rebaptisée Union Easyjet et que l'on proposait une adhésion

le temps de partir en week-end, je suis convaincu qu'en une nuit, la Grande-Bretagne se transformerait en une nation de partisans enthousiastes de l'Europe.

Bien sûr, je plaisante, mais il y a aussi au-dessous de tout cela un aspect plus sérieux.

L'Europe a toujours été considérée comme une chose pour laquelle nous, en Grande-Bretagne et en Irlande du Nord, pourrions opter. À cela s'ajoute le fait que l'Irlande du Nord, comme le reste de l'île, a toujours été un pays d'émigration, et on peut imaginer le choc lorsque l'on a constaté que l'échange européen avait lieu dans les deux sens et qu'il y avait des personnes – en nombre assez important, même – qui décidaient de vivre dans notre curieux avant-poste européen : des Portugais, des Litوانيens, des Lettons et, surtout, des Polonais. En moins de trois ans, la population polonaise d'Irlande du Nord est passée d'environ zéro à plus de trente mille, presque deux pour cent de la population totale. Le polonais a déjà dépassé l'irlandais comme première langue, mais d'un autre côté, cela vaut aussi pour le cantonais.

Avant même le récent boom d'immigration, Belfast avait acquis la réputation douteuse d'être la capitale raciste de l'Europe. Le processus de paix en Irlande du Nord a provoqué une augmentation rapide des prix de l'immobilier, plus rapide que le processus de paix lui-même. Les loyers aussi ont grimpé, si bien que beaucoup de nouveaux immigrants se sont vus obligés de chercher des logements dans des quartiers peu recherchés (et donc bon marché). Ce sont surtout les Polonais, de cette manière, qui ont parfois équilibré la balance religieuse et sectaire : la Pologne est un pays essentiellement catholique, et les quartiers avec les logements les plus difficiles à louer à Belfast sont généralement des quartiers

d'ouvriers protestants. D'innombrables incidents se produisirent : vitres cassées, menaces, et même des maisons incendiées. Pour les victimes de telles agressions, le résultat est le même, mais il n'était pas toujours immédiatement clair qu'il se soit agi d'une nouvelle forme de xénophobie ou de vieille bigoterie religieuse.

Il y a quelque temps, j'ai moi-même été témoin de ce chaos. Ma femme vient de Cork en République d'Irlande. Quelques habitants de la ville l'appellent aussi République populaire de Cork. Au début de cette année, la famille de ma femme est venue nous rendre visite à Belfast : ses parents, son frère et sa sœur, leurs époux et enfants. Peu d'années avant encore, cette occasion aurait pu causer des soucis : les plaques minéralogiques d'Irlande du Sud se reconnaissent. Nous vivons dans une partie de Belfast qui, avec ses drapeaux rouge-blanc-bleu sur les lampadaires et la peinture rouge, blanche et bleue sur les murs, évoque nettement l'Ulster et des influences britanniques. Mais comme nous étions en 2007, nous avons pu aller ensemble le samedi soir dans un restaurant de notre quartier et, quelques heures plus tard – un peu moins solides sur nos jambes – reprendre le chemin du retour. Le frère de ma femme et le mari de sa sœur, les moins chancelants de nous tous, étaient déjà loin devant quand ils se trouvèrent brusquement confrontés à un groupe de jeunes qui avaient entendu leur conversation.

« Tirez-vous là d'où vous venez, espèces de bâtards polonais ! », dirent les jeunes. Mon beau-frère fut presque trop surpris pour être impressionné (comme toujours, la peur est survenue beaucoup, mais beaucoup plus

tard). « Polonais ? », dirent-ils quand nous les avons rejoints et que les jeunes étaient partis. « Ils pensaient que nous parlions avec un accent polonais ? »

Certes, « penser » est peut-être un terme trop raisonnable, mais il semblerait qu'il se soit agi d'une identification automatique de quelque chose qui avait nettement une résonance « autre » avec le nouvel objet de suspicion – les nouveaux migrants des États membres de l'UE – plutôt qu'avec l'ancien ennemi « folklorique » du sud de la frontière irlandaise.

Cet incident a eu lieu à environ cinquante mètres du siège principal du « Democratic Unionist Party », ouvertement populiste, fondé et dirigé par le révérend Ian Paisley, qui avait été évincé du Parlement européen pour avoir interrompu un discours du pape Jean-Paul II aux cris de « antéchrist ».

Ian Paisley était par fondateur et président de la « Free Presbyterian Church », dont le site web présentait il n'y a pas si longtemps un article intitulé « Menace pour l'Ulster protestant ». Il était question de prêtres que l'on soupçonnait de soutenir des immigrants à faire inscrire leur nom dans le registre électoral d'Irlande du Nord. Naturellement, en tant que citoyens de l'Union européenne, les immigrants ont le droit de figurer sur le registre, mais c'est de leur foi catholique

Si l'Union européenne était rebaptisée Union Easyjet et que l'on proposait une adhésion le temps de partir en week-end, je suis convaincu qu'en une nuit, la Grande-Bretagne se transformerait en une nation de partisans enthousiastes de l'Europe

et non de leur nationalité que le site web s'alarme en première ligne. Explicitement ou implicitement, il est sous-entendu que l'immigration pourrait déséquilibrer la balance de la politique locale.

Il est néanmoins important d'ajouter qu'il y eut des tentatives de membres de la communauté protestante (souvent un euphémisme pour « anciens paramilitaires ») pour réduire les agressions racistes. Une fois, on a rappelé aux habitants de la ville de Lisburn que des pilotes polonais avaient joué un rôle décisif au cours de la bataille d'Angleterre. On ne peut qu'imaginer ce que cela signifie pour tous les Allemands qui espèrent émigrer en Irlande du Nord.

Il y a eu ces derniers temps des signes encourageants. Pendant les dix dernières années, l'Irlande du Nord a connu une transformation de la police. Le « Royal Ulster Constabulary » – « the RUC dog of repression », dans une autre chanson célèbre du premier album des « Stiff Little Fingers » – est ainsi devenu le « Police Service of Northern Ireland ». Le PSNI pratique ce que l'on appelle une stratégie du 50-50 pour le recrutement, c'est-à-dire un nombre égal de catholiques et de protestants, pour redresser la sous-représentation historique des policiers catholiques. Selon des chiffres publiés au début de l'année 2007, presque un millier de Polonais vivant à ce moment-là en Irlande du Nord se sont portés candidats pour un emploi dans la police. Il y a même eu un processus spécial de recrutement en Pologne, ce qui a amené certains à dire en plaisantant qu'au fil du temps, la police changerait à nouveau de nom pour devenir le « Polish Service of Northern Ireland ». Il y a déjà eu

des choses plus étranges : il suffit de considérer la présence importante des Irlandais dans la police new yorkaise au siècle dernier.

Pendant la guerre, dans cette troisième « lettre à un ami allemand », Albert Camus écrit : « L'Europe sera encore à faire. Elle est toujours à faire. » Sans aucun doute, il ne s'agit pas pour Albert Camus de décider où tracer les frontières entre ce qui est l'Est et ce qui est l'Ouest : ce qui est « nous » et ce qui est « autre ». Cela ressemble plus à un renouvellement interne, une perpétuelle révision ou reconception. Ces dernières années, l'Europe a connu des périodes de changements rapides et de stagnation. Et il s'en produira encore davantage, avec tous les risques et toutes les opportunités qui s'ensuivront.

À la dernière page de *Europe*, écrit en 1992, Norman Davies se fait l'écho de Camus : « L'Union européenne à l'Ouest et les États successeurs à l'Est doivent redéfinir leurs identités, leurs limites et leurs allégeances. D'une manière ou d'une autre, pour un certain temps au moins, un nouvel équilibre pourrait être trouvé (...) L'Europe ne va pas être complètement unie dans un avenir proche, mais elle a une chance d'être moins divisée que dans le passé. Si la fortune lui sourit, les barrières physiques et psychologiques seront moins brutales qu'elles l'ont jamais été de mémoire humaine. »

Si les « Stiff Little Fingers » jouaient aujourd'hui à l'Ulster Hall dans le centre de Belfast, je serais heureux qu'il y ait parmi les punks vieillissants quelques-uns de nos nouveaux voisins polonais, et qu'ils chantent ensemble *Here We Are Nowhere*. Nous ne nous trouvons toujours pas si loin du pôle Nord, mais c'est en grande partie grâce à ceux qui sont venus d'autres régions de l'Europe et qui ont décidé de vivre dans ce pays que nous sommes un petit peu différents de ce que nous étions auparavant.

Glenn Patterson est né en 1961 à Belfast. Il est l'auteur de nombreux romans. Le premier, *Burning our Own* (1988), se situe dans l'Irlande du Nord de la fin des années soixante-dix et a remporté le Rooney Prize de littérature irlandaise. Ses derniers livres : *The Third Party* et *Once upon a Hill: Love in Troubled Times* (2008).

Marten



abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
1234567890

Les ânes intellectuels des accablés Pour de nombreux Estoniens, l'Europe est restée une patrie intellectuelle, même au temps du rideau de fer. Toutefois, dans la République estonienne qui fait partie depuis cinq ans de l'Union européenne, vivent des gens qui, appartenant à une époque révolue, se considèrent, par leur éducation et leur mentalité, comme des citoyens de l'Union soviétique stalinienne. Où se trouve alors la patrie intellectuelle de la jeune génération ? *Eeva Park*



« Comme si je n'y étais jamais allé... », c'est avec ces mots qu'Ossip Mandelstam, condamné au silence pendant les années de la terreur et mort plus tard au camp d'internement de Vladivostok, se souvient des voyages qu'il avait entrepris en Italie au cours de ses études à Heidelberg et à la Sorbonne. Mandelstam était un poète russe qui, avec Anna Ahmatova, appartenait au début du XXe siècle au cercle des célèbres acméistes.

Quand on lui demandait ce qu'était l'acméisme, il répondait : « Un désir de culture universelle » et annonçait ne vouloir se séparer ni des vivants ni des morts, bien que cela ait été exactement ce que la dictature soviétique exigeait des intellectuels et des citoyens moyens.

La frontière de l'État avait été fermée,

mais les semaines passées en Italie (que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de tourisme), le « pays de la nostalgie », laissèrent chez le poète, même dans ses souvenirs plus récents, une impression plutôt frustrante. Pour lui, en tant qu'écrivain, ce qui comptait n'était pas l'expérience physique, la beauté des collines toscanes. Pour lui, seule importait dans sa vie la culture universelle européenne, une culture qu'il ressentait profondément comme étant la sienne, tant sur le plan historique que littéraire.

Au centre de l'Europe, dans les pays de cultures anciennes comme l'Allemagne, où l'on rencontre les vestiges des remparts de colonies romaines qui avaient été établies à l'origine dans des territoires germaniques, où personne ne se casse la tête sur le « commencement » de l'histoire, ici, il est difficile de comprendre combien ces peuples, qui vivaient loin de ce paysage culturel concentré, tout en restant et en se développant sous sa zone d'influence, ont besoin de cette patrie intellectuelle commune et commune aussi à tous les hommes.

J'ai commencé par le grand poète russe parce qu'en lui s'exprime d'une façon bien particulière, à la fois claire et tragique, la singularité et l'importance que revêt le fait d'être un Européen : Dante, Arioste, Pétrarque, Catule, Ovide, Goethe, Bürger, Kleist, Hölderlin, Baudelaire, Rimbaud, Villon, etc. sauvèrent Mandelstam de l'isolement mental

des années de la terreur, en même temps que Pouchkine, Briussov, Derschawin et encore bien d'autres étoiles de la littérature russe. Toutefois, ils décidèrent aussi du destin ultérieur du poète.

En d'autres termes : une personne qui est profondément enracinée dans la pensée européenne ne peut se soumettre à une dictature.

On ne peut faire d'elle, même sous la menace des pires sanctions, un fermier orwellien, en tout cas pas aussi facilement que celles qui ne sont pas imprégnées de cette culture. Car ce que l'Européen Mandelstam a exprimé dans ses poèmes ne signifiait rien moins, dans les conditions données, qu'une résistance totale, que la déclaration de guerre d'un homme à un pouvoir absolu, bien qu'il ne subsistât pas le moindre espoir pour lui.

Il y eut une époque au cours de laquelle porter un chapeau européen à la place d'une casquette de Lénine se terminait tragiquement, non seulement pour celui qui le portait, mais aussi pour ses proches.

Au cours des premières années de la République estonienne, tandis que notre voisin, la Russie soviétique, dans le cadre des premières « grandes épurations », ajoutait également ses plus grands écrivains aux millions de victimes, nos auteurs étaient animés d'un enthousiasme national. Ce slogan est connu de tous : « Soyons Estoniens, mais soyons aussi Européens. » Ces mots ne retentirent que pendant deux décennies et furent étouffés par le complot de deux dictatures, le pacte de Molotov-Ribbentrop.

Une personne profondément enracinée dans la pensée européenne ne peut se soumettre à une dictature

Je suis née dans ce qui était déjà la République soviétique estonienne, et j'ai grandi dans un pays qui a dû sacrifier sa liberté aux colonnes de chars qui défilaient, et qui, séparé de l'étranger, mais avant tout de l'Europe, était amalgamé à la Russie soviétique. Bien que cette Europe de l'autre côté du rideau de fer nous ait semblé se trouver à jamais dans un lointain inaccessible, l'écho intellectuel de ce slogan continuait à résonner. Du moins chez moi.

La portée essentielle de la littérature universelle, niant l'idéologie étatique, reposait sur le fait que, grâce aux livres existants et aux traducteurs estoniens, la mentalité européenne continuait à nous être familière.

Un aspect extrêmement important pour nous est que l'ère de Staline en Estonie (une époque qui, pour nous, n'est pas seulement synonyme d'une mort physique, mais aussi d'une mort intellectuelle) n'a pas duré longtemps comparativement, tandis qu'en Russie, où les souffrances et les dommages intellectuels étaient bien plus grands, les faits historiques connus de tous ont été réécrits ou passés sous silence au niveau officiel.

Dans un certain sens, il s'est produit en Estonie soviétique un décalage horaire étrange, mais nettement palpable.

Plus précisément : en cette époque totalitaire qui se basait sur l'économie planifiée et introduisit le communisme des camps, il y avait toutefois de nombreuses personnes qui, en raison de leurs principes moraux, de leurs coutumes, mais surtout de leur comportement intellectuel dans la République estonienne, appartenaient - autrement dit - à l'Europe.

À présent que l'indépendance a été retrouvée, ce décalage se manifeste dans la direction opposée. Dans la République d'Estonie faisant partie depuis cinq ans de l'Union européenne, vivent par contre des

gens qui appartiennent à une époque révolue, qui, conformément à leur éducation et leur mentalité, sont des citoyens de l'Union soviétique de Staline. Ils ne sont pas nombreux, mais leur existence agressive empêche le passé de dormir en paix.

On se facilite la tâche en croyant que c'est un problème national. En définitive, nous avons tous traversé le même purgatoire, dans lequel les principes européens devaient nous être extirpés, et le demi-siècle de l'époque soviétique a plus ou moins laissé son empreinte sur nous tous. Le culte du Führer et la tâche de la démocratie occidentale ont mené à ce que, à côté du Grand Führer, tous ceux qui avaient occupé une position dans le système sont passés au pouvoir.

Nostalgies soviétiques

Chacun s'agrippait à son poste, et le chercheur, le concierge et le directeur d'institut se réjouissaient pareillement de leur pouvoir. Celui qui n'a pas vécu au sein de ce système n'a aucune idée de ce qu'est la soif de pouvoir. Cette nostalgie, que certaines personnes âgées ressentent lorsqu'elles songent à cette époque, éclaire un bilan bien humain : la jeunesse semble, en tout cas pour quelques centaines de personnes, avoir été le meilleur moment de la vie, et au vu de la crise économique globale, on entend des voix qui tiennent le déclin de l'Union soviétique pour un événement tragique.

Notre ancien slogan : « Soyons Estoniens, mais devenons aussi Européens ! » revêt de ce fait une importance qui est à présent plus grande qu'elle ne l'a jamais été. En tenant compte de la « nuit de bronze » d'il y a deux ans (lorsque la contestation contre la réalisation d'un monument commémoratif à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale et contre le transfert de sépulture de soldats au

cimetière militaire mena à des mises à sac dans le centre ville de Tallinn), je serais d'avis de reformuler le slogan : « Soyons Estoniens, devenons Estoniens, mais soyons aussi, tous ensemble, Européens ! »

Pour moi, en passe de devenir écrivain, si ma jeunesse et ma formation dans cette parcelle de terre sur la côte du golfe de Finlande ont été traversées d'une tension et d'une complexité existentielles, c'est justement à cause de cette clôture de barbelés gardée par des soldats qui était toujours présente, invisible ou visible.

Les écrivains apprenaient sous la censure à écrire « entre les lignes », et les lecteurs achetaient des livres avec une passion jusqu'alors inconnue (ainsi, la première édition d'un recueil de poèmes pouvait atteindre quatre mille exemplaires, celle d'un roman, les vingt mille) afin de décrypter le code secret, contenu entre les lignes et compréhensible pour tous, qui avait échappé aux censeurs. Même dans les comptines pour enfants, la conscience collective estonienne décodait des nouvelles interdites que les poètes, comme ils le reconnurent plus tard, n'avaient en réalité jamais eu l'intention d'y mettre.

Et au milieu de toutes ces interdictions et contraintes venues d'en haut, il y eut des moments où, lorsque je portais mon regard sur l'Europe avec l'affliction du prisonnier, la vision qui s'offrait à moi me bouleversait.

Je le reconnais, j'aurais souhaité que l'élite intellectuelle européenne soit plus clairvoyante et intelligente ; j'aurais souhaité qu'une partie des intellectuels européens les plus reconnus ne se laissent pas à ce point aveugler par les mascarades verbales de ce colosse d'argile dans le choix de leur vision du monde.

Je comprenais viscéralement le combat des gens doués pour un ordre universel meilleur, qui devenait ici manifeste et perma-

ment, je comprenais que les contestations, autrefois comme à l'avenir, sont nécessaires, que la liberté humaine et la responsabilité sociale sont toujours des denrées rares. Toutefois, les artistes et les écrivains qui se produisaient ouvertement comme communistes montraient surtout à mes yeux qu'en possédant le livre rouge du parti, non seulement ils saluaient mais soutenaient intellectuellement l'Holocauste, dirigé contre les porteurs de valeurs européennes et le destin de Mandelstam, Ahmatova et de beaucoup d'autres écrivains inconnus.

En fait, ce que nous avons vécu vers la fin était moins cruel que révoltant de bêtise. Et comme personne ne croyait plus depuis longtemps à l'idéologie des années de terreur ni à toute la dialectique du communisme, c'était un rébus qu'il soit possible à un groupe de puissants, face à la carence aigüe et chronique des produits de base, de se barricader, mal à l'aise, dans des magasins spéciaux, des hôpitaux spéciaux, des villas spéciales, etc., de mettre en scène de temps à autre un simulacre d'élections auquel presque la moitié de l'Europe s'était soumise. Comment ce groupe de personnes a-t-il pu exercer une influence intellectuelle aussi durable sur le reste de l'Europe libre ?

Je ne veux pas prétendre par là que l'on devrait – ou pourrait – traîner devant un tribunal le communisme en tant que leçon théorique et sociale de l'établissement

J'aurais souhaité que les intellectuels européens ne se laissent pas à ce point tromper par les mascarades verbales de ce colosse d'argile dans le choix de leur vision du monde

d'un collectivisme. Mais un régime mesuré à l'aune européenne, exerçant de tels actes de violence au nom du parti communiste, ne peut être, à mon avis, que qualifié de criminel.

Le deuil des nouveaux arrivants

Mais pour revenir à la question des imbrications actuelles des cultures intellectuelles européennes, il me semble que celles-ci sont entravées puisque l'ancien centre de l'Europe, empli d'esprit et de générosité, est las du deuil des nouveaux arrivants.

Il me semble que l'Europe, en partie du moins, a tout simplement peur, et que, soit elle ne supporte pas les excès de destins cruels qui pourraient soudain lui sauter à la face dans les traductions des petites langues d'Europe, soit elle ne tient pas à les entendre.

Mais peut-être est-ce justement cela la question : que pouvons-nous offrir d'autre au marché littéraire européen saturé, nous, les « ânes intellectuels des accablés », nous, les écrivains des petites communautés linguistiques européennes, que notre plainte redoutée ?

La question est d'autant plus importante que les éditeurs savent pertinemment ce qui se vend, et qu'ils ne sont pas prêts à encourir un risque financier sans s'assurer auparavant un profit potentiel.

Tandis qu'en Europe, la Deuxième Guerre mondiale et ses conséquences ne font plus l'objet de débats, pour les Européens de l'Est, pour les Baltes, elle ne s'est réellement achevée qu'avec la chute du mur de Berlin. Et il me semble que nous avons à nouveau affaire avec un décalage horaire pour lequel les années importent peu.

Pour des raisons que nous ne pouvons pas influencer, le totalitarisme des années d'avant-guerre nous est toujours aussi dou-

loureusement proche. Il surgit alors durant les « nuits de bronze » avec de nouvelles visions d'horreur, et il me semble que si on ne le comprend pas au niveau européen, nous aurons de la peine à trouver une langue commune, que chacun pourra comprendre.

Jaan Kross, l'écrivain estonien le plus célèbre au niveau international, disait : « Je n'ai pas du tout le sentiment de vouloir cimenter des lieux historiques du souvenir. Mais il existe entre le Jour J des Français et nos déportations une différence fondamentale que je voudrais bien relever : les Français (et avec eux, une grande partie des Européens) ont eu le droit de fêter ce jour soixante ans durant. Et peut-être qu'à présent, cela leur suffit. C'est à eux d'en décider. Mais nous, pendant longtemps, nous n'avons pas eu le droit de commémorer publiquement le jour de la déportation. Après les grandes vagues de déportations de 1941 et de 1949, nous sommes restés un demi-siècle sous le joug soviétique qui nous a interdit le souvenir de ces journées, avec tous les organes de persécution à sa disposition... Maintenant que ce n'est plus un crime d'État de déposer des fleurs – en pensée ou en réalité – sur la tombe de l'inconnu, maintenant qu'il est enfin possible, je voudrais pouvoir décider moi-même pendant combien de temps je veux célébrer mes morts ou les morts du peuple. Si cinquante, soixante ou cent ans suffisent. Ou bien si mille ans sont trop peu. »

Comme Kross, je tente moi aussi de ne pas « cimenter des lieux historiques du souvenir », même si je me souviens de tout, et bien que je m'en souviennais.

Mon roman paru en 2003 en français, *Piège dans l'infini*, parle par exemple de choses qui se passent aujourd'hui. Mais ce que je veux exprimer au travers de cette œuvre est en relation avec Kross, qui a passé huit ans dans un camp d'internement, et

avec Mandelstam : pour eux deux, la liberté était indissociable de l'homme.

Ayant terminé cet essai, j'ai demandé à ma fille, qui étudiait à l'époque la génétique à Singapour et vivait dans un village estudiantin international, si, dans le monde, elle se sentait Européenne. J'ai immédiatement reçu une réponse affirmative.

L'Europe est la patrie des jeunes Estoniens cultivés. Elle a néanmoins ajouté un peu plus tard qu'en tant qu'Estonienne, au cours de discussions historiques ou politiques avec les gens de son âge, elle remarquait sans cesse combien on sait et veut savoir peu de choses sur nous, et combien, pour cela, nous sommes encore assez éloignés d'une identité européenne.

Mais la vision du monde d'un artiste est un instrument et un outil comme le marteau dans la main du tailleur de pierres. Et il n'y a donc pas d'autre voie – et probablement pas de meilleure non plus – pour construire une identité commune à toute l'Europe que celle du dialogue inspiré par la littérature.

Ou, pour employer les mots de Milan Kundera : « L'existence d'œuvres littéraires n'a de sens que si elles dévoilent des aspects jusque-là inconnus de l'existence humaine. »

L'intensité de ce dialogue dépend avant tout de l'intérêt réel et émotionnel porté à ces peuples et ces pays qui ont temporairement été effacés de la carte d'Europe.

Eeva Park a commencé sa carrière littéraire en 1983 par des recueils de poèmes, se consacrant toutefois rapidement à la prose. Son roman « *Löks lõpmatuses* » (2003 ; « *Piège dans l'infini* ») a particulièrement attiré l'attention. Dans ce thriller, elle décrit les côtés cachés du miracle économique estonien avec ses enfants des rues, sa dépravation morale et sa brutalité quotidienne.

Là où finit la mer et où commence la terre Au-delà de toute exigence impérialiste du passé, la vaste frontière maritime a fait du dialogue cosmopolite une pratique quotidienne au Portugal. Remarques sur la culture de la périphérie la plus occidentale de l'Europe.

Isabel Capelo Gil



Parler de culture européenne depuis le lieu où « la mer finit et la terre commence » ne peut être qu'une entreprise cosmopolite. L'expression est tirée de la première phrase du roman de José Saramago, *L'année de la mort de Ricardo Reis* (1984), et s'adresse de manière critique au passé maritime du Portugal. Cependant, soit en raison de la position limite et périphérique du Portugal, soit parce que c'est effectivement la mer, et non la terre, qui est notre horizon, le sentiment d'appartenance mondiale transporté par l'étymon kosmopolites est renforcé, et le mot devient plus lourd de sens que celui du vocabulaire politiquement correct. Au-delà des revendications du passé impérialiste, cette vaste frontière maritime a fait du dialogue cosmopolite une pratique quotidienne.

Le lieu privilégié pour observer les tensions entre les récits régionaux terre-à-terre et la logique

fluide de la mondialité est la salle de classe, ou, en montant un peu plus haut, le séminaire universitaire et la réunion de l'équipe enseignante où les programmes sont pensés, rédigés et accrédités. C'est de ce point de vue que je veux soulever le débat sur les défis d'un projet cosmopolite de 3e cycle : « Études de la culture et de la littérature en Europe » ; dans l'intention de combler la différence, surmonter l'identité réductrice tout en révélant les possibilités de nouveaux discours européens dans leur diversité.

Mes revendications sont nettement provinciales, ancrées dans un lieu, du point de vue d'une identité européenne portugaise. Je parle en tant que femme universitaire avec une formation en littérature allemande, qui travaille dans l'ombre de la dernière nation colonialiste et impérialiste du continent, du point de vue d'un pays de diaspora recyclé en terre d'asile pour immigrants ces dernières décennies.

Pour ceux qui, comme moi, partagent une identité en transit, l'internationalisation est une condition essentielle, et le cosmopolitisme une négociation d'actualité. Toutefois, mon opinion est qu'il faut maintenant « provincialiser » l'esprit cosmopolite, l'historiciser et l'approcher d'un point de vue localisé, car, comme l'a dit justement le sociologue Ulrich Beck : « Sans le provincialisme, le cosmopolitisme est vide. Sans le cosmopolitisme, le provincialisme est aveugle. »

Un cosmopolitisme régional est donc positionné contre deux narrations majeures de l'étude de la culture : la première est celle de

la culture comme l'expression nationale de l'identité, au sens que Norbert Elias donne à ce mot ; la seconde est celle de l'étude de la culture comme un privilège européen abstrait, disséminé du nord au sud parmi les peuples moins éduqués.

Nous vivons en effet à une époque où la réalité elle-même est devenue cosmopolite. D'un côté, la *vita cosmopolita* envahit la modernité occupée par la circulation des gens et des événements qui maîtrisent le flux, la diaspora de l'espoir comme on l'appelle ; mais elle a aussi un côté sombre, que Arjun Appadura a identifié comme diaspora de la terreur, pour ceux qui ne participent pas à la cosmopolis fluide, mais dont les vies sont pourtant profondément affectées par le premier mouvement. Ces diasporas se regroupent dans la salle du séminaire, apportant avec elles la diversité des récits et des valeurs.

L'affrontement au sujet des droits culturels, du droit aux récits variés, est devenu le mot d'ordre pour de nouvelles guerres, réelles ou symboliques, et ceci fait bien comprendre qu'une perspective homogène exercée à partir d'un centre européen a perdu de sa pertinence. Par conséquent, Camões est-il un étrange compagnon pour un migrant africain insatisfait ?

La culture est effectivement un mot lourd de sens – avec une longue tradition de pouvoir bien ancrée – et l'un des plus complexes sémantiquement. Bien que le culturel soit l'un des domaines complexes où s'exercent les luttes de pouvoir, ce peut être aussi le lieu où l'on parvient au dialogue, aux résolutions. Camões peut alors être une source pour comprendre le contact culturel, les souffrances, la lutte et les défis de l'Autre. Ce déplacement peut être apporté par l'étude de la culture comme une métadiscipline plutôt orientée sur les problèmes, et donc bien en place pour un programme d'épistémologie cosmopolite qui peut aider à comprendre la complexité du changement dans l'université, et dans le monde.

L'image de marque de l'identité nationale

L'étude de la culture, et celle des lettres en général, fut longtemps placée sous l'image de marque de l'identité nationale. En tant que germaniste, je me souviens que l'étude de l'allemand s'inspirait toujours du modèle « *Wissenschaft vom Deutschen* » de Jakob Grimm. Basée sur un modèle purement linguistico-philologique, l'étude d'une culture étrangère au Portugal dans les années 80 était un exercice philologique qui rehaussait la particularité de l'Autre par rapport à l'excentricité de l'étudiant étranger. Apprendre l'autre culture était un processus analogue à ce qu'écrivait Norbert Elias. C'était une stratégie de distinction, qui valorisait la différence entre les peuples, et bâtissait des limites. Le non-citoyen allemand (il/elle) qui apprenait la culture étrangère était/est un sujet excentrique, non seulement déplacé théoriquement de cette science qui lui échappe à jamais en raison d'une déchéance fondamentale, mais où il ou elle est également reconduit institutionnellement aux frontières de la discipline dominante, dans une sorte de *Auslandsgermanistik*, des études d'allemand pour les Autres.

Cependant, pendant que l'étude de la langue allemande ou anglaise encourageait le discours de l'identité à souligner la prouesse de civilisation représentée par ces traditions, ce qui aussi par comparaison rehaussait la puissance de la propre expression de son identité par l'étudiant, le cas de figure fut très différent lorsqu'on vint à représenter nos voisins du sud plus lointains, Marocains ou Africains. Tandis que dans l'étude de l'Allemand ou de l'Anglais, la stratégie pédagogique abordait une différence structurée par une appartenance communautaire primordiale, l'étude d'une culture africaine quelconque, souvent, maintenait le discours de la distinction, pour justifier la domination

culturelle et politique. Dans cette dissymétrie géographique, pour essayer de trouver un modèle d'explication, il nous vient à l'esprit ce que Derrida affirme dans *De l'autre cap*, que toutes les cultures sont coloniales à l'origine.

Néanmoins, dénoncer le récit de l'identité et de l'exclusion, ce qui, dans certaines revendications radicales de pouvoir culturel, a privilégié le discours d'appartenance à celui de réciprocité dans un contexte multiculturel, n'implique en rien que l'étude de l'identité soit totalement abolie en ce qui concerne les Culture Studies. Je suggère qu'un nouveau sens de l'identité et de sa transformation dans une « singularité » soit de règle. Par conséquent, l'énonciation de la singularité serait focalisée sur la transition, au lieu de la permanence, permettant la révision, l'autocritique et ainsi une solution pacifique. Dans la salle du séminaire de l'Europe post-nationale, la culture énoncée comme singularité trouve un espace de test fondamental, en tant que nouveau paradigme pour ceux qui ne peuvent se concevoir que comme partie d'un Autre.

Après le Processus de Bologne, l'enseignement de la recherche dans les universités européennes n'est plus un travail à réaliser pour une majorité d'étudiants nationaux ou même européens. Des programmes tels que Erasmus Mundus, Alfa ou Atlantis – programmes dirigés vers la mise en valeur des réseaux de recherche euro-américaine et autres actions internationales – luttent pour faire que l'espace de recherche européen soit plus compétitif pour les étudiants venus de la répartition faite à Schengen. Cette mode a incontestablement affecté le nationalisme discipli-

L'énonciation de la singularité serait focalisée sur la transition, au lieu de la permanence, permettant la révision, l'autocritique et ainsi une solution pacifique

naire des lettres plus que tout autre domaine, parce que leur histoire universitaire est souvent reliée à la montée et à la légitimation de l'État national européen moderne, dissimulées sous le discours de l'universalisme.

Reconnaître l'étude de la culture européenne comme un effort de régionalisation repose sur quatre idées principales. La première est que la reconnaissance de la tradition universelle et rationnelle de l'université européenne est une réponse en situation aux défis de l'histoire à partir d'un lieu particulier du monde, qui affronte les épreuves de la complexité du savoir. Même si de nouvelles tendances (études post-coloniales ou gender studies) ont remis en question le paradigme, et ont donc renforcé la conscience du provincialisme de l'Europe, il est important d'en finir avec ce besoin pulsionnel de s'approprier la voix de l'Autre. Au lieu de parler pour les autres, ayons l'humilité de simplement parler pour nous.

Un sentiment de fragilité commune

La seconde idée est l'acceptation d'autres épistémologies, venues du sud ou de l'est, et la capacité d'englober leur étrangeté dans une singularité dialogique. La troisième idée est que la conscience du caractère localisé et régional de l'universalisme humaniste peut nourrir un sentiment de fragilité et de vulnérabilité commun à la base d'une compréhension diversifiée de la culture. Sans se préoccuper du politiquement correct pour le respect des minorités se heurtant au droit des majorités, comme le droit des femmes par exemple, l'universel ne sera pas purement et simplement imposé, mais revendiqué comme une réponse en situation à la fragilité de la vie nue.

La dernière question est la création d'un programme régional qui, situé au-dessus du bord de la frontière Nord/Sud, reconnaît l'université européenne comme une réponse à la moderni-

té complexe dans laquelle nous vivons. C'est une réponse qui peut devenir un modèle, parce qu'elle peut créer les conditions d'un dialogue élargi parmi les diversités régionales de ses membres. Provincial, et cependant cosmopolite, dans le sens de reconnaître le discours de l'Autre et désireux de le partager, voilà ce qui pourrait être le projet pour une compréhension de la culture européenne, au-delà des vieux discours réifiés sur l'identité.

Le cosmopolitisme révisé que les étudiants de la culture partagent en Europe peut se construire sur l'enseignement de la vieille tradition d'humanisme propre au XVIII^e siècle, et grossir le flot privilégié avec la conscience d'une composante commune de l'existence. Et la littérature est la clé de cette révision du cosmopolitisme, en tant que support où le droit à la narration de la diversité européenne peut être exercé. Dans l'ambivalence hybride des « nations étrangères » de la modernité, comme le dit Homi Bhabha, c'est à travers le récit que les modèles d'appartenance sont testés et promulgués. Le droit à se raconter est ce qui permet aux groupes sous-représentés de s'élever au symbolique. Ce récit du déplacement-appartenance construit ce que Homi Bhabha a appelé « cosmopolitisme vernaculaire », qui influe sur la mondialisation du dessous, par la représentation et l'éducation.

Le dernier impact de l'internationalisation dans l'étude des cultures vient précisément via le récit vernaculaire de la littérature, comme la reconnaissance ultime de la diversité sociale et aussi des conflits, négociés à travers l'espace démocratique de la page. Que ce soit par sa « manufacture d'humanisme », selon Edward Saïd, ou son cosmopolitisme enraciné selon Kwame Appiah, la littérature fournit une clé pour interpréter et percevoir judicieusement la narration de soi et de l'Autre dans l'histoire des territoires européens.

Dans les conditions de notre modernité avancée, l'étude de la culture est par nature

une mission et une fonction internationale. Je propose que l'étude de la culture nous permette de percevoir, comme le revendiquait Hannah Arendt, que l'Autre peut aussi avoir raison, parce qu'il nous force à repenser l'identité et à aborder la singularité de dialogue qui rassemble l'enseignant/chercheur et l'étudiant de l'autre côté du fossé culturel national. Ainsi, encore une fois, la culture et le texte littéraire, qui est sa contrepartie narrative, permettent un cosmopolitisme de l'espoir avec les outils de la critique humaniste démocratique. Le passé chargé de l'Europe, mais aussi sa formidable capacité de réconciliation, a les moyens d'offrir des institutions d'apprentissage européennes au statut sans précédent. Une étude critique et documentée de l'Europe basée sur la conscience de son cosmopolitisme singulier n'est pas seulement la clé pour un « Espace d'éducation supérieure européen » dans le domaine des lettres, mais aussi la marque d'un ensemble de disciplines rénové, qui a surmonté les frontières nationales et qui travaillera véritablement pour une appréhension de l'écologie du savoir transculturel en Europe, afin qu'elle puisse être le continent où la mer parle avec la terre et non celui où elles entrent en conflit.

Traduit de l'anglais par Michèle Veubret

Isabel Capelo Gil est professeur de littérature et de culture appliquée à l'Université catholique de Lisbonne. Ses publications sur la théorie de la culture, la différence des genres, la danse et la littérature sont nombreuses. Professeur invité en Europe, aux USA et au Brésil, elle est Honorary Fellow de l'Université de London's School of Advanced Study.

Si proche... et pourtant si éloignée

À une époque où les frontières de l'Europe s'estompent quelque peu, la notion d'une identité européenne est difficile à cerner. L'UE semble toujours être stigmatisée par la séparation entre le vieil Ouest et le nouvel Est. Comme Malte ne fait partie ni de l'un ni de l'autre bloc, le petit pays a pris son parti de rester à l'écart, en faisant toutefois comme s'il se trouvait au cœur de l'action.

Immanuel Mifsud



Leur message comportait quelques hymnes à la mère patrie d'un patriotisme romantique effréné, certains d'entre eux, qui avaient déjà vu le jour il y a environ soixante-dix ans, ayant trouvé durant la révolution culturelle des années 1960 un écho favorable. L'article se terminait sur la déclaration solennelle que les signataires souhaitaient uniquement un gouvernement dont l'autonomie serait assurée par les citoyens de Malte, et en aucun cas par des dirigeants étrangers. Les déclarations de ces écrivains sont-elles compatibles avec l'appartenance à l'UE ?

Le 2 mars 2003, à la veille du référendum sur l'entrée de Malte dans l'UE, l'hebdomadaire de gauche *It-Tor* a publié dans sa partie littéraire un supplément spécial comportant les contributions de différents écrivains maltais, qui avaient pour la plupart participé très activement à la révolution littéraire des années 1960.

Ils prêtaient solennellement un serment collectif de loyauté à leur mère patrie, et proclamaient leur souhait de préserver l'indépendance politique qui avait été acquise en 1964. Ils s'engageaient pour le maintien d'une importante liberté politique, qui existe depuis 1979, et plaidaient pour que soient protégées les cultures, les traditions et l'identité que leurs ancêtres avaient héroïquement acquises par un dur labeur et l'amour de leur pays.

En 2005, l'une des principales maisons d'édition de Malte, qui publie en autres le *Times* et le *Sunday Times*, qui compte parmi les quotidiens les plus lus de Malte, stoppait la publication d'un recueil de nouvelles. La décision était étayée par le fait qu'il traitait de sujets tabous à Malte, entre autres l'inceste, la prostitution masculine et la pègre. Il faut relever que, pendant la campagne sur l'UE, le *Times* comptait parmi les partisans explicites de l'entrée dans la Communauté, et prévoyait, entre autres, l'appartenance de Malte au patrimoine culturel européen après l'acquisition du statut de membre à part entière.

À mon avis, ces deux histoires illustrent l'attitude contradictoire que Malte a prise vis-à-vis de l'Europe nouvelle. La contradiction semble encore plus conséquente lorsque l'on songe que de nombreux auteurs maltais, au fil de différentes époques, n'ont pas seulement considéré l'Europe comme un point de repère pour leur travail, mais ont également suivi sa philosophie complète et son orientation politique.

Une Europe aux influences arabes

Malgré les fortes influences arabes sur sa culture, et en particulier sur sa langue, Malte s'est toujours sentie en première ligne comme un pays européen. D'un autre côté, il est clair qu'aussi bien les écrivains favorables à l'Europe que les politiciens faiseurs d'opinion restent dans le vague sur ce que cela signifie être Européen.

Cela ne surprend pas particulièrement, si l'on considère que cette attitude floue est celle de nombreux autres Européens qui connaissent eux aussi de gros problèmes à définir la notion d'une « identité européenne ». Il n'y a pas loin de penser que cette notion est une construction de politiciens, qui aimeraient créer une superpuissance politique.

À une époque où la géographie de l'Europe est remise en question et où les frontières du continent semblent s'estomper quelque peu, la notion d'une identité est difficile à cerner.

C'est d'autant plus valable pour un pays qui se trouve à l'extrême périphérie de la réalité politique et géographique que nous nommons Europe. Malte n'ose pas faire le bond nécessaire pour rejoindre les autres et, au lieu de cela, s'agrippe au statut de pays européen « down under ». Le discours sur l'aménagement du paradigme de la culture et de l'identité européennes, qui dominait

peu après l'extension de l'UE, semble se concentrer principalement sur la séparation du vieil Ouest et du nouvel Est. Comme Malte ne fait partie d'aucun des deux blocs, le pays a pris son parti de rester à l'écart, tout en faisant cependant comme s'il se trouvait au cœur de l'action.

Depuis l'entrée de Malte dans l'UE, il n'y a eu que peu d'initiatives culturelles pour encourager l'art maltais. Les beaux-arts et la musique y font peut-être exception. La littérature n'a pas forcément profité du « rattachement » au continent européen. Depuis 2004, seules deux de nos œuvres littéraires ont été publiées dans un autre pays européen, à savoir : un recueil de mes poèmes, paru en 2005 dans le cadre des festivités de l'ancienne capitale européenne Cork, et une pièce de théâtre de Clare Azzopardi, publiée en 2008 à Paris.

Fin 2009, le National Arts Council of Ireland va sortir un recueil de poèmes bilingue (maltais/anglais) d'Adrian Grima en Irlande. S'y ajoutent des initiatives sporadiques pour faire paraître des œuvres littéraires dans des E-zines, des magazines littéraires ou des anthologies, qui paraissent à la suite de festivals de littérature auxquels les écrivains maltais sont régulièrement invités, et qui sont commandées par l'UE ou d'autres organisations. Si l'on considère le grand nombre de traductions parues, c'est un piètre résultat.

Le programme de l'UE, Culture 2000 pour l'encouragement des traductions, bizarrement, n'a pas conduit à ce que les maisons d'édition maltaises proposent davantage leurs publications à l'étranger. Jusqu'ici, aucune d'entre elles n'a été impliquée dans un tel projet. Le directeur de l'une des plus

importantes éditions de Malte déclara publiquement que le programme de traductions de l'UE était bien plus lucratif pour les traducteurs que pour les auteurs et leurs éditeurs.

Il faut reconnaître que la traduction est un obstacle majeur, car la langue maltaise n'est parlée et écrite que par 40 000 personnes, et qu'elle n'est pas considérée comme langue européenne importante, bien qu'elle soit l'une des langues officielles de l'Union européenne.

Même si cette institution n'a rien à voir avec la littérature, l'Association internationale pour la linguistique maltaise, fondée en 2007 à l'Université de Brême sous la présidence de Thomas Stolz, fut un pas très prometteur.

Malte ne possède toujours pas les organisations littéraires courantes, qui seraient censées intervenir en faveur de la traduction et de la diffusion de la littérature maltaise : il n'existe ni centre d'information littéraire, ni maison de la littérature.

Malgré sa mission, encourager la langue et la littérature maltaises, stipulée dans les statuts de sa fondation en 1920, l'Academy of Maltese a exprimé son désintéret de soutenir la traduction littéraire.

Créé par le gouvernement, le National Book Council travaille à mi-temps et, malgré sa déclaration d'intentions de vouloir lancer un programme de traductions, il ne possède pas les moyens nécessaires pour réaliser les projets prévus. La littérature n'a apparem-

Jusqu'à présent, Malte ne dispose d'aucune politique culturelle officielle. Il n'y a ni centre d'information littéraire ni maison de la littérature

ment pas la même valeur que les autres domaines du paysage culturel de l'île. Alors que le Malta Council of Culture and the Arts a régulièrement encouragé des écrivains sur le plan financier afin qu'ils puissent répondre à leurs obligations en Europe, il n'a pas établi de programme d'encouragement à la traduction comme d'autres institutions culturelles similaires dans les autres pays.

En 2009, lors du planning du festival annuel de l'art et de la culture, la littérature a été complètement ignorée. Jusqu'à présent, Malte ne dispose d'aucune politique culturelle officielle, bien que la ministre de la Formation, de l'Éducation et de la Culture, Dolores Cristina, ait annoncé durant l'été 2009 la publication « au cours des prochaines semaines » d'un papier stratégique sur la politique culturelle à des fins de consultation.

Les gouvernements précédents ont effectué à plusieurs reprises des déclarations d'intentions concernant l'établissement des programmes de soutien à la traduction, dont en fait aucun n'a été réalisé. Une autre déclaration commune, de la ministre ci-dessus et du ministre des Finances, Tonio Fenech, en date du 8 août 2009, annonçait la création par le gouvernement d'un fonds culturel maltais d'un montant de 330 000 euros pour subventionner différents projets, néanmoins, pas plus la littérature que les traductions ne furent évoquées dans ce contexte.

Les écrivains maltais travaillent dans cet environnement assez sombre, et considèrent comme un fait acquis de ne recevoir aucune aide officielle. Bien que certains argumentent peut-être que cette situation est due à la carence de ressources financières, il faudrait

en outre procéder à une réorientation radicale sur le sens donné à une appartenance à l'Union européenne.

Tant que la mentalité insulaire des écrivains plus âgés, que j'ai évoqués au début, continuera à se faire sentir et que la littérature maltaise, en particulier celle de la jeune génération, sera considérée avec défiance, rien ne changera, même à l'avenir, dans la diffusion de notre littérature dans d'autres pays.

L'obstacle le plus difficile à vaincre pour que Malte joue un rôle visible sur la scène littéraire européenne est à mon avis le fait qu'on n'accorde aucune valeur à l'importance des traductions littéraires.

Mère Europe reste quelque part au-dehors, là-bas : tantôt si proche et tantôt si éloignée ; tantôt si bien ancrée en nous, et tantôt si étrangère.

Immanuel Mifsud, né en 1967 à Malte, est auteur de poésie, de prose et de livres d'enfants. À l'âge de 16 ans, il a commencé à écrire des poèmes et a fondé le groupe littéraire Versati. Son recueil de nouvelles *Strange Stories* (2002) a remporté le Prix national de Malte. Récemment parus : *km* (2005), *Confidential Reports* (2005), *Happy Weekend* (2006), *Poland Pictures* (2007), *Stories Which Should Not Have Been Written* (2008).



abcdefghijklmnopqrstuvwxy

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ

1234567890

Editeur : Institut für Auslandsbeziehungen et la
Fondation Robert Bosch, avec la collaboration
du British Council, de la Fondation suisse pour la
culture Pro Helvetia, de la Fondation pour la
coopération germano-polonaise et de la fondation
Calouste Gulbenkian

Rédaction : Béatrice Zuccarello, William Billows,
Sebastian Körber

Conception graphique : Eberhard Wolf

Adresse : Charlottenplatz 17, D-70173 Stuttgart

Impression : Offizin Andersen Nexö Leipzig

Traduction en français : Laurence Wullemin, Janine
Bourlois, Michèle Veubret pour le texte de I. Gil, p.199

Le texte relate l'opinion de l'auteur

Photos : p. 10 Ekko von Schwichow, p. 18 Daniel
Thorpe, p. 64 Brigitte Friedrich, p. 76 Jana Chiellino,
p. 110 Root Leeb, p. 118 Daniel Biskup, p. 126 Basso
Cannarsa, p. 154 Jerry Bauer

Photos : Corbis (Pages 8/9, 24/25, 54/55, 70/71, 90/91,
132/133, 184/185), buchcover.com (Carsten
Koall p. 108/109, Rudi Meisel p.146/147)

ISBN 978-3-921970-97-3



RAPPORT CULTUREL

L'Europe en marche

La littérature européenne est connue mondialement et appréciée. Cependant, à l'intérieur de ses frontières, elle suscite des intérêts différents. Plus de la moitié des livres traduits vers des langues européennes est issue de l'anglais ou de l'américain. La troisième édition du Rapport Culturel traite de la littérature en Europe, de son marché du livre, du rôle de la littérature et de la culture en Europe. Thèmes sur lesquels ont écrit entre autres, Umberto Eco, Rafik Schami, Tim Parks, ou Slavenka Drakulic. La littérature européenne peut-elle endosser un rôle stratégique et aider le continent à se trouver des sentiments communautaires toujours inexistants ? Quels sont, ces dernières années, les progrès ou les reculs constatés vers une culture européenne ?